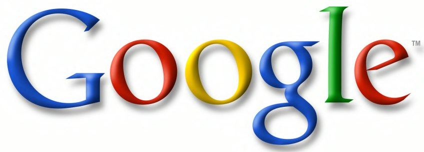


LES

HALIEUTIQUES,

TRADUITS

D'OPPIEN.



Alex. Desenne del. Bovinet Sculp.

LES HALIEUTIQUES,

TRADUITS DU GREC

DU POËME D'OPPIEN,

OU IL TRAITE DE LA PÊCHE ET DES MŒURS DES HABITANS DES EAUX.

PAR J. M. LIMES.

Ὀππιανὸς κλέος εἶλον ἀοιδῶν, ἀλλά με μοίρης
Βάσκανος ἐξήρπαξε μίτος, κρυερός τ᾽ Ἀΐδας με
Καὶ νέον ὄντα κατέσχετο, εὐεπίης ὑποφήτην.
Εἰ δὲ πολύν με χρόνον ζωὸν μίμνειν φθόνος αἰνὸς
Εἴασεν, οὐκ ἄν τις μοι ἴσον γέρας ἔλλαχε φωτῶν.

A PARIS,
CHEZ LEBÉGUE, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
RUE DES RATS, N° 14, près la place Maubert.

1817.

A

SON ALTESSE ROYALE

MONSEIGNEUR

LE DUC D'ANGOULÊME.

Monseigneur,

Votre goût éclairé pour les Sciences et pour les Beaux-Arts, la protection qu'il leur assure de la part de Votre Altesse Royale, m'enhardissent à

lui faire hommage de ma traduction des HALIEUTIQUES D'OPPIEN. Ce jeune poète, d'une imagination vive et heureuse, d'une éducation aussi distinguée que sa naissance, d'un esprit riche et fécond, joignait à tant de titres brillans un style élégant et pur, une versification simple, douce et aimable. Favori des Muses, il était fait pour être le peintre et le poète des Grâces, mais la mort vint l'enlever dans son printemps, lorsque les grandes espérances que ses premières productions en avaient fait

concevoir, marquaient déjà sa place à côté des plus rares génies.

Son Poëme dédié à l'Empereur Marc-Aurelle Antonin et à son fils, en fut accueilli avec une si haute faveur, que, fort de ces autorités, je me sens plus de confiance pour l'offrir en notre langue à Votre Altesse Royale qui, par le vœu de toutes les nations, comme par les qualités éminentes qui brillent en elle, est appelée, ainsi que son auguste épouse,

à perpétuer les hautes destinées des plus puissans, des plus aimés de nos Rois.

Je suis avec respect,

De Votre Altesse Royale,

Monseigneur,

Le très-humble et très-fidèle
Serviteur,

J. M. LIMES.

PRÉFACE.

Ce n'est point sans motif, comme on le verra dans la première remarque du troisième chant, que cette traduction porte pour titre les *Halieutiques*, c'est-à-dire, le mot même employé par Oppien. Je n'ai pas cru qu'il dût suffire de l'intituler la *Pêche*, nom sous lequel ce Poëme est assez souvent désigné, parce que l'auteur y traite non-seulement de la pêche, mais même de tout ce qui concerne ce grand nombre d'animaux différens dont les

eaux sont peuplées. Il ne se borne pas à ce que nous entendons aujourd'hui par le mot *Poissons* : car plusieurs savans, comme l'observe Willugby, comprennent, dans ce nom collectif, tous les habitans des eaux, *aquatilia tam sanguinea qu'exanguia*; et lui-même, ainsi que l'ont fait plusieurs auteurs jusqu'à ces derniers temps, y fait entrer les cétacées, tant, dit-il, à cause de leur forme extérieure, assez ressemblante à celle des poissons proprement dits, qu'à cause du lieu de leur habitation, sans songer que la différence d'organisation qui en fait des animaux à mamelles, force de les inscrire dans la grande classe des mammifères.

Notre poète nous retrace donc les mœurs des poissons, des mollusques, des crustacées, des cétacées, etc. Oppien est ici poète, naturaliste et philosophe tout ensemble. Le charme d'une belle poésie accompagne et anime ses tableaux; les fleurs dont il a soin d'orner leurs cadres, donnent de la fraîcheur et du coloris à une matière qui ne paraissait promettre que de l'aridité; enfin, son Poëme offre l'avantage d'une belle exécution poétique, et l'intérêt qu'inspire toujours l'histoire bien présentée de la nature. Son mérite, comme naturaliste, est reconnu de tous ceux qui se livrent à l'étude de l'Histoire naturelle. On sait quel cas, sous ce rapport, en faisait

Buffon : ce qu'il en dit dans plusieurs passages de son Histoire des Quadrupèdes, en est une preuve irrécusable. Son digne et éloquent successeur, M. le comte de Lacépède, montre la même estime pour ce poète, dont il a emprunté quelques traits qui ne déparent point son *Histoire naturelle des Poissons*, ouvrage traité avec une méthode et dans un système de classification tout nouveaux, fruit du génie de son illustre auteur, monument impérissable élevé en l'honneur de cette belle partie des sciences, qui, joint à celui des grands travaux anatomiques du célèbre M. Cuvier, en facilitera à jamais l'étude et les progrès.

Si l'on en croit Suidas, Oppien, de qui nous avons encore un Poëme sur les Quadrupèdes, en avait composé un troisième sur les *Oiseaux* (1). Manassés assure qu'il est aussi l'auteur de plusieurs *autres poésies admirables*, qu'il dit être des *odes* et des *dithyrambes*. Ceux qui désireraient de plus grands détails sur cet objet, les trouveront dans les notes qui se rapportent au 27e vers, page 113, de la traduction que Belin de Ballu nous

(1) Ce Poëme d'Oppien, appelé les *Ixeutiques*, est perdu; une partie du quatrième chant, et le cinquième des *Cynégétiques*, sont perdus aussi. Le Poëme des *Halieutiques* a seul échappé à la faux du temps. Pourquoi faut-il que les productions du génie soient soumises, comme tout ce qui émane de la main des hommes, à son action terrible et dévorante?

a donnée des Cynégétiques. Ils liront aussi dans sa préface, la réfutation de cette idée singulière et erronée de Shneider, que les Cynégétiques ne sont pas du même auteur que les Halieutiques. Il y développe d'une manière très-lumineuse ce qui a fait tomber ce savant dans une méprise si étrange. On conviendra seulement avec Shneider, que les Cynégétiques sont loin de présenter la correction, le fini qu'on trouve dans les Halieutiques, et que c'est sans doute le sentiment de cette vérité qui l'a induit en erreur. Ce sont ces derniers surtout qui ont fait dire à Tzetzès, qu'*Oppien était un océan de grâces*; à Scaliger, *qu'il était le seul des Grecs qui eût*

atteint l'élégance de Virgile; enfin, à Casp. Barthius, *qu'il était le plus fleuri des poètes*. On ne peut en effet s'empêcher de reconnaître que ce Poëme est plein de beautés poétiques, que la versification en est élégante et facile, et qu'il est une foule de morceaux, qui, beaux de génie et d'expression, ne seraient désavoués par aucun poète ancien, ni même moderne.

Ce que je viens de dire, annonce quelle tâche je me suis imposée, en entreprenant d'en donner la traduction. J'ai peut-être plus consulté mon zèle que mes forces : entraîné par l'espoir du succès, j'ai cru qu'on me saurait quelque gré de mes efforts. Excité par l'impression vive et stimulante

que les beautés de l'original faisaient sur moi, j'ai eu la témérité de croire que je pourrais les transmettre, les recréer dans notre langue. J'étais étonné que personne n'en eût tenté l'entreprise. Les Cynégétiques avaient été traduits plusieurs fois. Une traduction en vers de Florent Chrétien en avait paru en 1575. Un anonyme, cent ans après, en avait traduit en prose les deux derniers chants. Belin de Ballu en a donné, en 1787, une traduction entière plus digne de l'original, accompagnée de notes curieuses et savantes sur ceux des quadrupèdes dont l'histoire demandait quelque éclaircissement. Le Poëme des Halieutiques, d'un mérite bien supérieur, n'avait

jamais été traduit en français. Je m'indignais d'un oubli qui me paraissait être un tort tout à la fois pour la littérature et pour les sciences naturelles. Je cherchais la raison de cette négligence, lorsque j'ai cru la voir dans la difficulté que la plupart des littérateurs hellénistes avaient dû trouver dans le sujet du poëme, dans le défaut de connaissances ictyologiques, qui n'ont pas été toujours aussi répandues qu'elles le sont aujourd'hui. Chaque science a en effet sa langue particulière, ses mots propres, consacrés, dont il est impossible de ne pas se servir lorsqu'on veut traiter de quelque objet qui la concerne. L'ictyologie a donc les siens, qu'il faut

connaître pour en faire usage. Oppien parle d'une grande quantité d'animaux aquatiques, d'un grand nombre de poissons, de cétacées : les noms qu'il leur donne sont presque tous différens de ceux qu'ils portent parmi nous. Comment se reconnaître dans ces dénominations si diverses ? Comment en établir le rapport et la synonimie, sans des connaissances assez étendues d'ictyologie ? Comment entrer dans les discussions nécessaires pour retrouver, dans la série des poissons qui nous sont connus, quelques-uns de ceux cités dans Oppien, au sujet desquels les plus savans naturalistes même sont embarrassés, ou ont échoué dans leur recherche ? C'est la partie du travail

relatif à cette traduction, la plus difficile comme la plus ingrate.

Pour établir cette synonimie, il était nécessaire de faire choix d'une nomenclature qui fût généralement connue et adoptée; à laquelle on pût rapporter tous les animaux dénommés dans ce Poëme. Je ne pouvais mieux faire que de fixer ma préférence sur celle de l'*Histoire naturelle des Poissons de M. de Lacépède*. J'ai cru toutefois, pour l'intérêt de la science, devoir conserver dans le texte le nom grec lui-même; j'ai mis seulement en note, au bas des pages, celui qui lui correspond dans la nomenclature française. Ce Poëme étant tout à la fois un ouvrage de littérature et d'histoire

naturelle, il a fallu que la première fît le sacrifice des noms français, qui auraient rendu le style peut-être plus doux, en faveur de la seconde, qui demandait impérieusement, pour éviter la confusion, que j'en usasse ainsi. Je ne crains point à cet égard d'être démenti par aucun savant. Je dois dire aussi qu'il m'a paru que les éditeurs du texte grec avaient été d'assez mauvais naturalistes, qu'ils avaient dénaturé les noms de plusieurs de ces animaux, en substituant, par une méprise due à leur ignorance, certaines lettres aux véritables; en sorte qu'en les rétablissant, j'ai retrouvé quelques-uns de ces poissons qu'on ne savait rapporter à aucun

de ceux qui nous sont connus. Un très-petit nombre de ces noms a résisté à cette épreuve, soit que l'altération que ceux-ci ont éprouvée ait été trop considérable, soit que réellement Oppien connût quelques-uns de ces animaux que nous ne connaissons pas, ce que j'ai peine à croire (1).

J'ai joint à ma traduction une table en deux colonnes; l'une grecque, celle de tous les animaux cités par Oppien; l'autre, celle des noms français sous

(1) Je me fonde sur ce que ce jeune poète ne devait pas connaître plus de ces animaux que les naturalistes de son temps; sur ce que ceux de ces noms dont je crois l'orthographe altérée, ainsi qu'on le verra dans le cours de cet ouvrage, ne se retrouvent pas, pour la plupart, dans les écrits des anciens.

lesquels nous les désignons. Je ne doute pas qu'elle ne soit agréable aux naturalistes, parce qu'elle leur épargnera des peines et des recherches; qu'elle ne le soit aussi à mes autres lecteurs, parce qu'ils y trouveront à l'instant, en cas de besoin, les noms français des poissons que j'ai cru convenable de ne pas mettre plus d'une fois au bas du texte. J'ai renvoyé à la fin les notes critiques, les discussions d'histoire naturelle, les citations empruntées de divers naturalistes. M. de Lacépède, qui a pour ainsi dire épuisé la matière dans son Histoire naturelle des Poissons, ainsi que dans celle des Cétacées et des Quadrupèdes ovipares, m'a fourni un grand nombre

d'articles, et je m'honore d'avouer que je les ai pris dans une si bonne source. J'en dois quelques autres à Rondelet, Buffon, Bloch; à l'Encyclopédie méthodique, etc.; à Oppien lui-même: le surplus est de moi, et particulièrement l'extrait de ma théorie de l'électricité, dont j'ai eu occasion de donner un aperçu au sujet de la torpille.

On trouvera sans doute quelques erreurs dans Oppien. Mais quel est l'ouvrage sur cette partie des sciences, je ne dis pas ancien, mais même moderne, qui en soit exempt? Chaque siècle, chaque homme a les siennes. On sait que Pline, Ælien, et les autres naturalistes anciens, nous en ont

transmis un assez grand nombre, Oppien était un poète, et un jeune poète, puisqu'il mourut vers sa trentième année. Ses connaissances en histoire naturelle, qui paraissent assez étendues pour le temps où il a vécu, étaient celles de ses contemporains et des auteurs qui l'avaient précédé. Ce n'est donc point Oppien qu'il faut accuser de quelques fables qu'on rencontre dans son Poëme, que nous reconnaissons aujourd'hui pour telles, mais qui, de son temps, n'avaient point ce caractère : tant il est vrai que l'homme se roule, de siècle en siècle, dans un cercle toujours nouveau d'erreurs, trop heureux de ramasser, de loin en loin, quelque vérité qui le

dédommage des trop fréquentes aberrations du reste de sa carrière! J'ai eu soin de relever ces erreurs dans les remarques qui font suite au texte, et de mettre le lecteur au courant de l'état de la science au moment que j'écris. Ces remarques seront sans doute inutiles à ceux des naturalistes qui font depuis long-temps leur étude de l'ictyologie ; plusieurs même y trouveront des passages sur lesquels leurs écrits ont fourni des éclaircissemens précieux. Ils me pardonneront d'en avoir usé ainsi en faveur des personnes à qui cette partie des sciences naturelles est peu familière, et pour lesquelles il sera plus commode de trouver, à la suite de cette traduction,

les documens qu'elle leur laisserait à désirer.

Un critique sévère fera peut-être le reproche à Oppien d'avoir prodigué les comparaisons. Ce défaut, si c'en est un, est de ceux qu'on blâme et qu'on admire : heureux excès d'imagination, trop rare et trop fugitive surabondance d'idées et de moyens, véritable caractère du génie, qui, au physique comme au moral, sont l'orgueil et l'apanage de la jeunesse, dont le goût, en se formant, apprend bientôt à ménager l'usage ! Mais si leur fréquence nuit à la rapidité d'un récit, cet inconvénient s'affaiblit ou s'éteint dans un poëme qui n'est qu'une suite de tableaux isolés, dont chacun est

un tout à part, sans rapport ni liaison nécessaires avec ceux qui le précèdent ou qui le suivent; comparaisons qui leur servent de cortége et comme d'entourage pour en remplir les intervalles, pour reposer l'attention, pour la conduire, toujours avec agrément, à travers cette multitude de descriptions qui, dénuées de toute parure, finiraient peut-être, dans un poëme, par produire la lassitude et le dégoût. Celles d'Oppien sont si belles, si bien choisies, si heureusement exprimées, que ceux même qui en désireraient moins, seraient en peine de désigner celles qu'ils voudraient proscrire : tant elles se défendent elles-mêmes contre le critique

implacable qui voudrait en réduire le nombre. Qu'on me permette, pour en donner d'avance une idée, de citer la suivante. « Ainsi qu'un jeune homme que son pieux amour fait rendre à son vieux père de tendres soins, si doux à la vieillesse, en retour de ceux qu'il reçut dans l'enfance; qui, toujours à ses côtés, lui prodiguant les plus touchantes caresses, guide les pas chancelans de ce père chéri, dont les ans ont affaibli les organes et rendu la vue incertaine, qui, d'une main tutélaire, le soutient dans sa marche, et lui sert en toute occasion d'appui, de défenseur : les enfans sont en effet la force renaissante des vieillards; ainsi, etc. » *Chant* 5.

Je ne puis mieux terminer cette Préface, qu'en insérant ici une notice concernant ce poète, qui ne peut manquer d'intéresser le lecteur.

Oppien naquit en Cilicie, dans la ville d'Anazarbe. Son père se nommait Agésilas et sa mère Zénodote. Agésilas, riche et d'une des premières familles de son pays, se distinguait encore par son amour pour les sciences et par sa vie philosophique. Il éleva son fils dans le même goût pour les beaux-arts, et dirigea plus particulièrement ses études vers la musique, les sciences naturelles, celle des mathématiques et les belles-lettres. Oppien n'était pas loin de sa trentième année, lorsque l'empereur

Sévère vint à Anazarbe : tous les grands de la ville s'empressèrent de porter leurs hommages à ce prince. Agésilas, homme de mœurs simples et philosophe, qui méprise la vaine gloire, mit peu d'intérêt à s'y présenter : l'empereur, choqué de cette négligence, l'exila dans l'île de la mer Adriatique, nommée Mélite. Oppien y suivit son père, y acheva ses poëmes. Il se rendit ensuite à Rome, pour les offrir au successeur de Sévère, à l'empereur Marc-Aurelle Antonin et à son fils. Ils en furent si bien goûtés, ils lui concilièrent à un si haut point la bienveillance de ces princes, qu'il fut jugé digne d'obtenir tout ce qu'il témoignerait désirer. Ce fils tendre et

généreux demanda la liberté de son père. Cette grâce lui fut accordée : l'empereur joignit à ce bienfait autant de *statères* d'or que ses poëmes contenaient de vers (1). De retour, avec son père, à Anazarbe, il y mourut de la peste : telle une fleur qui, au moment de s'ouvrir, de se montrer dans tout l'éclat de sa beauté, est séparée de sa tige, ne laissant que des regrets, au lieu de l'admiration qu'elle semblait destinée à faire naître. Ses concitoyens, affligés de sa perte, et rendant justice à son mérite, lui élevèrent un monument ; ils y placèrent

---

(1) De là le nom de *vers dorés*, qu'ils ont porté depuis.

sa statue avec cette épigraphe, où ils firent parler Oppien lui-même :

« Je m'élevais au rang des plus il-
« lustres poètes ; la parque inflexible,
« l'inexorable Pluton tranchent mes
« jours, ravissent, dans son prin-
« temps, le jeune ami des Muses :
« encore quelques années que le sort
« jaloux m'eût permis de passer sur
« la terre, aucun mortel n'eût égalé
« ma gloire. »



LES

HALIEUTIQUES,

POËME

TRADUIT D'OPPIEN.



CHANT PREMIER.

Arbitre suprême de la terre, Antonin, fils illustre de Sévère et de Domna, je chante les enfans d'Amphitrite, ces habitans des ondes, ces espèces si nombreuses de poissons, tout ce qui vit dans l'abîme, dans le sein des flots orageux, les parties de l'empire de Neptune que chacun recherche pour sa nourriture, leurs amours, leur ponte, leurs mœurs; ce qu'ils aiment, ce qui leur déplaît; les ruses, les attaques de tout genre dont se compose l'art si utile de la pêche, les artifices que l'active industrie de

l'homme a multipliés pour surprendre, dans leurs sombres demeures, ces races si fécondes d'animaux. S'élançant avec audace sur des mers douteuses, dans des détroits inconnus, il a vu, il a appris des choses jusqu'alors ignorées; il a rendu l'entier domaine des eaux tributaire et victime de son indomptable génie.

C'est à découvert que le chasseur voit l'ours ou le sanglier fondre sur lui : il peut, à son choix, les frapper de loin, les terrasser de près. Il n'est point de surprise entre l'homme et l'animal terrestre qu'il attaque. Les chiens, guides et compagnons du chasseur, lui signalent sa proie, le conduisent jusqu'au gîte où elle repose, et le suivent, prêts à le seconder. A la chasse, ni l'hiver ne fait autant sentir ses rigueurs, ni l'été ses feux dévorans : on a de nombreux abris, des retraites ombragées, les cimes inclinées des monts, les grottes taillées par la nature, des sources en grand nombre aux pieds des montagnes, dont les eaux argentées étanchent la soif et présentent un bain toujours nouveau. Sur leur bord verdoie l'herbe basse et touffue, heureux lit de repos, soit pour s'y délasser par un sommeil réparateur,

soit pour y prendre un repas agreste des fruits abondans des montagnes. On a moins de peine que de plaisir à la chasse. Ceux qui s'arment contre les oiseaux (1) ont aussi une chasse facile et toujours sous leurs yeux. Tantôt ils prennent le temps du sommeil pour les ravir furtivement dans leurs nids; tantôt ils les abattent sous leurs flèches enduites de glu. Ici, las de vaguer dans les airs, les oiseaux se précipitent eux-mêmes dans des filets à longs plis, où ils trouvent un bien triste asile. Le pêcheur le plus endurci à la fatigue est toujours à lutter contre des obstacles inattendus. L'inquiète espérance, telle qu'un vain songe, berce son âme : ce n'est point sur un sol immobile qu'il va porter la guerre, mais sur un élément rebelle et terrible dans sa fureur, sur lequel, même du rivage, on ne peut hasarder un regard, on n'ose essayer ses yeux, sans frémir d'épouvante. Jouet errant des tempêtes sur une frêle barque, et l'esprit toujours fixé sur les flots, il ne perd jamais de vue ce noir nuage qui le menace;

(1) Oppien avait composé un poëme sur les Oiseaux, qui est perdu.

cette onde opaque et profonde le glace de crainte : ici, nul abri contre l'impétueuse fureur des vents et des pluies, contre la chaleur brûlante de l'été. Il faut qu'en sillonnant les plaines liquides, il redoute encore ces monstres, l'effroi des mers déjà si effrayantes par elles-mêmes. Là, point de chien pour battre et marquer les sentiers : ceux qu'ont à craindre les navigateurs ne sont ni tracés, ni connus. Les poissons ne fréquentent pas toujours les mêmes lieux ; aussi le pêcheur ne sait jamais d'une manière bien certaine ceux où il établira sa pêche. Quelques crins frêles, les pointes de quelques crochets, des roseaux, les mailles de quelques filets, voilà tous les instrumens de sa puissance.

Toutefois, Antonin, si tu ne demandes à la pêche que de l'amusement, tu ne manqueras pas d'y en trouver : l'agrément et le plaisir accompagnent toujours celle d'un empereur. De jeunes matelots, frappant l'onde de leurs rames, impriment un mouvement rapide à une nacelle aussi légère qu'artistement assemblée ; un pilote, sur la proue, la dirige avec la vitesse d'un trait vers un lieu tranquille et abrité, dont rien ne

trouble l'azur des eaux. Là, mille espèces de poissons avides dévorent cette nourriture abondante que leur portent des esclaves toujours chargés de ce soin, et qui les tiennent ainsi gras et prêts pour la pêche que toi, mon prince, et ton illustre fils, daignez faire. Déjà ta main jette sur l'onde une ligne courbée avec art; déjà le poisson s'y précipite et mord à l'hameçon; déjà tu l'entraînes sans résistance vers ta personne auguste : ton cœur en palpite de joie. Oüi, c'est un spectacle qui réjouit également l'esprit et les yeux, que celui d'un poisson qui s'agite et bondit sous la ligne à laquelle il s'est laissé prendre.

Soyez-moi propice, fils de Saturne, roi des ondes, ô Neptune! toi aussi, vaste Océan! et vous tous, Dieux qui habitez la mugissante mer! Aidez-moi vous-mêmes à chanter les troupes, les races nombreuses qui s'y nourrissent. Et toi, muse céleste, donne à mes chants ce charme, ce poli qui les fasse paraître émanés de toi, et qui les rende dignes de l'empereur et de son fils.

Mille espèces de poissons possèdent en commun le domaine d'Amphitrite : il serait difficile d'en dire tous les noms : les limites et les profon-

deurs des mers sont encore inconnues; on n'est guère parvenu au-dessous de trois cents orgyes (1). La mer immense et sans bornes nous dérobe la plupart des choses qu'elle recèle. L'esprit de l'homme et ses moyens sont faibles, et il ne peut parler de ce qu'il ignore. Mais je pense que la mer n'est pas moins féconde que la terre, soit pour le nombre, soit pour la grandeur des animaux qui y vivent. Les dieux seuls peuvent dire s'il y a égalité entre elles, ou si l'une l'emporte sur l'autre; nous, sachons nous réduire aux connaissances qui sont notre partage.

La naissance, les mœurs des poissons, le lieu de la mer qu'ils habitent, les substances dont ils se nourrissent ne sont pas toujours les mêmes. Les uns préfèrent les plages les plus basses : leurs alimens sont le sable ou ce qu'il produit; tels l'hippocampe (2), le rapide coccus (3), l'éry-

(1) L'orgye contenait 6 pieds grecs, répondant à 5 pieds 8 pouces 3 lignes de notre mesure, ce qui ne diffère pas beaucoup de notre toise.

(2) Le syngnathe hippocampe, vulgairement le cheval marin.

(3) Le trigle grondin.

thrine (1), le cythare (2), le trigle (3), le débile mélanure (4), les nombreux trachures (5), le bouglousse (6), le faible tœnia (7), le plature (8), le mormyle aux couleurs variées (9), les scombres, les cyprins, et tant d'autres qui fréquentent les rivages.

Ceux-ci se tiennent et se nourrissent dans la vase et le limon des mers : ce sont la raie batis, les énormes bœufs marins (10), la redoutable trygone (11), la narqué (ou torpille) bien digne de ce nom, les psettes (12), les claries (13), les

(1) Le spare pagel.

(2) Le pleuronecte limande. Le folio, suivant Rond.

(3) Le mulle.

(4) Le spare oblade.

(5) Le caranx trachure, ou le maquereau bâtard.

(6) Le pleuronecte sole.

(7) Le cépole tœnia.

(8) N'est-ce pas le turbot, ou quelqu'un des pleuronectes ?

(9) Le spare morme.

(10) Les raies flassades.

(11) La raie pastenague.

(12) Le pleuronecte moineau.

(13) Le gade lote.

trigles, la race si nombreuse des onisques (1), les saures (2), les scépanes (3), tous ceux enfin qui vivent dans les eaux bourbeuses. Ceux-là préfèrent les rives verdoyantes par le nombre d'herbes qui y croissent, comme les mainis (4), les tragues (5), les atherines, les smaris (6), les blennies, les spares, les bogues (7), et toutes les races de poissons phytophages (8).

Le kestre (9), le céphale (10), le plus innocent des poissons, les labres, l'audacieuse

---

(1) Le gade merlan, suivant plusieurs naturalistes.

(2) L'osmère saure.

(3) Au lieu de σκεπανος, ne doit-on pas lire : σκεπηνος, qui signifie *munitus*, *tectus*, *protégé*, *couvert?* Ne serait-ce pas les *ostracions ?* Certaines espèces vivent dans la mer Rouge, et ne devaient pas être inconnues aux anciens.

(4) Le spare mendole.

(5) Le gobie boulerot.

(6) Le spare smaris.

(7) Le spare bogue.

(8) On sait que ce mot veut dire *mange-plante*.

(9) Les muges.

(10) Le muge céphale.

amie (1), les chremés (2), le pélamys (3), les congres (4), et celui qu'on appelle oliste (5), ne s'écartent point de ces mers voisines des fleuves, ou des marais dont l'eau douce se joint à l'onde amère, ou de ces amas d'eaux fangeuses descendues en torrens des coteaux ; c'est là qu'ils trouvent en abondance la nourriture qui leur est chère, et qu'ils s'engraissent dans leurs flots moins salés. Le labre ne s'éloigne point du lit des fleuves, et remonte de la mer dans leur embouchure ; l'anguille, au contraire, les quitte pour se traîner sur les rivages.

Des rochers de forme diverse, autour desquels roulent les ondes, sont entretenus dans une constante humidité par les fucus (6) ; des

---

(1) Le scombre amie, le boniton de Rondelet.

(2) Chremés, ou chromis, le spare marron.

(3) Le jeune thon.

(4) La murène congre.

(5) C'est sans doute une espèce de murène. Le mot indique que c'est un poisson qui échappe des mains à cause de sa qualité gluante.

(6) Un des genres de la famille des algues.

mnies (1) abondantes les recouvrent. Là, trouvent leur nourriture les perches, les iulis (2), les chaunes (3), les saupes (4) au dos diversement coloré, les kicles (5) agiles et le phycis (6), que les pêcheurs nomment aussi l'inhabile. Non loin des mers sablonneuses, sont d'autres roches de forme aiguë qu'habitent la skyrre (7), la sciène, le basilisque (8), le mulle et le trigle (9) aux couleurs rouges. D'autres, plongées sous les eaux, mais surmontées de plantes toujours vertes, sont peuplées à la fois des sargues (10), des sciènes, du chalchis (11), du coracin (12) (ou

---

(1) Un des genres da la famille des mousses.

(2) Le labre girelle.

(3) Le labre hyatule.

(4) Le spare saupe.

(5) Le labre tourd femelle.

(6) La blennie phycis, surnommée l'eunuque, à cause de sa faiblese qui la fait aussi surnommer la *molle*.

(7) Σκιῤῥις pour σκινις. C'est, suivant Rondelet, une espèce de sciène.

(8) Ne serait-ce pas celui que Rondelet appelle *peis rei*, poisson royal, une espèce d'umbre ou de sciène ?

(9) Le mulle rouget.

(10) Le spare sargue.

(11) La clupée sardine.

(12) Le corp ou sciène umbre.

corbeau), ainsi nommé de sa couleur, du scare (1), le seul parmi les poissons, tous muets, qui fasse entendre une humide voix, le seul qui, pareil aux animaux ruminans, triture de nouveau dans sa bouche des alimens (2) qu'il y ramène, à la manière des brebis. Celles où abondent les cames (3) et les lépas (4), sont le séjour et les lieux où se nourrissent les oxuphagres (5), les agriophagres (6) si farouches, les cercures (7), les opsophagres (8), la visqueuse

---

(1) Le cheiline scare. Rondelet dit que le mot σκαρος vient de σκαίρειν, qui veut dire *paître;* car ce poisson, dit-il, se paît d'herbes. Je ne sais où Rondelet a trouvé que σκαίρειν veut dire paître; ce mot signifie sauter. Aussi Scapula observe-t-il que le nom de scare a été donné au poisson qui le porte, *quod, inclusus nassis, caudæ ictibus crebris aversus laxet fores, atque ita retrorsum erumpat.*

(2) *Ut scarus, epastas solus qui ruminat escas.*

OVIDE, Halieuticon, vers. 119.

(3) et (4) Mollusques qui portent ces noms.

(5), (6) et (7) Spare pagre, dont Oppien distingue les trois espèces ou variétés, qui correspondent à ces numéros.

(8) On lit dans Ovide, vers 103 :

Cercyrosque ferox scopulorum fine moratus.

murène, le scombre, l'orphe (1) vivace, celui de tous les habitans des eaux qui passe le plus de temps sous terre et qui survit aux coups dont le fer l'a tranché. Dans les retraites et les fonds les plus reculés, se tiennent le probate (2) et les hépates (3), et ceux des poissons qui, remarquables par leur taille et leur génie, se roulent pesamment au sein des ondes. Ils sortent peu de cét asile, ils y restent en embuscade, et fondent soudain sur ceux des poissons d'un ordre inférieur qui passent à leur portée. De ce nombre est l'onos, ou l'aselle (4), qui

---

(1) Le spare orphe.

(2) Rondelet conteste que ce soit l'aigrefin auquel plusieurs l'ont rapporté : cependant Oppien l'associe aux hépates, qu'on a aussi regardés comme des aigrefins. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce sont des poissons de grande taille, puisque Oppien le dit formellement.

(3) S'il faut en croire Rondelet, cet hépate, en latin *jecorinus*, n'est pas l'aigrefin, mais plutôt le labre hépate.

(4) Le gade merlus. On n'est pas parfaitement fixé sur ce que les anciens appelaient *ονος* et *ονισκος*.

redoute surtout les feux brûlans de la canicule ; retiré dans sa demeure ténébreuse, il ne se montre que lorsque les cieux sont devenus plus doux.

Un poisson qui se plaît surtout parmi les rochers battus des vagues, d'une couleur à peu près rouge, dont les mœurs ressemblent assez à celles des muges, est celui qui porte le nom d'adonis (1), que d'autres appellent exocet, parce qu'il est le seul des animaux à membranes branchiales qui sorte des mers pour habiter tour à tour la terre. Lorsqu'un calme propice a assoupi la fureur des flots, il s'élance avec eux vers le rivage, se choisit un gîte sur les rochers, et s'y livre aux douceurs du sommeil. Il redoute toutefois les oiseaux pêcheurs qui lui font la guerre ; sitôt qu'il en voit quelqu'un se porter vers lui, il bondit tel qu'un sauteur agile, jusqu'à ce que ses bonds précipités l'aient rendu à son élément préservateur.

Il en est qui se plaisent également parmi les roches et dans les sables : le chrysophrys (2),

(1) La blennie coquillade.

(2) Le spare dorade.

qui doit son nom à sa beauté, les dragons (1), les simes (2), les glaucus (3), les vigoureux synodontes (4), les deux espèces de scorpion (5), les deux sphyrènes alongées et les raphis (6) plus effilés encore. On y rencontre le carax (7), les gobies, ces plongeurs si agiles, la race intraitable des mus ou caprisques (8), ces poissons téméraires qui provoquent l'homme au combat, quoique moins grands que lui, qui, forts d'une peau impénétrable et d'un rempart de dents étroitement serrées, attaquent les pêcheurs les plus robustes, les poissons les plus redoutables, et font leur demeure dans les immenses abîmes des mers, loin de la terre et des rivages. On y voit les thons rapides si renommés par leur vélocité, les xiphias, le grand et ro-

(1) La trachine vive.

(2) La chimère arctique.

(3) Le caranx glauque.

(4) Le spare denté.

(5) Les scorpènes. Ce nom est composé de deux mots grecs, σκαρ, ordure, et πενομαι, faire.

(6) L'ésoce belone.

(7) Le cyprin hamburge.

(8) Le baliste caprisque.

buste orcynus (1), les prenades (2), les cybeies (3), les skolies (4), les scytalles (5) et les hippures (6). On y voit aussi le callichte (7) ou

---

(1) Le grand thon de Rondelet.

(2) On ne trouve dans aucun dictionnaire πρηναδες; mais on trouve dans le *Thesaurus linguæ græcæ*, 1554, πρημάδες ou πρημν, qu'il explique ainsi : *Piscis thunnorum genere*. La différence du μ au ν est trop légère pour ne pas penser que c'est réellement de l'espèce du genre *thon*, que parle ici Oppien, qui le place d'ailleurs à côté de l'ορκυνος, que nous venons de dire être le grand thon de Rondelet. On retrouvera, je crois, plusieurs autres poissons d'Oppien, qu'on croyait ne pas connaître, en rétablissant dans le texte des lettres qui, par erreur, avaient été substituées à d'autres.

(3) John Jones, qui, en 1722, a publié à Oxford une traduction en vers anglais des Halieutiques d'Oppien, dont Diaper avait fait les deux premiers chants, dit que κυβειαι signifie les *jeunes thons femelles*, sans ajouter sur quoi il se fonde.

(4) J'incline à croire que σκολιαι est le même que κολιαι. Rondelet dit que ces derniers sont des maquereaux plus grands que les maquereaux ordinaires, nommés *coguoils* près de Marseille.

(5) Espèce de carides, suivant Rondelet.

(6) Le coryphène hippure.

(7) Le mot grec veut dire *beau poisson ;* on l'appelle aussi *poisson sacré*. On en verra la raison plus loin dans le texte. C'est le lutjan anthias de Lacép.

le poisson sacré, le pompile (1) honoré des navigateurs, qui l'ont ainsi nommé, parce qu'il les accompagne dans leurs voyages. Entraînés par la joie la plus vive à la vue des vaisseaux qui sillonnent les mers, les pompiles les suivent en foule et à l'envi, sautant et se jouant à la poupe, à la proue, sur les flancs, tout autour de ces chars maritimes. Leur passion pour eux est si ardente, qu'on dirait qu'ils cèdent moins à une impulsion libre et volontaire, qu'à des liens qui les enchaînent aux bâtimens, et qui les forcent d'en suivre la marche. Comme on voit un prince qui vient de prendre une ville, comme on voit un homme vainqueur dans les jeux publics, le front ceint d'une couronne de fleurs nouvelles, autour desquels se presse un peuple immense, enfans, jeunes gens, vieillards, qui les accompagnent, qui sont toujours après eux jusqu'aux portes de leur habitation, et ne se retirent qu'après les avoir vus pénétrer au-dedans; ainsi les pompiles vont toujours en foule à la suite des navires, tant qu'ils ne sont pas troublés par la crainte du voisinage de la terre; sitôt qu'elle

(1) Le coryphène pompile.

n'est plus éloignée, car elle leur est odieuse, ils se retournent tous ensemble, comme ayant atteint la barrière, et se retirent en abandonnant les vaisseaux. Leur retraite est un indice certain pour les nautonniers qu'ils approchent du continent. O poisson justement cher aux navigateurs! ta présence annonce les vents doux et amis; tu ramènes le calme et tu en es le signe!

L'échéneis (1) suit aussi les navires : il est long d'une coudée, sa couleur est noirâtre, sa taille est assez semblable à celle des anguilles. Le dessous de sa tête présente une bouche terminée en pointe arquée pareille à la courbure d'un hameçon. Il est devenu pour les navigateurs l'objet d'un prodige. On aurait peine à y croire sur un simple récit, tant l'esprit rebelle de l'homme rejette ce qu'il n'a pas appris par sa propre expérience, et se refuse souvent à la vérité. Un vaisseau qu'un vent assez impétueux fait avancer à pleines voiles sur les vastes plaines des mers, est arrêté tout à coup par la bouche d'un

(1) L'échéneis remora : suivant Rondelet, le pétromyzon lamproie. Les raisons qu'il en donne ne me paraissent pas décisives.

poisson de taille médiocre qui s'oppose à sa marche, et qui dirige ses efforts sur la partie inférieure, à laquelle il s'applique. Le vaisseau, comme enchaîné, suspend malgré lui sa course; on dirait qu'il est resserré dans un port étroit. Les voiles, les câbles, les cordages trop tendus crient, les antennes gémissent, plient, vont se briser; le pilote, quoique pressé de continuer sa route, se voit réduit à les détendre. Son navire résiste au gouvernail, n'obéit plus au vent, n'est plus entraîné par les flots, mais reste forcément immobile, attaché, enraciné à la bouche de ce faible et misérable habitant des ondes. Cet événement glace de crainte les nautonniers, qui en cherchent vainement la cause; ils croient voir un de ces prodiges qu'enfante le sommeil. Ainsi qu'un chasseur à la rencontre d'une biche qui court d'un pas rapide dans les bois, fait voler vers elle un trait dont la blessure, glaçant son impétuosité, la force, par les douleurs les plus vives, les plus intolérables, d'attendre le redoutable chasseur; ainsi l'échéneis oppose au-devant du navire un obstacle invincible et l'arrête: il en a tiré son nom, celui d'arrête-vaisseau.

Les calchoïdes (1), les thrisses (2), les abramys (3) se portent en colonies nombreuses et réunies tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre : ici on les trouve parmi les rochers, là on les rencontre dans la longue étendue des rivages, sans demeure fixe, changeant sans cesse de domicile, comme des voyageurs. Les anthias (4) cherchent surtout leur nourriture au milieu de ces roches qui ont de la profondeur, sans que ce soit cependant leur séjour habituel : ils vont errant partout où les entraîne une faim toujours active, un insatiable appétit. Quoique leur bouche soit en partie dépourvue de dents, l'aiguillon du besoin les tourmente sans cesse. Sur les quatre grandes espèces d'anthias, les uns sont blancs ; les autres fauves : une troisième est d'une couleur noir de sang ; on nomme les autres εὐωπούς ; et αὐλωπούς *poissons aux beaux yeux*, *aux yeux rayonnans*, parce que leur prunelle est terminée par des sourcils en rayons dont l'en-

(1) Le chalcoïde cyprin.

(2) La clupée alose.

(3) Le cyprin brême.

(4) Le lutjan anthias et autres.

semble aplati s'arrondit en cercle d'une teinte foncée.

L'astacus (1) et le crabe (2) aux pinces aiguës, revêtus tous deux d'une peau dure et testacée, se plaisent dans les golfes des mers; ils y habitent et se nourrissent au milieu des rochers. On remarque surtout dans l'astacus une affection naturelle et difficile à rendre pour le lieu qui lui sert de retraite; il ne l'abandonne jamais volontairement. En est-il arraché de force, et après l'avoir transporté au loin le rend-on à la mer, bientôt il se pressera de regagner sa demeure, et ne voudra jamais en habiter une nouvelle. Il ne se fixera point sur un autre rocher; il cherchera celui qui était le sien, celui qu'il a perdu, celui de ses habitudes, celui qui fournissait à ses besoins : les pêcheurs, même en violant son asile, n'auront pu le lui rendre odieux. O navigateurs! c'est ainsi que la mer qui vous a vu

(1) Le homar ou l'écrevisse de mer.

(2) La langouste; en grec καραβος. Notre crabe est leur καρκινος, le *cancre*. Le lecteur voudra bien se souvenir que portout où il trouvera le mot *crabe* dans cet ouvrage, il sera toujours question de la langouste.

naître, que le toit paternel, que ces lieux que vous fréquentiez dans votre enfance, excitent et font couler dans votre âme une joie douce et délicieuse! Les mortels ne sont donc pas les seuls pour qui la patrie a des charmes! Non, il n'est pas de douleur plus cruelle ni plus cuisante que celle d'un homme qui, gémissant, dans une terre étrangère, sous le poids accablant de l'arrêt qui le proscrit, est condamné à finir dans l'exil une vie de chagrins et d'amertumes.

Dans la même famille se trouvent le cancre voyageur, les carides (1) et les farouches pagures, qu'on peut aussi ranger parmi les amphibies. Tous ces animaux, dont le corps est protégé par un têt osseux, le perdent lorsqu'il est trop ancien; un nouveau repousse à la place; lorsque les pagures sentent l'effort que fait pour se briser celui qu'ils doivent perdre, ils s'empressent de se gorger d'alimens, afin que la tension due à leur quantité, en facilite la déchirure; lorsque leur peau rompue les abandonne, ils

(1) Les squilles, suivant Rondelet. Les scyllares de M. la Treille.

restent d'abord sur le sable, privés en quelque sorte de sentiment, sans songer à se nourrir ou à faire toute autre chose : on dirait qu'ils se croient déjà au rang des morts, qu'ils ne sentent plus en eux aucun principe de vie. Cette peau tendre qui vient de renaître les tient dans une crainte continuelle; cependant ils reprennent peu à peu leurs esprits : devenus moins timides, ils portent et promènent quelques grains de sable dans leur bouche. Ils restent dans cet état d'immobilité et de faiblesse jusqu'à ce que leur peau, raffermie, ait acquis de la solidité. Comme un fils d'Esculape qui, appelé auprès d'un homme subitement atteint d'une maladie, commence par interdire à son malade toute espèce de nourriture, afin d'amortir tout d'un coup la force et la violence du mal; qui ne lui laisse prendre ensuite que quelques légers morceaux, jusqu'à ce qu'il ait fait disparaître entièrement les maux et les douleurs qui l'accablaient; de même les pagures n'osent point se hasarder avec leur peau trop nouvelle, dans la crainte que quelque choc fâcheux ne l'entame et ne l'offense.

D'autres animaux rampans vivent dans le sein des mers : le poulpe aux bras nom-

breux (1), le scordyle (2), la scolopendre exécrée des pêcheurs, et l'osmyle (3) : tous sont amphibies. Il est sans doute plus d'un habitant des campagnes qui, en soignant ses plantations sur le bord des rivages, a vu le poulpe et l'osmyle enlacés dans des rameaux chargés de fruits, s'occupant d'en faire un doux repas : on y voit aussi la rusée sépie (4), entraînée par les mêmes goûts.

Une immense quantité d'animaux à coquille habite au milieu des eaux, sur les rochers et dans les sables : les nérites, les strombes, les pourpres,

---

(1) Le grec dit πολυπος, qui signifie à *plusieurs pieds ou bras*. Pour être fidèle au plan que j'ai suivi dans cet ouvrage, je devrais mettre dans le texte le mot *polype*; mais comme ce nom désigne chez nous un animal bien différent, j'ai cru, pour éviter toute méprise, devoir faire exception à la règle que je me suis prescrite, et devoir donner à cet animal son véritable nom, *poulpe*, sous lequel nous le connaissons.

(2) Une espèce du genre poulpe.

(3) Autre espèce de poulpe qui sent le musc, non-seulement, dit Rondelet, *lorsqu'il est vif*, mais aussi *mort et dessêché*.

(4) La sèche.

le solen, si bien nommé le manche à couteau (1), les chéruques (ou buccins), les myes (2), les huîtres aquifères, et les échines (les oursins) à pointes aiguës. Si vous coupez l'un de ces mollusques en un petit nombre de parties, et que vous les jetiez à la mer, vous les verrez bientôt se rassembler et le mollusque reprendre une vie nouvelle. Les carkinas (les bernard-l'hermite), en venant au jour, n'ont point de têt : ils naissent nus et sans défense ; leur corps débile en revêt un qui n'est pas le leur. Lorsqu'ils aperçoivent une coquille vacante et privée de son maître que la mort a moissonné, ils s'y placent, se l'approprient ; la dirigent de l'intérieur et parcourent ainsi les mers sous un abri étranger ; ils s'inquiètent peu s'il a été la dépouille d'une nérite, d'un buccin ou d'un strombe ; ils préfèrent même celles de ce dernier, parce qu'elles ont le double avantage

(1) C'est le nom que nous lui donnons en langue vulgaire. Le mot grec σωλην veut dire plus particulièrement un tube creux, un tuyau.

(2) Rondelet dit que ce sont les moules, et non ce que nous entendons aujourd'hui par *myes* ; d'autres entendent par ce mot les *murex*.

de la grandeur et de la légèreté. Lorsque les carkinas en grandissant ont rempli leur demeure, ils ne continuent plus de l'occuper; ils l'abandonnent pour se mettre en cherche et se revêtir d'une plus ample. Ces coquilles sont souvent pour eux un grand sujet de débat et de guerre; le plus fort en chasse le plus faible, et s'arrange dans cette maison usurpée qui est à sa convenance.

Il est un mollusque enfermé dans une coquille univalve et profonde dont l'animal ressemble assez aux poulpes, qu'on nomme avec raison le *nautile*, à cause de son adresse à naviguer: il habite le fond des mers sablonneuses; quelquefois il s'élève à leur surface, mais à la renverse, le corps tourné vers la terre, afin que sa coquille ne soit pas submergée. Dès qu'il est parvenu à la hauteur des ondes, il se retourne et la dirige de la même manière qu'un pilote dirige un vaisseau. Il dresse et élève deux de ses pieds en forme de mâts; il déploie dans le milieu une membrane mince en guise de voile, et la présente au vent; deux autres de ses pieds, tournés en bas et s'enfonçant dans les eaux, lui tiennent lieu de rames, et font marcher à la fois la coquille, la nacelle,

l'animal. Survient-il quelque danger, il ne met point son salut dans la fuite ou dans le secours des vents; il retire et rentre à la hâte les mâts, les voiles, les rames. Un vaste volume d'eau remplit enfin la coquille : ce poids trop lourd l'affaisse et l'entraîne dans le fond des mers. O Dieux! qui donc a trouvé le premier l'art de la navigation? est-ce quelqu'un des immortels qui en a révélé les lois? est-ce quelque homme d'un génie hardi qui a osé le premier se hasarder sur les flots? ou plutôt ne serait-ce point que ce mollusque aurait servi de modèle et d'exemple, soit pour la construction d'un navire, du gouvernail et des rames, soit pour l'usage des mâts et des voiles?

On ne voit point sans effroi ces énormes cétacées, ces monstrueuses merveilles de l'Océan, ces immenses masses vivantes qui ont aussi une force immense : toujours en proie à une rage effrénée et meurtrière, ils vivent en grand nombre dans le vaste domaine des eaux, et de préférence dans les parties les plus reculées et les moins connues de l'empire de Neptune. Peu quittent la haute mer pour se porter sur les rivages qu'ils font gémir de leur poids; de ce

nombre sont le féroce lion (1), la terrible zygène (2), la redoutable pardalis (3), l'impétueux physsale (4), la race robuste des melanthons (5), la farouche pristis (6), l'épouvantable lamie (7)

---

(1) Serait-ce le grand phoque, ou plutôt n'est-ce pas le physeter microps ?

(2) Le squale marteau.

(3) La panthère. C'est sans doute quelque squale rochier ou roussette.

(4) Il n'est pas hors de toute vraisemblance qu'Oppien désigne ici le cachalot macrocéphale. *Voyez* la remarque du premier chant qui correspond à cet article.

(5) Ce sont sûrement ceux que cite Rondelet, liv. 16, prem. part., chap. 19, sous le nom de mélanthyes, qui ne diffère pas beaucoup de celui d'Oppien, μελανθῦνες. Ne serait-ce pas quelque espèce du genre nombreux des dauphins ? Leur grosseur les rendait dignes chez les anciens de trouver place parmi les cétacées ; ils auraient pour nous un titre bien plus caractéristique pour en faire partie : ce serait celui d'être mammifères.

(6) Le squale scie.

(7) Je crois qu'il s'agit de la lamie, et qu'il faut lire λαμίης au lieu de λαμνὴς, ou bien que ces deux noms désignaient le même poisson : c'est alors notre squale requin.

à gueule effroyable, la malthe (1), ainsi nommée de son humeur moins sauvage; de ce nombre sont encore les béliers cruels (2), l'hyène (3) au poids énorme, les chiens marins (4), si impudemment ravisseurs, dont on forme trois races : l'une fait partie des terribles cétacées; les deux autres sont du nombre des poissons les plus forts. Les uns sont la centrine (5), ainsi nommée de ses noirs aiguillons; les autres sont appelés d'un nom commun, les galées (ou chats) qui fournissent plusieurs espèces, les skymnes (6), les leïes (7), l'acanthias (8), la riné (9), les

---

(1) La lamiole de Rondelet, le squale milandre de Lacép.

(2) Je ne vois que le narwal, parmi les cétacées, à qui on puisse donner ce nom.

(3) N'est-ce pas la baleine franche? Le poids énorme que le poète lui attribue, donne de la vraisemblance à cette conjecture.

(4) Diverses espèces de squales.

(5) Le squale humantin.

(6) Le squale roussette.

(7) Le squale émissole.

(8) Le squale aiguillat.

(9) Le squale ange.

alopés (1) (ou renards), et ceux de ce genre à diverses couleurs (2) : les chiens marins (ou squales) ont tous les mêmes mœurs et les mêmes formes ; ils vivent et se nourrissent ensemble.

Les dauphins se plaisent sur les rives résonnantes et dans le sein des profondes mers ; aucune n'en est dépourvue ; ils sont chers à Neptune depuis le jour qu'ils lui révélèrent le lieu caché du palais de l'Océan, dans lequel la fille de Nérée, la belle et jeune Amphitrite, se tenait cachée, rebelle à son amour, pour se dérober à sa poursuite et à son hymen. Ce dieu aux beaux cheveux noirs ravit aussitôt la déesse et triompha de sa résistance : elle devint son épouse et la souveraine des ondes. Ce bon office des fidèles dauphins leur valut la bienveillance de leur maître et l'honneur insigne qui est, pour ainsi dire, imprimé à leur race.

---

(1) Le squale renard.

(2) Le grec dit ποικιλοι. Certains auteurs ont pris ce mot pour celui d'un nom propre ; je ne suis pas de cet avis, et je pense que c'est le pluriel de l'adjectif ποικὶλος, qui veut dire *bigarré*. Il me paraît que cette épithète pourrait convenir aux squales *roussettes*, qui sont comme tigrés.

Il est de ces terribles cétacées qui sortent des mers et s'avancent sur le sol nourricier de la terre ; on voit aussi s'arrêter assez long-temps sur les rivages, ou sur les terrains qui les avoisinent, les anguilles, la tortue cuirassée et les castors funestes et de mauvais présage, qui menacent les hommes de leur voix fatale et funéraire. Le mortel dont les oreilles sont frappées de ces sons lamentables, de ces tristes gémissemens, ne tardera point à être précipité dans la tombe : ces lugubres accens lui annoncent la fin prochaine de sa destinée. On assure que l'énorme phalèine (1) vient également sur le rivage pour y jouir de la douce influence du soleil. Les phoques sortent toujours de la mer pendant la nuit ; souvent aussi, durant le jour, ils restent paisiblement sur les rochers ou sur le sable ; ils s'y abandonnent au sommeil.

Puissant Jupiter, tout est en toi et par toi ; soit que tu habites dans les régions supérieures de l'éther, ou que tu sois partout (car nul mortel ne peut le dire). Avec quelle ingénieuse complaisance tu as limité, séparé les masses éthé-

(1) η φωκαινα d'Aristote ; le dauphin marsouin.

rées, l'air, l'eau, la terre mère de tout, et chaque chose de toutes les autres, en les enchaînant néanmoins toutes dans les liens d'une harmonie commune, en leur imposant le joug nécessaire d'une mutuelle dépendance ! L'éther ne peut exister sans l'air, ni l'air sans l'eau, ni l'eau sans la terre. Ils se fondent les uns dans les autres, ils parcourent tous le même cercle, ils éprouvent tous la même vicissitude. C'est ainsi qu'ils se sont, en quelque manière, donné des gages et des otages réciproques dans les amphibies. Les uns, en effet, se portent de la mer sur la terre ; les autres, du haut des airs, se précipitent au sein des eaux : les légers laros (1), les gémissans alcyons, les robustes et voraces aigles de mer, et tous les oiseaux pêcheurs qui ne vivent que de poissons.

Ceux-ci, quoique nés dans les eaux, fendent les airs : ce sont les theutis (2), les irex (3), les

---

(1) Le *gavia* des Latins ; le goëland ou la mouette, oiseau palmipède à bec fort, long, pointu, et arqué à l'extrémité.

(2) Le calmar.

(3) Il paraît que ce sont les mêmes poissons que ceux dont parle Rondelet, sous le nom de ιεραξ, accipiter, ou le trigle milan de Lacép.

chélidons (ou hirondelles de mer). Ces poissons en voient-ils un autre à leur portée et prêt à les atteindre, ils s'élancent du milieu des flots et s'échappent dans les airs. Lorsque les theutis déploient au loin et assez haut leurs ailes, on distingue difficilement s'ils sont des poissons ou des oiseaux, surtout lorsqu'on les voit en troupes nombreuses. Les hirondelles de mer ont le champ de leur vol moins élevé : celui des irex est encore plus bas ; ils ne font que raser les ondes ; ils paraissent à la fois nager et voler.

Il est des poissons qui vivent entre eux en société comme dans des villes, mais séparés des autres espèces ; certains voyagent sans ordre en troupes diverses, pareils à des troupeaux ou à des armées ; on leur donne le nom de *nomades*. D'autres marchent en colonnes régulières qu'on prendrait pour des bataillons ou des décuries ; l'un d'eux est en avant et à leur tête : le reste suit à la file et sur deux lignes ; d'autres enfin ne s'écartent point de leur habitation. Tous ont, durant l'hiver, une extrême appréhension de ces tourmentes, de ces tempêtes qui bouleversent et font mugir les flots : il n'est même aucun être qui vive dans leur sein, qui ne redoute la mer

lorsqu'elle est irritée. Les uns restent alors tremblans et sans force dans le sable qu'ils ont creusé de leurs nageoires ; d'autres se roulent tous en masse dans les trous des rochers ; ceux-ci fuient et vont chercher un asile dans les fonds les plus bas et les plus reculés : le bouleversement des ondes, la furie des vents n'arrivent point à ces extrêmes profondeurs ; aucune tempête n'atteint jusqu'aux dernières couches, jusqu'aux derniers retranchemens des eaux (1). Ils échappent ainsi aux maux et aux effets funestes du terrible hiver. Mais lorsque le printemps, rendant à la terre sa parure de fleurs, fait aussi sourire les ondes, qu'elles respirent, délivrées des noirs frimas, qu'un air plus doux caresse mollement leur surface, alors les poissons, tout joyeux, s'élancent de toutes parts dans le voisinage de la terre. Telle une ville chérie des dieux, heureuse de survivre au fléau

(1) Cette expression est hardie, peut-être, même hasardée : elle est de l'auteur. Pour la faire passer plus aisément, j'ai ajouté ces mots, *jusqu'aux dernières couches*, qui présentent un sens plus clair, une idée plus nette.

destructeur de la guerre, après avoir été long-temps en proie à ses fureurs ; qui, libre enfin, et respirant des maux qu'elle a soufferts, donne volontiers l'essor à sa joie, se plaît à reprendre les travaux utiles de la paix, et voit ses habitans se livrer sans crainte aux plaisirs de la table et de la danse ; tels les poissons, débarrassés de leurs longues douleurs, de la crainte des ondes, s'agitent, bondissent ivres de joie et de bonheur, pareils à des danseurs agiles. Dans le printemps, le doux attrait d'une jouissance nécessaire, le désir d'une tendre union, le besoin d'une ardeur réciproque fermentent dans les cœurs de tout ce qui respire sur la terre, dans les airs et dans les eaux. Dans le printemps, plusieurs races de poissons ovipares hâtent le moment d'être allégées du fardeau douloureux de l'amour ; les mâles, dans la vue de perpétuer leur espèce, les femelles, pour se débarrasser de leurs œufs, effleurent, caressent le sable de leurs ventres délicats, car ces œufs ne se détachent pas aisément : réunis en masse au dedans du corps, et se prêtant un appui mutuel, ils résistent fortement ; ainsi serrés, comment pourraient-ils se frayer un passage ? Les mères,

dans cet état d'angoisse, ont peine à ne pas abjurer et maudire leur progéniture. Ainsi les dieux n'ont donc pas donné aux seuls poissons des délivrances pénibles ? Les épouses des mortels ne sont donc pas aussi les seules qui gémissent des douleurs de l'enfantement ? Tout ce qui vit les éprouve.

Parmi les poissons, il est des mâles qui voulant faire leur proie d'autres poissons, les poursuivent jusques sur le bord du rivage, afin de les dévorer; d'autres courent et sont sans cesse à la suite des troupes nombreuses de leurs femelles : ces dernières, emportées par la violence des plus effrénés désirs, se précipitent vers les mâles avec une irrésistible fureur; ceux-ci, s'excitant alors entre eux par des contacts et des froissemens réciproques, répandent leur laitance que les femelles enflammées dévorent aussitôt de leurs bouches avides et brûlantes : on dit que cette espèce d'hymen les féconde.

Telles sont les lois, les mœurs d'un grand nombre de poissons. Il en est d'autres qui forment avec leurs épouses des nœuds plus étroits et plus particuliers, et qui vivent séparément

avec elles ; car Vénus exerce un grand empire sur les poissons : de là ces désirs immodérés, cette jalousie, tourment affreux, et tout ce qu'entraîne à sa suite une passion brûlante, lorsqu'elle est arrivée par une insatiable volupté. Plusieurs se disputent les uns aux autres leurs femelles, pareils aux amans d'une jeune personne, qui viennent ensemble lui faire leur cour, et qui, quoique égaux, rivalisent de richesse et de beauté. Les poissons n'ont aucun de ces avantages à mettre en avant : ils n'ont à s'opposer que leurs forces, leurs mâchoires, un solide rempart de dents fortes et aiguës. C'est avec ces armes qu'ils s'attaquent et se préparent à la victoire ; celui qui a vaincu ses rivaux, remporte aussi le prix de l'hymen. Quelques-uns se plaisent dans la possession de plusieurs femelles : tels sont les sargues (1) et les cossyphes (2). D'autres n'en aiment qu'une, ne veulent vivre qu'avec une seule ; les canthares (3)

---

(1) Spare sargue.

(2) Le labre tourd mâle. La femelle était appelée κιχλη.

(3) Le spare canthare.

et les aitnées (1) sont de ce nombre : une seule leur suffit.

D'autres mœurs dans leurs amours sont propres aux anguilles, à la tortue, au poulpe, à la noire murène : ils n'obéissent qu'à regret au vœu de la nature. Les premières, enlacées en spirales, pressent les unes contre les autres leur corps froid et visqueux : il en découle une sanie, une espèce d'écume que le sable reçoit et absorbe ; par là devenu fécond, les anguilles y naissent en foule. Le même effet se produit à peu près pour les congres à peau si gluante. Les tortues redoutent, abhorrent un trop pénible hymen ; elles n'y sont point entraînées par l'attrait du plaisir, comme les autres animaux : de longues et cruelles douleurs l'accompagnent. Les mâles sont armés d'une pointe dure et aiguë, d'un aiguillon osseux, qui rend leur approche fâcheuse pour leurs femelles ; aussi leurs jouissances sont-elles précédées de véritables luttes, de morsures terribles et réciproques, les femelles pour se soustraire aux efforts des mâles, ceux-ci pour parvenir à

(1) Suidas dit que c'est le grand canthare.

vaincre cette résistance, jusqu'à ce que leur force en triomphe et les livre impérieusement à leur amour, comme une proie, une conquête faite à la guerre. Enfin, les tortues accouplées présentent le même phénomène que les chiens de terre et que les phoques : elles restent long-temps engagées dos à dos ; on dirait que des liens les tiennent enchaînées. L'hymen fatal du poulpe et sa mort cruelle se succèdent de très-près : le terme de son amour est aussi celui de sa vie. Il ne quitte point sa femelle, il ne cesse point de jouir, qu'il n'y soit contraint par l'abandon de ses forces, qu'il ne tombe de lassitude et d'épuisement sur le sable ; il devient alors la proie de tout ce qui passe près de lui. Les cancres, gros et petits, le dévorent, ainsi que ces poissons qu'il poursuivait naguère avec tant d'avantage, dont il faisait lui-même sa nourriture. Etendu maintenant, il est mis en morceaux, jusqu'à ce qu'il succombe et meure. Il périt ainsi victime d'un trop funeste amour. Sa femelle meurt de même dans les douleurs de ses efforts laborieux ; car, différente des autres poissons, elle ne voit point sortir ses œufs les uns après les autres : adhérens entre eux et

comme en grappes, ils ne sortent qu'avec peine par une issue trop étroite ; ce qui fait que les poulpes ne vivent jamais au-delà d'une année ; leurs œufs ou leurs amours les font toujours périr misérablement.

C'est une chose assez reconnue que le serpent (1) s'accouple avec la murène ; que celle-ci sort d'elle-même de la mer pour satisfaire le penchant qui la porte à cet hymen. Le serpent, en proie à l'ardeur la plus vive, brûle de jouir, se traîne à la hâte vers le rivage ; il cherche d'abord une pierre creuse et concave, dans laquelle il puisse déposer son venin ; il y verse ce funeste et subtil poison, trésor et magasin du trépas : il rend ainsi son approche sans danger et sans dommage pour la murène. Parvenu au bord des eaux, il donne le signal accoutumé, ce signal dont il l'invite à l'amour : elle l'entend aussitôt, et s'avance plus rapide qu'un trait. Elle s'élance du fond des mers ; le serpent s'élance aussi de la terre au sein des flots ; tous deux avides de s'unir se précipitent l'un sur l'autre. Dans l'ivresse du bonheur, la murène

(1) La vipère.

admet dans sa bouche la tête de cet époux chéri. Lorsqu'ils ont rempli le vœu de l'hymen, ils se retirent, elle dans le lieu de la mer qu'elle habitait, lui vers le rivage. Il retourne aussitôt à la pierre dépositaire du venin exprimé de ses dents ; il le reprend et le repompe. S'il ne le retrouve pas, s'il connaît que quelque passager, qui en a fait la rencontre, l'a dissipé dans des flots d'eau, il succombe à la plus vive douleur ; il se jette à terre, et y attend que l'inexorable destin termine sa vie et son supplice : tant est grande sa honte de se trouver ainsi sans force, sans ces armes qui faisaient sa gloire et son essence comme serpent ; il perd et laisse sa vie sur la même pierre où il avait laissé son venin.

Les dauphins s'unissent entre eux à la manière des mortels : ils leur ressemblent encore par la forme de leurs sexes ; seulement celui des mâles n'est pas toujours visible : il est caché dans l'intérieur de leur corps ; il ne se montre que dans l'acte nécessaire de la génération.

Telles sont les mœurs des poissons dans leurs amours, dans leurs hymens. Le besoin de s'unir, le désir de perpétuer leur espèce, se font sentir

aux uns dans une saison, à ceux-là dans une autre : c'est tantôt l'été, tantôt l'hiver ; ici c'est le printemps, là l'automne précipitée qui les voit vaquer aux soins de leur reproduction. Le plus grand nombre n'a qu'une seule ponte, n'engendre qu'une seule fois chaque année. Le labrax éprouve deux fois les douleurs de Lucine ; les trigles sont ainsi nommés de leur ponte triple ; on en observe quatre dans le scorpion, et cinq dans les seuls cyprins. On dit qu'on n'a jamais vu l'onisque se reproduire ; sa manière de se régénérer est encore inconnue aux humains. Lorsque les germes des poissons ovipares se développent en eux au printemps, certaines espèces bornées à leur demeure ordinaire y restent tranquilles et paisibles. D'autres, qui vivent en commun, se rendent ensemble dans le Pont-Euxin pour y déposer leurs œufs : c'est le bassin le plus agréable de l'empire d'Amphitrite ; il est le rendez-vous de plusieurs fleuves aux eaux douces et abondantes. Sur ses bords sinueux sont des bancs d'un sable doux et fin, de gras pâturages, des roches dont la cime surnage aux ondes, d'autres à creux profonds, des cavernes à lits d'argile, des monts à sommets

ombragés, enfin, tout ce qu'aiment les poissons. On n'y voit ni les cétacées dévastateurs, ni tout autre animal dont ils puissent devenir la proie, pas même les ennemis des plus petits d'entre eux, les poulpes, les astacus, les pagures. Les dauphins y sont en petit nombre; ils sont d'ailleurs les plus faibles, les moins malfaisans des cétacées; c'est ce qui fait que cette mer a pour eux autant d'attrait, et qu'ils mettent tant d'empressement à y chercher leur nourriture : ils s'y portent tous en masse pêle-mêle et de toutes parts, offrant l'ensemble et l'aspect d'un troupeau. Tous suivent la même route, la même impulsion, le même mouvement, le même instinct pour leur retour. D'immenses quantités de poissons différens passent de la mer de Bébrycie et des bouches étroites de celle du Pont dans le Bosphore de Thrace, et se répandent dans la longue étendue de cette vaste mer. Ainsi lorsqu'il arrive de l'Ethyopie et de l'Egypte des bandes de grues élancées dans les airs, qu'elles remplissent de leurs cris, qui fuient ou la cime négeuse du mont Atlas, ou le rude hiver, ou les races inhabiles des pigmées dégénérés, leurs grandes troupes alignées

en bataillons s'avancent sans rompre leurs rangs, et obscurcissent les cieux de leurs ailes déployées ; ainsi des milliers de poissons sillonnent les eaux de l'Euxin. Cette mer en est remplie et frémit dans son sein des battemens nombreux et répétés de leurs nageoires, jusqu'à ce qu'ils s'arrêtent dans leurs courses et pour leur ponte. La saison de l'automne reparaît-elle, ils songent aussitôt à faire retraite ; car l'hiver exerce bien plus ses rigueurs sur cette mer agitée qui a peu de profondeur : elle est plus accessible à la fureur des vents qui la bouleversent et la tourmentent à leur gré. Fuyant donc ces rives des Amazones, ils s'en retournent avec leur nouvelle famille, et se dispersent dans l'Océan, suivant leur goût ou leur caprice. Ceux qu'on nomme mous (ou mollusques), qui n'ont point de sang, qui n'ont point d'os, ceux qui sont enfermés dans de fortes écailles, ou recouverts de têts solides, se propagent aussi par des œufs dont la nature leur confie le soin. Le chien vorace, l'aigle de mer (1), et tous ceux qu'on désigne sous le nom de *cartilagineux*,

(1) La raie aigle.

les dauphins, ces rois des poissons, et les phoques aux gros yeux, font des petits qui, au sortir du sein de leurs mères, ont les mêmes formes qu'elles. Tous les animaux des mers, qui sont vivipares, ont un amour extrême pour leur progéniture, et la défendent avec courage.

Rien ne tient plus du prodige que l'histoire des dauphins, soit qu'ils aient fait autrefois partie de l'espèce humaine, soit qu'ils aient habité dans des villes avec des hommes; que cédant ensuite aux conseils de Bacchus, ils aient changé leur élément pour celui des mers, en revêtant la forme des poissons. Ils en ont conservé cette douce urbanité dans leurs mœurs, dont toutes leurs actions portent l'empreinte. Lorsque deux dauphins jumeaux, fruit ordinaire de leur hymen, sont venus au jour, ils ne se quittent pas; ils sont toujours sautant et nageant autour de leur mère : ils passent à travers ses dents dans sa bouche, et y restent sous l'abri protecteur de son palais. Cette mère leur prodigue, de son côté, ses douces caresses, s'agite sans cesse autour d'eux, ivre d'orgueil et de joie, leur tend à tous deux ses mamelles, d'où chacun peut faire jaillir un lait doux et nourrissant. Les

dauphins ont reçu des dieux du lait et des seins semblables à ceux des mortelles : aussi exercent-ils le doux ministère des nourrices. Les petits sont-ils devenus plus forts, aussitôt leur mère les conduit et les précède dans le lieu de leur chasse, et leur enseigne à la faire aux poissons. Elle ne s'en éloigne point, elle ne les abandonne point à eux-mêmes que leurs forces ne soient entièrement développées ; elle est toujours auprès d'eux mère surveillante et protectrice. Quel navigateur pourrait tenir son âme fermée à l'admiration, en voyant l'aimable spectacle qui s'offre à lui, lorsque, dans un temps calme, dans une mer mollement caressée des zéphirs, ses regards se portent sur ces troupes superbes de dauphins, l'amour et l'orgueil des ondes? Les jeunes marchent en avant et réunis comme des troupes d'enfans, comme des chœurs dont la figure et le dessin varient à tout instant. En arrière est l'armée de réserve, composée de ceux qui l'emportent par leur taille et par leur âge, et qui ne s'écartent jamais des plus jeunes. Ils ressemblent à des bergers qui, dans le printemps, suivent leurs tendres agneaux aux pâturages. On voit tous les jours des enfans

qui sortent en foule des écoles, et des maîtres d'un âge avancé (car la vieillesse rend l'homme respectable) qui les suivent de près, veillent sur eux, et sont les régulateurs de leur marche, de leurs mouvemens, de leur esprit. C'est ainsi que les dauphins plus âgés vont à la suite des jeunes, pour les garantir de tout accident funeste.

Les phoques ont aussi grand soin de leurs petits; leurs femelles ont également des mamelles qui fournissent d'abondans ruisseaux de lait. Ce n'est point au milieu des flots, mais sur la terre, qu'elles gémissent, à leur terme, des douleurs de l'enfantement : elles y passent douze jours avec eux; le treizième, au lever de l'aurore, elles les prennent sous leurs aisselles, et, fières de ce doux fardeau, courent à la mer pour leur montrer leur patrie et leur élément naturel. Ainsi qu'une femme qui s'étant délivrée dans une terre étrangère, retourne avec plaisir sur ses foyers, se complaît à tenir tout le jour son enfant entre ses bras, à lui montrer le toit paternel, et se livre avec une inépuisable tendresse aux doux soins de la maternité, tandis que l'enfant, trop jeune pour connaître ce qu'il voit, considère néanmoins toutes choses,

la maison, les divers objets qui servent aux auteurs de ses jours; ainsi les phoques transportent leurs petits à la mer, et leur en apprennent les secrets et les travaux.

Grands dieux! l'homme n'est donc pas le seul en qui l'amour de ses enfans soit plus fort, soit plus doux que la lumière et la vie. Les oiseaux, les bêtes féroces, les monstres des mers éprouvent aussi pour les leurs cet irrésistible et si vif sentiment: il est inné en eux, il leur fait braver, avec audace, les maux les plus terribles, la mort même. Déjà le chasseur a rencontré sur la montagne la lionne rugissante qui couvre ses lionceaux de son corps, qui combat pour les défendre: elle s'inquiète peu du nombre de pierres ou de traits qui volent sur elle. Frappée, repoussée de mille manières, son opiniâtre résistance demeure inébranlable, elle ne cède qu'en mourant: à moitié domptée, elle leur sert encore d'égide; elle s'occupe moins du danger qui la menace, que du malheur de les voir tomber dans la cage funeste qu'on leur destine. Et ce pâtre, si familier tout à l'heure avec sa chienne qui vient de mettre bas, n'ose toucher à ses petits, effrayé du grognement de leur mère irritée

qui s'emporte pour repousser sa main téméraire; elle ne connaît aucune mesure, elle est également féroce pour quiconque ose l'approcher. A quelle fureur ne sont pas en proie les génisses qu'on prive de leurs veaux? Elles poussent des sanglots et des gémissemens qui ne diffèrent point de ceux des femmes, qui affligent et attendrissent leurs ravisseurs eux-mêmes. Quel mortel ne connaît les lamentables douleurs de l'orfraie, lorsqu'elle déplore, avant le jour, la perte de ses aiglons? Qui n'a entendu celles du chantre harmonieux des bois, de la triste et plaintive Philomèle? Qui n'a pas vu, au printemps, le deuil inquiet des hirondelles, lorsqu'elles viennent d'être privées du fruit de leurs amours, que des hommes impitoyables, ou des dragons cruels ont arraché de leur nid?

Les dauphins se distinguent éminemment des autres poissons par leur amour pour leur progéniture : il en est d'autres qui montrent aussi une grande affection pour la leur. Les chiens de mer, si vagabonds, en sont un exemple admirable; ces animaux nouveaux nés restent toujours auprès de leur mère qui leur fait un rempart d'elle-même. Ont-ils quelque chose à

craindre, survient-il quelque sujet pressant d'alarmes, elle leur donne asile dans ses flancs par la même route, par la même voie que celle de leur naissance. Elle affronte volontiers toutes les douleurs qui l'attendent, et recèle une seconde fois ses petits dans son sein maternel, pour leur donner de nouveau le jour, lorsque le danger aura cessé.

La riné (ou squale ange) use en faveur des siens d'un semblable stratagême, sans cependant les recevoir dans son corps comme les chiens de mer. Au-dessous de ses nageoires pectorales, des deux côtés sont des plis profonds qui ressemblent assez aux membranes branchiales des autres poissons; c'est là qu'elle enferme ses petits palpitans d'effroi. D'autres espèces rassemblent les leurs dans leur bouche, qui leur sert ainsi d'asile et de refuge. Quel amour ne ressent pas pour les siens la femelle du glaucus (1), le poisson ovipare qui l'emporte sur tous les autres par ses soins maternels? Elle reste constamment auprès de ses œufs, jusqu'à ce qu'ils soient éclos. Ses petits sont-ils nés, elle nage toujours avec

(1) Le caranx glauque.

eux ; lorsqu'elle voit qu'ils sont effrayés de l'approche de quelque poisson plus fort, son palais s'ouvre pour les recevoir, et leur sert d'abri, jusqu'à ce que l'ennemi se soit éloigné : elle les rejette et les exhale alors dans les eaux.

Je ne crois pas qu'il existe dans les mers d'animal plus barbare, de mœurs plus féroces que le thon. Lorsqu'il est parvenu, au milieu des plus vives douleurs, à pondre ses œufs, ces œufs qui sont son ouvrage et sa substance, il dévore impitoyablement tous ceux qu'il rencontre ; il en fait de même des jeunes thons qui n'ont pas appris à se soustraire, par la fuite, à sa dent meurtrière : il n'a ni pitié, ni respect pour son propre sang.

Il est je ne sais combien de poissons qui ne naissent d'aucun autre, qui ne proviennent d'aucun hymen, mais qui se produisent eux-mêmes, qui sont le résultat d'une génération spontanée : de ce nombre sont ces espèces si nombreuses d'huîtres qui prennent l'être d'un vil limon ; on ne distingue en elles aucun sexe, ni mâle, ni femelle ; elles sont toutes semblables et d'une organisation uniforme. C'est ainsi que la race misérable de la faible aphye naît sans avoir été

engendrée, sans avoir eu de père. Lorsque des masses de pluie s'échappant des nuages, suivant les desseins du maître des Dieux, se précipitent avec fureur et en torrens sur les vastes plaines des mers, toutes leurs ondes confondues et converties en tourbillons agités se heurtent, se couvrent d'écume, deviennent tumescentes: les aphyes alors se produisent, vivent et se montrent en nombre immense, entassées les unes sur les autres, faibles et de couleur blanche, sans qu'on sache par quels rapprochemens, par quels ressorts secrets et cachés leur existence a été déterminée; c'est ce qui leur a fait donner le nom d'aphrétides (nées de l'écume). D'autres naissent dans la vase limoneuse : lorsque la violence des vents se fait sentir par le choc des eaux jusques dans les précipices, et que la mer bouillonne tourmentée, bouleversée, son immense limon s'entasse et ne forme bientôt qu'un seul corps. Le calme rétabli, toutes les substances qui se trouvaient pêle-mêle dans la vase et dans les eaux, fermentent, se décomposent; il en provient des quantités considérables d'aphyes, qu'on prendrait pour des vers. Il n'est pas d'espèce plus frêle, ni plus débile que celle de ce

malheureux poisson; sa chair est du goût de tous les autres, qui en font leur proie. Les aphyes se lèchent entre elles, et se servent ainsi mutuellement de nourriture. Lorsqu'elles se meuvent dans les mers en masses réunies, à la recherche de quelque rocher qui projette de l'ombrage, de quelque retraite, de quelque abri au fond des eaux, l'azur des plages d'Amphitrite se change en un blanc éclatant. Lorsqu'un vent violent d'ouest a couvert la vaste plaine d'une neige abondante, on n'aperçoit plus la couleur noire de la terre, mais seulement le blanc de la couche épaisse qui l'enveloppe; de même les champs de Neptune prennent la teinte et la blancheur de ces immenses quantités d'aphyes qu'on y rencontre.



CHANT SECOND.

Tels sont les lieux que fréquentent, où se nourrissent les nombreux habitans des eaux. Tels sont aussi les doux hymens, les heureuses reproductions dont ils goûtent les charmes; les hommes en doivent, sans doute, la connaissance à quelqu'un des dieux : car que peuvent les mortels sans leur secours? Ils seraient même inhabiles à soulever la plante de leurs pieds, à mouvoir leur frêle paupière. Les dieux, toujours près, quoiqu'éloignés, ordonnent et disposent de tout; c'est donc une irrésistible nécessité de se soumettre. En vain la force ou la puissance, telles qu'un coursier qui rejette le mors, exciteraient leurs bouches rebelles à secouer témérairement le frein; arbitres suprêmes de tout, les immortels font toujours incliner les rênes du côté qu'ils veulent. Le sage obéit donc sans murmure, et n'attend pas d'y être contraint par les durs aiguillons d'un fouet incitateur. L'homme leur doit l'industrie féconde et un

génie propre à tout ; ils en ont tous reçu un nom et un honneur particuliers, à cause des divers travaux auxquels chacun préside : Cérès est recommandable par le joug imposé aux bœufs, par la culture et les sillons de la terre, par les précieuses moissons des grains ; nous tenons de Pallas l'art de fabriquer des armes, de construire des maisons, de transformer en riches étoffes la douce toison des brebis ; Mars nous a fait don du glaive, des armures protectrices, des casques, des lances, de tout l'appareil cher à Bellone ; Apollon et les Muses nous ont fait présent de la divine mélodie ; nous devons à Mercure l'éloquence et les vigoureux combats des jeux publics ; Vulcain veille aux pénibles et suans travaux des forges. La même Divinité, qui, comblant d'abord les vastes gouffres de la terre avec les eaux réunies des fleuves, en a formé la masse amère des mers, qu'elle a enchaînées, couronnées de coteaux et de rivages, a fait aussi connaître aux humains les secrets des ondes, les races et les mœurs de leurs habitans, les moyens d'obtenir d'heureuses pêches, quel que soit d'ailleurs le nom qu'on doive lui donner, celui de tout-puissant Nep-

tune, de vieux Nérée, ou mieux encore de Phorcus, ou de quelqu'autre souverain des eaux. Toutefois, vôus tous, dieux immortels qui habitez les célestes lambris, le vaste Océan, la terre fertile, les plaines des airs, daignez sourire, accordez votre bienveillance à mon heureux prince, à son illustre fils, à leurs peuples, à mes chants.

Les poissons n'ont entre eux ni justice, ni pudeur, ni amitié : ils sillonnent les mers, chaque espèce ennemie implacable de l'autre espèce; le plus fort dévore toujours le plus faible : ils se précipitent les uns sur les autres pour se donner la mort; ils sont toujours la proie et l'aliment les uns des autres. Les uns triomphent des moindres par la puissance plus énergique de leurs muscles ou de leurs mâchoires : les bouches de ceux-ci recèlent un venin destructeur; ceux-là, pour échapper aux coups mortels des autres, sont armés de pointes, de piquans aigus, instrumens terribles d'une ardente fureur. Ceux à qui les dieux n'ont accordé ni la force, ni aiguillon osseux qui s'élance de leur corps, trouvent en eux-mêmes une arme aussi redoutable, une source féconde de ruses : c'est

ainsi que d'autres poissons, plus grands et plus robustes, tombent souvent victimes de leur adresse. De quelle puissance propre et inhérente à sa substance, n'est pas douée la molle torpille pour balancer et subjuguer la force : son corps faible est sans ressort, sa lente et lourde masse l'affaisse : on ne la prendrait point pour un animal qui nage. Se glissant quelquefois dans l'eau limpide, elle se roule surtout dans les endroits troubles et obscurs. Des deux côtés, à chacun de ses flancs, sont deux séries de rayons ou tuyaux, appareil de ruse et supplément de sa faiblesse. Tout être vivant qui en approche et qui la touche, sent ses forces se briser, son sang se contracte et se glace, ses membres ne servent, ne soutiennent plus son corps; là nature s'arrête en lui enchaînée par ce stupide habitant des eaux. Connaissant toutefois l'avantage dont elle dispose, elle se tient accroupie dans le sable, elle y reste sans mouvement et comme morte : tout poisson qui l'effleure est à l'instant foudroyé; il tombe, abandonné de ses sens, dans un sommeil léthargique. Elle s'élance alors avec précipitation, quoique peu prompte par elle-même, et, trans-

portée de joie, le déchire vivant, comme s'il avait cessé de l'être. Elle se traîne souvent à la rencontre des poissons qui nagent dans les mers, amortit, en les touchant, leur impétuosité, arrête et suspend la rapidité de leur course; infortunés, qui, roides et dénués de force, ont perdu le souvenir de leur route ou de leur fuite, et sont dévorés sans défense, sans en avoir le sentiment! Lorsqu'un homme, dans les pénibles agitations d'un songe, se croit frappé d'épouvante, et fait effort pour fuir, son cœur saute et s'agite, tandis que ses genoux gémissent immobiles sous le poids des chaînes qui contiennent ses élans : tel est l'effet produit par l'engourdissante compression de la torpille.

Le batrachos est un poisson également lent et mou; il est horrible à voir : sa bouche présente une ouverture immense; la ruse lui sert aussi à se procurer sa nourriture. Enfoncé dans un vaste limon, il y reste tranquillement couché, en soulevant une excroissance (1) charnue, dé-

(1) Ολίγην σάρκα, ἣ ῥά οἱ ἐκ γένυος νεάτης ὑπένερθε πεφύκει. Cette excroissance charnue est double, et placée au-devant des yeux. Bloch leur donne le nom de *houppes*.

liée, blanche, mais d'une odeur forte qui naît de dessous l'extrémité de sa mâchoire supérieure*; il l'agite fréquemment en guise d'appât pour les petits poissons, qui bientôt l'aperçoivent et cherchent à s'en saisir; le batrachos la retire alors en arrière jusqu'à sa bouche, en l'y balançant mollement : ceux-ci, ne soupçonnant point le piége, l'y suivent, et tombent engloutis tous ensemble dans cette gueule énorme. Un homme qui veut attirer au trébuchet les oiseaux légers, le garnit au dedans des mêmes grains qu'il vient de répandre au dehors à l'entour des portes, et assure ainsi le succès de sa ruse. L'attrait séducteur d'un aliment dont ces oiseaux sont avides, les entraîne et les fait entrer dans la cage funeste d'où toute issue leur est fermée, et qui leur

---

« Les deux longues houppes, dit-il, de matière cornée, qui se trouvent devant les yeux, qu'Aristote compare à des *cheveux*, Pline à des *cornes*, Oppien à des *verrues*, leur servent à attirer les autres poissons. Le docteur Parson les a trouvées de la longueur de deux pieds dans un poisson de quatre pieds trois pouces. On en voit encore sur le dos quatre de même nature, qui tiennent par le bas à une membrane. » *Histoire générale et particuliere des Poissons*, 3e partie, p. 75.

montre un bien triste résultat de leur repas ; c'est par un semblable stratagême que le lourd batrachos attire les petits poissons, qui sont loin de songer qu'ils courent à leur ruine. On dit que le rusé renard exécute une manœuvre à peu près pareille. Lorsqu'il aperçoit une troupe nombreuse d'oiseaux, il se couche le dos recourbé, les jambes tendues, ferme les yeux, et rapproche exactement ses lèvres. On dirait qu'il est enseveli dans un sommeil profond, ou plutôt qu'il est étendu à terre mort réellement. Il est ainsi, sans pousser le moindre souffle, à concerter les ruses les plus adroites et les plus variées. Cependant les oiseaux qui le voient dans cet état, volent en foule sur lui, grattent, et feutrent son poil de leurs pieds, insultant insolemment à son sort ; dès qu'ils sont assez près de ses dents, il donne l'essor à ses ruses ; sa vaste bouche s'ouvre, fond avec avidité sur ces téméraires oiseaux, et saisit, par cette irruption précipitée, une proie abondante.

La trompeuse sépie (1) déploie aussi les ruses dans ses chasses. Du sommet de sa tête partent

---

(1) La sèche.

des prolongemens charnus longs et grêles, semblables à des cordes, avec lesquels elle pêche les poissons, comme avec des lignes : gisante ou retirée sous son tégument dans le sable, elle s'en sert pour s'accrocher aux corps solides, lorsque les tempêtes d'hiver font enfler les ondes : on la prendrait pour un bâtiment amarré par ses cables aux rochers du rivage.

Les carides (1) sont petites sans doute et n'ont pas une grande force, mais elles rendent victime de leurs ruses un plus fort poisson, le labrax, qui doit son nom à sa voracité : empressé d'en faire sa proie, il se jette à la hâte sur elles : fuir ou résister est au-dessus de leur pouvoir ; prêtes à périr, elles font périr et blessent à mort leur meurtrier. Par des sauts et des élans réitérés, elles percent son palais d'une pointe aiguë, qui s'élance de l'extrémité de leur tête. Le labrax, tout entier à son vorace appétit, s'occupe peu des coups dont il est percé ; cependant sa blessure se nourrit et s'étend : il succombe enfin aux maux et aux douleurs, et reconnaît trop tard

---

(1) Il paraît qu'il s'agit ici de la *squilla gibba*, ou du caramot de Rondelet, chap. 8, livre 18, prem. partie.

que celle qu'il priva de la vie, lui fait perdre la sienne.

Il est un poisson qui se tient d'habitude dans la vase, ami de la chair de l'homme, le bœuf (1), le plus grand de tous en étendue. Sa largeur est souvent de dix et même de douze coudées; il n'a point la vigueur en partage, son corps est mou, destitué de force, ses dents sont intérieures, à peine visibles, petites et faibles. S'il triomphe, ce n'est point par sa puissance, mais par la ruse; il fait cependant sa proie de l'homme, dont il met en défaut le génie pénétrant, car il aime beaucoup à s'en nourrir; sa chair a beaucoup d'attrait, est un repas très-agréable pour lui. S'il en voit quelqu'un au-dessus des eaux, que quelque soin attire dans leur fond, plus léger à cause de sa grande surface, il s'élève et nage constamment au-dessus de sa tête, immobile, étendu sur lui, semblable au toit d'une maison. Il le suit en cet état dans tous ses mouvemens : il est toujours au-dessus comme une fermeture. De même qu'un enfant qui dresse le piége fatal à la souris avide, qu'un imprudent appétit attire sans soupçon au dedans,

(1) La raie flassade.

mais qui bientôt surprise par le bruit du creux instrument de sa captivité, ne peut en sortir, malgré ses efforts, que lorsque l'enfant la saisit et la tue souvent avec un ris moqueur; de même ce funeste poisson plane sur la tête de l'homme, et l'empêche de remonter sur l'onde; enchaînant par là sa respiration, il lui fait perdre la vie au sein des flots; il tombe alors sur lui et le dévore: c'est ainsi qu'il doit à la ruse cette difficile conquête.

On louera, on admirera sans doute l'ingénieuse industrie du cancre dans ses trous tapissés de mnies : les dieux lui ont donné l'adresse nécessaire pour faire des huîtres une nourriture aussi agréable que facile. Lorsqu'elles ouvrent la barrière de leurs écailles pour saisir le limon ou pour s'abreuver d'eau, et qu'elles s'accrochent aux angles des rochers, le cancre prend sur le rivage une petite pierre et la porte engagée en travers dans ses pinces aiguës; il approche à la dérobée et la place dans le milieu de l'huître, qu'il se met ensuite à dévorer, en savourant ce mets chéri. Ce misérable mollusque veut en vain refermer ses valves, il n'en a plus le pouvoir: elles restent ouvertes par l'effet d'une dure né-

cessité, jusqu'à ce qu'il meure et que son ennemi en ait fait un ample repas.

Les rampantes étoiles de mer ont un art à peu près semblable, et c'est encore contre les huîtres qu'elles l'exercent : ce n'est point d'une pierre qu'elles s'aident, ou dont elles font leur instrument, mais d'un corps osseux qu'elles passent entre leurs valves bâillantes : les huîtres sont ainsi à leur discrétion et deviennent leur nourriture.

Il est une coquille bivalve dans laquelle habite un mollusque qui porte le nom de pinne, qui est inhabile à combiner, à faire quelque chose par elle-même. Elle vit en communauté de toit et de demeure avec un cancre qui la nourrit et veille à sa sûreté, ce qui lui a valu le surnom de *pinnophulax* (garde-pinne). Quelque animal pénètre-t-il dans la coquille, le cancre réveille aussitôt son attention en la pinçant, en la stimulant par d'utiles morsures : pressée par la douleur, elle contracte ses valves, y emprisonne l'animal qui devient la proie de l'un et de l'autre ; ils en font ensemble un doux repas. C'est ainsi que parmi les habitans des eaux, comme parmi les hommes, on remarque de la sagacité dans les

uns, de l'inaptitude dans les autres : ils n'ont pas tous le même degré d'intelligence.

On chercherait en vain un poisson qui l'emportât par sa stupidité sur l'émérocet (1) ; la mer n'en renferme pas qui croupisse dans une plus grande inertie. Ses yeux sont dirigés sur la partie supérieure de sa tête vers le ciel, sa bouche vorace est placée entre ses yeux ; il reste tout le long du jour couché sur le sable, plongé dans le sommeil. Seul de tous les habitans des eaux, il veille la nuit et vague dans leur sein ; il est aussi appelé *nuctéris* (animal nocturne). Une faim déplorable est le résultat de son insatiable avidité ; il ne connaît ni terme ni mesure dans ses appétits. La fureur d'un irrésistible besoin, d'une faim toujours dévorante l'entraîne d'une manière impérieuse. Il ne cesse de se gorger d'alimens, que lorsque son ventre se déchire, qu'il tombe étendu sous leur poids, ou qu'il est saisi par un autre poisson, avalant encore le dernier morceau. Quelle preuve plus frappante de cette immodérée voracité ! Dans les filets même du pêcheur, si une main le provoque en lui présentant

---

(1) L'uranoscope rat.

quelque nourriture, il en remplit son estomac, jusqu'à ce qu'elle retourne à son palais. Apprenez par cet exemple, ô mortels! quelle est la triste fin de cette passion insensée pour la table, quels maux en sont l'inévitable fruit. Evitez donc cette oisiveté funeste de l'esprit et du corps, ce déréglement des trop somptueux repas : prenez-les avec mesure et sans livrer votre âme à leur folle joie. Combien parmi vous qui ne connaissent aucun frein, qui s'abandonnent à tous les débordemens d'un goût qui les maîtrise! Regardez l'éméroocet : que la leçon que vous offre son malheur ne soit pas perdue pour vous.

Les oursins à pointes aiguës ont un instinct qui leur fait prévoir et juger la force des vents, l'approche des terribles tempêtes : ils lestent alors leur dos d'une pierre aussi lourde que les intervalles de leurs piquans peuvent le permettre, et luttent, ainsi chargés, contre la fureur des flots : ils craignent surtout que le courroux des ondes ne les roule et ne les jette sur le rivage.

Personne n'ignore l'art qu'emploient les poulpes qui, semblables aux rochers sur lesquels ils se moulent, y appliquent leurs bras : donnant

ainsi le change soit aux pêcheurs, soit aux animaux plus grands, ils parviennent à leur échapper. Lorsqu'ils font la rencontre d'un plus petit, ils quittent leur forme, leur apparence de pierre, et reparaissent sous celle de poulpes et d'êtres vivans ; par cette adresse, ils en prennent alternativement qui sont différentes et se dérobent à la mort. On dit que l'hiver ils ne vaguent point dans les eaux, qu'ils en redoutent beaucoup les orageux tourbillons : retirés et tremblans dans leurs creuses retraites, ils dévorent, comme une proie étrangère, leurs propres bras, qui repoussent ensuite, après leur avoir servi d'aliment. Ils doivent cette pratique aux inspirations de Neptune. C'est ainsi qu'en use l'ours farouche et rugissant : pour se soustraire aux rigueurs de la froide saison, il se réfugie dans le lieu le plus reculé des cavernes, et trompe sa faim, en léchant et suçant ses pattes ; avide d'une nourriture si vaine, il reste fixé dans sa tanière jusqu'au retour du jeune époux de la nature.

Une haine affreuse existe surtout entre le crabe ardent, la murène et le poulpe : ils se donnent mutuellement la mort les uns aux autres. Le genre de discorde et de guerre qui est

propre aux habitans des eaux règne toujours sur eux : ils se dévorent réciproquement. S'élançant de dessus les roches des mers, déjà la fougueuse murène se roule à travers les flots à la recherche d'une proie ; bientôt elle aperçoit le poulpe qui se traîne sur les sommités du rivage, et, toute joyeuse, se précipite sur cette victime chère à son goût. Son approche n'échappe pas au poulpe : dans son inquiétude, il se détermine à la fuite ; mais comment se déroberait-il, en rampant, à la murène qui nage et fond si violemment sur lui, qui le saisit à l'instant et le presse de sa mâchoire cruelle ? Il se trouve donc forcément engagé dans ce combat funeste : il roule autour d'elle ses membres ; il la serre, dans tous les sens, des contours nombreux de ses bras, cherchant par ses efforts à se débarrasser des siens. Vain espoir, plus de remède : l'ardente et visqueuse murène glisse comme l'onde d'entre ses liens ; il en étreint tantôt son dos, tantôt son cou, ici l'extrémité de sa queue ; là il les pousse contre l'ouverture de sa bouche, contre les parties cachées de ses mâchoires. Tels que deux lutteurs habiles et robustes qui font long-temps assaut de leurs forces,

des membres desquels découle déjà une sueur grasse et abondante, qui essaient et promènent partout les ressources variées de leur art, et dont les bras nerveux flottent agités autour de leurs corps; tels ceux des poulpes errent sans ordre et se tourmentent dans des luttes inutiles. La murène le dévore de ses dents aiguës; son estomac recèle quelques-uns de ses membres, tandis que d'autres sont encore triturés dans ses mâchoires accélérées; d'autres enfin, à moitié rongés, palpitent et se contournent encore vivans, comme cherchant à lui échapper. Dans les forêts, un cerf au bois fourchu qui parcourt les bois fréquentés des serpens, flaire, trouve leurs traces, parvient à leur repaire, en fait sortir un de ces reptiles, et se presse de le mettre en morceaux, dans le temps même que l'animal se roule autour de ses jambes, de son cou, de sa poitrine, et que ses tronçons à moitié dévorés jonchent la terre, ou sont encore broyés sous sa dent rapide; ainsi se replient les parties en mouvement du malheureux poulpe. En vain cherchera-t-il son salut sous la forme de la pierre! Si, se débarrassant de la murène, il court appliquer ses membres sur une roche et se fondre dans sa

couleur, ce stratagême n'échappera pas à son ennemie; elle ira le saisir, et sa ruse restera sans succès. Quel est le mortel qui, voyant sa mort déplorable, pourrait se défendre de la pitié? Etendu sur la pierre, et faisant corps avec elle, la murène, d'un air moqueur, s'approchera de lui. On croirait que la cruelle lui tient ce langage insultant : « Poulpe trompeur, que « crains-tu? Espères-tu de me surprendre? Nous « verrons bientôt si tu es de la pierre, ou si la « pierre te servira d'asile et te garantira de ma « dent. » Se portant alors sur son enveloppe sinueuse et testacée, elle l'engloutit dans sa gueule, à mesure qu'elle l'arrache tout tremblant de dessous la roche. Quoique mis en pièces et dévoré, il ne la quitte point, il ne cesse de s'y retenir, il l'embrasse toujours jusqu'à ce que ses bras accrochés soient les seules parties qui existent encore. De même lorsque, dans une ville livrée à la fureur des ennemis, où les enfans et les femmes sont entraînés dans une dure captivité, un homme, suivant la triste loi de la guerre, cherche à ravir un jeune enfant qui repose dans les bras et sur le sein de sa mère, celui-ci se tient avec plus de force à son cou, le presse de

ses mains, tandis que cette mère, poussant des cris aigus, résiste à le livrer, et se laisse plutôt entraîner avec lui; de même le corps du malheureux poulpe se presse contre la pierre humide dont il se sent arracher et ne s'en détache jamais.

Quelque redoutable que soit la murène, le crabe la dévore; elle est vaincue par son ardeur même. Arrivé près de la roche qu'habite son agile ennemie, il dresse ses deux aiguillons; son souffle rare et guerrier, sonnant la charge, la provoque au combat. Semblable au chef d'un des premiers rangs d'une armée, qui, fier de sa vaillance, de son adresse militaire, des armes qui renforcent son corps vigoureux, agite sa lance aiguë, défie celui des ennemis qui osera paraître, et bientôt excite et voit s'avancer contre lui l'un des chefs opposés; c'est ainsi que le crabe aiguillonne la murène. Celle-ci ne se fait pas attendre : s'élançant de son obscure retraite, la tête roide et courbe de colère, elle se présente en proie à la plus violente fureur; mais cette rage est impuissante contre le corps rude du crabe. En vain elle le presse de ses fortes mâchoires, en vain ses dents robustes se fatiguent

pour l'entamer ; repoussées comme par une pierre raboteuse, elles rentrent émoussées dans sa bouche : leur impétueuse activité reste sans effet. Cependant son cœur féroce s'agite et bouillonne jusqu'à ce que le crabe, rapprochant ses longues pinces, la serre dans le milieu du corps. Il la comprime, il la retient sans relâche dans cet état, comme avec des instrumens de fer ; il ne les desserre point, quelque effort qu'elle fasse pour s'échapper. Contenue par la force, accablée de douleurs, elle roule et contourne obliquement son corps de tous côtés, en frappe, en serre de plusieurs tours le dos hérissé du crabe, et s'engage ainsi elle-même dans les pointes, dans les aiguillons de ce crustacée : elle succombe enfin toute couverte de blessures, qu'elle doit aux coups mêmes qu'elle s'est donnés. Sa mort est son propre ouvrage, celui de son audace insensée. Ainsi, lorsqu'un homme habile dans l'art de tuer les bêtes féroces, la lance en arrêt, le corps roide et oblique, au milieu d'un peuple groupé autour des maisons, attend la panthère effarouchée du sifflement des lanières, du bruit des épouvantails, qui, à la vue du tranchant de l'acier, s'arme et s'enflamme de la plus

horrible fureur, et dont la gueule énorme se précipite elle-même comme un fourreau sur le fer acéré; ainsi la malheureuse murène s'emporte à une rage aveugle : elle périt des maux qu'elle s'est faits.

Tels sont les combats que se livrent sur la terre, dans le fond des bois, le serpent et l'oursin épineux, lorsqu'ils viennent à s'attaquer. Dès que celui-ci soupçonne l'approche du funeste reptile, il se retranche, sous forme sphérique, derrière le rempart de ses longues et nombreuses épines qui lui servent de bouclier, et se traîne de l'intérieur. Le serpent, de son côté, se porte sur lui, et l'essaie de ses dents gorgées de venin sur tous les points de sa surface circulaire; mais ses efforts sont inutiles : quelque terribles que soient ses mâchoires, elles ne peuvent arriver jusqu'à son corps, à travers la fourrure épineuse dont il est enveloppé. Roulé en cercle, en masse globuleuse, il se meut, il se précipite en tours nombreux sur lui-même, et des piquans dont il est hérissé, frappe le reptile, fait couler de ses membres une sanie sanglante, et l'accable d'une multitude de blessures. L'odieux serpent le couvre aussi en entier des longs et robustes replis

de son corps, le presse, le serre malgré les pointes horriblement aiguës dont il est percé de toutes parts. La fureur ajoute à son audace. L'oursin, ferme au centre de ses aiguillons, ne cesse de lutter de toutes ses forces, et ne gémit que malgré lui dans cette dure compression. Sous l'abri protecteur de la voûte cachée qui le recèle, il attend que son ennemi meure; souvent il périt lui-même en l'accablant : ils sont ainsi l'un à l'autre un instrument de ruine et de mort. Souvent le malheureux oursin s'échappe, semble surgir du sein du reptile qui le tenait emprisonné, et en emporte à ses piquans les chairs expirantes. C'est à peu près de la même manière que la murène tombe victime du crabe : elle est pour lui une nourriture dont il est avide et qui flatte son goût.

Le poulpe, quoique faible et lent dans ses mouvemens, fait sa proie du crabe à la fois rude et rapide. Lorsqu'il l'aperçoit en repos et sans méfiance sur une roche, il se jette furtivement sur son dos, qu'il enchaîne de ses bras longs et forts, de leurs dernières articulations comprime en même temps, avec violence, le conduit de ses alimens, et arrête en lui le jeu alternatif

de l'inspiration et de l'expiration de l'air (car il est nécessaire même aux habitans des eaux): il le retient ainsi en l'accablant de toutes parts. Le malheureux crustacée nage, s'arrête, s'élance en bonds, quelquefois se déchire dans ses parties extrêmes : nul relâche à son supplice, que ses forces et sa vie ne l'abandonnent ; son ennemi le dévore alors tranquillement sur les sables du rivage. Tel qu'un enfant qui presse de sa bouche le sein de sa nourrice pour en aspirer le lait, il en retire et en absorbe les chairs, vide en entier, par ses succions, ce corps à aiguillons nombreux, et remplit son estomac de cette nourriture chérie. Un voleur de profession, qui médite de noirs projets ; qui, toujours hors des sentiers de la justice, attend, la nuit en embuscade, dans une rue étroite, que quelque passant, au sortir d'un repas, tombe dans ses piéges, en voit bientôt approcher un dont le vin rend la marche chancelante, à qui il fait exhaler quelque chanson à boire où la sobriété n'est pas trop célébrée, fond alors à la dérobée, et par derrière, sur lui, frappe à coups redoublés sur sa tête, l'accable de ses mains cruelles, et le met dans un état d'engourdisse-

ment et de sommeil peu différent de la mort, lui ravit ensuite tout ce qu'il porte, et se retire en emportant ce butin illicite et si honteusement acquis; l'instinct des poulpes les porte à mettre en usage des moyens du même genre. Tels sont surtout les habitans des eaux qui s'attaquent et sont ennemis entre eux. Seuls parmi les divers genres de poissons, ils sont tour à tour meurtriers et vengeurs les uns des autres.

D'autres sont venimeux, ont autour de leur bouche un venin funeste qui laisse partout l'odieuse empreinte de leurs morsures. Telle est la scolopendre, ce fatal reptile des mers dont la forme est assez semblable à celle de terre, mais qui porte un bien plus grand préjudice; Si quelqu'un en approche et la touche de quelque partie de son corps, il s'y établit aussitôt une démangeaison, une rougeur vive et brûlante qui fait trace comme celle de la plante à laquelle on donne le nom d'ortie (1), à cause des douleurs cuisantes qu'elle produit. La présence de la scolopendre est surtout exécrée des pêcheurs; pour peu qu'elle ait effleuré les filets,

(1) En latin *urtica*, qui vient d'*urere*, brûler.

aucun poisson ne touche aux appâts, tant le venin dont ils ont pu s'imprégner les leur rend odieux.

Les iulis (1) aux couleurs variées sont également redoutables par la puissance de leur bouche. Les plongeurs qui vont fouiller le fond des mers, et les pêcheurs d'éponges, accoutumés aux plus rudes épreuves, les ont surtout en horreur. Lorsqu'ils aperçoivent quelqu'un de ces chercheurs soumarins se livrant dans l'onde à ses travaux, ils s'élancent par milliers de dessus les roches, fondent, se pressent de toutes parts sur lui, l'embarrassent dans ses recherches et dans sa marche, en l'accablant à la fois de tous côtés de leurs téméraires morsures. Il se consume en vains efforts pour lutter contre les eaux et ces odieux iulis : ses pieds, ses mains s'agitent pour repousser leurs masses ennemies; leur opiniâtre activité s'attache avec acharnement sur lui : tels ces incommodes essaims de mouches qui volent sans cesse dans l'été autour des hommes livrés aux pénibles soins des moissons. Tout suans de fatigue et des ardeurs im-

(1) Le labre girelle.

modérées d'un ciel embrasé, ils ont encore à gémir de l'importunité de ces insectes qui ne se relâchent jamais qu'ils ne reçoivent la mort ou ne se rassasient du sang vermeil des moissonneurs. C'est ainsi que le sang de l'homme a un attrait vif et puissant pour les habitans des eaux. Il en est dont les morsures ne sont pas légères, telles sont celles du poulpe rampant et de la sépie, qui recèlent en eux-mêmes une liqueur, une encre en petite quantité, mais dangereuse et nuisible.

Certains poissons tiennent de la nature des instrumens d'attaque, de forts aiguillons : ce sont le gobie, ceux des scorpions qui se plaisent sur les rochers ou dans les sables, les chélidons rapides, les dragons, et ceux des chiens marins qui tirent leurs noms (1) de leurs piquans redoutables; ces pointes portent toutes un venin funeste dans les chairs où elles s'implantent profondément.

La trygone et le xiphias ont chacun reçu des dieux un don terrible, une arme d'une grande puissance qui est fortement inhérente à leurs

(1) Et principalement la centrine.

membres. La mâchoire de celui-ci donne naissance, naturellement, à un glaive droit, taillé en pointe et en lance d'épée non d'acier, mais de diamant. Poussé avec impétuosité, il n'est point de pierre, quelque solide qu'elle soit, qui puisse résister à son effort, tant il a d'énergie et de violence. De l'extrémité de la queue de la trygone sort un horrible aiguillon tout à la fois redoutable par sa force et dangereux par son venin. Que leur proie se présente à eux vivante ou morte, ni les xiphias, ni les trygones ne la dévorent, avant de l'avoir percée de leurs traits funestes. Sitôt que la vie abandonne le xiphias, son arme puissante périt et s'éteint avec lui : elle n'est plus qu'une masse, qu'un os sans vigueur, qu'il ne serait plus possible de prendre pour un glaive, quelque désir qu'on eût de l'y reconnaître. Il n'est pas de blessure qui fasse un mal plus assuré que celle de la trygone, pas même celles de ce fer que l'art a fabriqué pour les combats; pas même celles de ces flèches ailées qu'empoisonnent les Perses, et dont ils lancent la mort. Ce formidable et si vif aiguillon de la trygone, dont on n'entend point parler sans effroi, ne conserve pas seulement son activité

tant qu'elle est vivante; lorsqu'elle a cessé de l'être, sa force et sa roideur se maintiennent encore immuablement. Les animaux ne sont pas les seuls sur qui elle porte le ravage et la destruction; tout végétal, la pierre même qui tombe sous ses coups, n'en reçoivent pas impunément l'atteinte. Si d'une belle bouture ou d'une riche semence, s'est élevé un jeune arbuste dont la verdure hâtive annonce la vigueur, et que ses racines en soient assez gravement offensées, cet accident fera languir ses rameaux; ils pencheront vers la terre, comme affectés de quelque maladie; l'aspect gracieux de l'arbuste commencera par s'affaiblir : il ne tardera pas à perdre la parure de ses feuilles, à sécher, à n'être plus qu'un vil tronc.

L'enchanteresse Circé, mère de Télégon (1), arma autrefois son fils d'un de ces aiguillons de trygone, pour lui servir de long dard emmanché et marin, dont il pût exterminer ses ennemis. Il fut jeté sur une île à nombreux troupeaux de chèvres, et en fit un grand butin, sans savoir qu'ils étaient ceux de son vieux père qu'il cher-

(1) Dont Ulysse fut le père.

chait, et qui, courant à sa défense, reçut de lui le coup mortel. C'est ainsi que cet ingénieux Ulysse, qui avait été en butte à tant de traverses et de combats sur les mers, mourut du trait rude et rapide d'une trygone.

Le thon et le xiphias portent toujours avec eux un fléau qui les vexe et les déchire sans cesse : ils ne peuvent ni s'y soustraire, ni s'en délivrer; c'est un insecte, l'œstre cruel, qui se fixe entre leurs nageoires, et qui, dans les chaleurs de l'ardente canicule, se presse avec force contre leur corps, y enfonce violemment son dard vif et acéré. Dans les maux dont il les accable, ils s'emportent à une rage affreuse, et bondissent incités malgré eux comme par des fouets terribles. Rendus furieux par ce noir aiguillon, ils s'agitent dans tous les sens. Là, poussés par les plus intolérables douleurs, ils se tourmentent en courses rapides sur les flots. Ici, transportés hors d'eux-mêmes par la véhémence des plus cruelles piqûres, ils sautent et se jettent sur les vaisseaux les plus élevés. Souvent aussi, s'élançant du sein des mers, ils se précipitent palpitans sur la terre, et remplacent leurs tourmens par la mort, tant leur violence est grande et sans aucun relâche.

Lorsque cet odieux insecte s'attache aux bœufs et perce de son aiguillon le cuir tendre de leurs flancs, leur conducteur, le pâturage, le reste du troupeau, rien ne peut les retenir. Délaissant leurs étables, leurs parcs, leur nourriture, ils se portent partout en proie au plus cruel délire. Les fleuves, les mers, les précipices, les rochers escarpés ne sont plus pour eux que de faibles barrières; sitôt que d'ardentes piqûres de cet aiguillon pénètrent leur corps et le déchirent des plus cuisantes douleurs, ils vont mugissant et s'élançant par bonds de tous côtés : tant la fureur qui les transporte est terrible et orageuse. Ainsi l'œstre exerce un égal et féroce empire sur les poissons et sur les bœufs.

Les dauphins sont éminemment sur la première ligne parmi les habitans des eaux, et se distinguent surtout par leur vigueur, par la beauté de leurs formes, par l'impétuosité de leurs mouvemens; ils volent sur les mers avec la rapidité d'un trait : une lumière vive et perçante jaillit de leurs yeux ; ils aperçoivent le plus petit poisson tremblant dans sa retraite, ou roulé dans le sable. Ainsi que les aigles sont les rois des oiseaux, que les lions sont à la tête des animaux

carnassiers, que les dragons sont les premiers des reptiles, ainsi les dauphins occupent le plus haut rang parmi les poissons; il n'en est aucun qui ose attendre leur approche, ou dont l'œil ne craigne de les fixer; ils redoutent même de loin leurs terribles élans, leur respiration rapide et brûlante. Lorsqu'ils parcourent les mers à la poursuite de leur nourriture, toutes ces nombreuses espèces se précipitent les unes sur les autres dans le désordre d'une fuite générale, et portent partout l'effroi. Se pressant de toutes parts, elles encombrent à la fois les endroits les plus obscurs, les retraites les plus cachées, les ports, les anfractuosités des rivages; les dauphins, choisissant alors sur un si grand nombre la proie la meilleure, en font un aussi ample repas, qu'ils le désirent. Toutefois les poissons connus sous le nom d'amies, se présentent contre eux en adversaires intrépides; sans songer que ce sont des dauphins qu'elles ont à combattre, et seules elles leur font la guerre. Les amies sont plus minces de corps que les thons, ont les chairs plus grêles, mais leur bouche est hérissée de dents serrées et aiguës : c'est là le principe de leur audace, de cette témérité

qui les fait assaillir un des plus forts rois des mers. Lorsqu'elles aperçoivent quelque dauphin seul, éloigné du reste de la troupe, elles s'ébranlent de tous côtés, comme une armée au signal de son chef, et fondent courageusement en masse sur l'ennemi, telles que des guerriers en fureur, armés de boucliers, qui marchent à l'assaut d'une tour. Le dauphin, fort de ses robustes mâchoires, méprise d'abord cette multitude d'amies qui se pressent à sa rencontre; il se jette tantôt sur l'une, tantôt sur l'autre, et dévore, comme un mets agréable, toutes celles qu'il saisit. Mais lorsque, enveloppé de leurs nombreux bataillons, il se trouve enfermé dans leur enceinte, il sent alors les rudes travaux qui s'ouvrent devant lui; il connaît ainsi seul, au milieu d'ennemis innombrables, l'affreux précipice où il est tombé, dans quelle lutte pénible sa force est engagée. Pleines de rage, les amies l'environnent, l'accablent, dans tous les sens, de leurs masses, l'attaquent à la fois de toute la violence de leurs dents, le déchirent dans toutes les parties de son corps, avec audace et sans jamais lâcher prise. Plusieurs attaquent sa tête, d'autres sa mâchoire azurée; celles-ci s'attachent

à ses nageoires, celles-là impriment leurs bouches cruelles dans ses flancs; d'autres se saisissent de l'extrémité de sa queue; un grand nombre se presse sous son ventre, un grand nombre dévore son dos: celles-ci sont suspendues, les unes au-dessus, les autres au-dessous de sa gorge. Assiégé de tant de maux et de fatigues, il fait mugir l'onde de son souffle; son cœur brûlant de rage, et dans une fièvre ardente, bouillonne et excite intérieurement en lui un bruissement sourd. Il bondit, il se roule autour de lui-même embrasé par la douleur et dans le plus horrible délire. Semblable à un plongeur, tantôt il disparaît dans l'épaisseur des eaux comme un tourbillon, tantôt il se pousse jusqu'au fond de l'abîme; il remonte ensuite, et reparaît fréquemment à la surface, toujours pour se soustraire à ce nombre immense d'impitoyables poissons. Les amies, obstinément serrées, ne se relâchent point, l'accablent de l'ensemble de leurs forces, se portent partout avec lui, et s'il s'élance au-dessus, s'élancent aussi comme entraînées. On croirait qu'un nouveau monstre vient de paraître dans l'empire d'Amphitrite, un *dauphin-amie;* leurs dents sont si fortement engagées dans son

corps, qu'il semble ne faire qu'un avec elles. Ainsi, lorsqu'un fils habile d'Esculape, pour dégorger une plaie, soutire de ses lèvres le fluide impur qui en cause la bouffissure, et applique sur la partie malade ces vers des humides marais, les noires sangsues, afin qu'elles en pompent le sang; celles-ci grossissent bientôt et deviennent gibbeuses, continuent de l'aspirer, et ne cessent que lorsque, enivrées par de longues succions, elles tombent et roulent d'elles-mêmes, semblables à des hommes pris de vin; ainsi les amies ne mettent point de terme à leur acharnement contre les dauphins, avant d'avoir trituré dans leurs bouches celles de ses chairs, où leurs dents s'étaient arrêtées. Mais pour peu qu'elles s'en écartent, sitôt qu'elles le laissent respirer un moment, la fureur de ce prince irrité des mers éclate dans toute son énergie, le tour de l'épouvantable supplice des amies arrive; elles fuient : il tombe sur elles à leur poursuite, et les écrase comme la foudre au son terrible, en fait un horrible carnage, une proie continuelle; de ses lèvres ensanglantées, rougit au loin l'onde amère, et tire une affreuse vengeance des maux qu'il a soufferts. Les chasseurs racontent

que, dans les bois, les thos féroces réunis font éprouver le même sort au cerf : ils se jettent sur lui, emportent, au moyen de leurs morsures, quelques parties de ses muscles, et s'abreuvent du sang encore chaud de ses fraîches blessures. Sanglant, rugissant de douleur, le corps tout couvert de plaies, il cherche un refuge sur le sommet des montagnes voisines ; les thos ne le quittent point, le suivent de près, avides de sa chair, le déchirent vivant, et mettent en pièces sa peau avant qu'il ait exhalé le dernier soupir.

Mais les thos cruels ne portent point la peine réciproque de leur férocité ; ils insultent encore aux cerfs qui sont tombés leurs victimes, après en avoir fait un triste et déplorable repas. Les amies belliqueuses, au contraire, sont aussitôt et bien cruellement punies de leur aveugle audace.

Qui ne serait saisi d'admiration en entendant rapporter ce fait merveilleux des dauphins ? Lorsqu'ils sont attaqués d'une maladie grave et mortelle, ils ont le sentiment de leur état, ils connaissent que leur fin est prochaine. Quittant alors les immenses profondeurs des mers et des vastes bassins, ils se portent sur les bancs des rivages ; ils y meurent, dans l'espoir ou que quel-

qu'un des mortels qui les verra ainsi gisans devant lui, par respect pour le coursier sacré de Neptune, les ensevelira sur cette rive, en mémoire de leur tendre attachement pour la race humaine, ou bien que la mer, dans ses tumultueux balancemens, les enveloppera elle-même dans les sables. Ils ne veulent point qu'un de ses rois soit aperçu mort par les autres habitans des eaux, et qu'après leur trépas, quelqu'ennemi outrage leur dépouille. La fierté, la vertu n'abandonnent donc point l'être qui meurt : à sa dernière heure encore, il ne dégrade point sa dignité.

On assure que le kestre est de tous les poissons celui dont les mœurs sont les plus douces et les plus innocentes. Il est le seul qui ne soit pas méchant, qui ne fasse point de mal à ceux de son espèce ou à ceux d'une espèce différente, qui ne se nourrisse point de chair morte ou vivante : race heureuse, qui vit sans nuire à aucune autre, sans se souiller de sang, sans soin et sans crime ! La verte mnie (1) des mers, ou la vase, sont ses

(1) C'est une plante et un genre de la famille des mousses.

alimens. Les kestres promènent aussi leurs bouches sur le corps les uns des autres, en se léchant. C'est par ces motifs que les autres poissons les honorent et les révèrent; aucun n'offense leurs petits nouveaux-nés, comme ils attaquent ceux des autres espèces, ni ne porte sur eux une dent cruelle. Ainsi la vertu obtient partout la récompense qui lui est due : elle reçoit partout un juste tribut d'honneurs ! Tous les autres habitans des eaux cherchent à se détruire mutuellement; aussi ne les voit-on jamais s'abandonner au doux sommeil. Leurs yeux, le principe de leurs facultés intellectuelles veillent toujours et sont sans cesse en activité; ils ont toujours ou la crainte que quelque poisson plus fort ne tombe sur eux, ou le désir de fondre sur un plus faible. Les pêcheurs disent que le seul scare à chair molle n'a jamais été pris dans les filets pendant la nuit : ils croient qu'il passe ce temps à dormir dans le creux de quelque retraite. Toutefois doit-on être si étonné que la justice habite loin des mers ? Cette déesse, la plus ancienne de toutes, n'a pas toujours eu un temple chez les mortels. Le tumulte, le désordre, Mars, ce dieu féroce, fléau du genre humain; la discorde, principe de tous

les maux, qui fomente l'odieuse guerre, source de tant de larmes, ont long-temps exercé leur dévorante tyrannie sur les malheureux humains. Ils n'avaient pas construit des villes qui missent une barrière entre eux et les bêtes sauvages. Plus cruels que les lions, ils souillaient du sang de leurs semblables et de la noire fumée de Vulcain leurs tours, leurs maisons et les autels odorans des dieux. Enfin le fils de Cronus (1) eut pitié de leur race, qui se détruisait ainsi elle-même. Enfans d'Enée (2), il vous fit aborder sur cette terre et vous en remit l'empire. Vos premiers rois virent cependant l'Ausonie livrée encore aux fureurs de la guerre; il fallut combattre et les Celtes, et les fiers Ibères, et les guerriers de la vaste Libye, ceux du

---

(1) Κρονος signifie le *Temps*. C'est le même que Saturne, père de Jupiter.

(2) Il n'est sans doute aucun de mes lecteurs assez étranger à l'histoire ancienne et au beau Poëme de Virgile, pour ignorer qu'après la prise de Troye, Enée conduisit dans l'Ausonie (aujourd'hui l'Italie) un assez grand nombre de Troyens qui s'y établirent; on sait aussi que les Romains s'honoraient singulièrement de cette origine.

Rhin, de l'Ister, de l'Euphrate..... Mais pourquoi rappeler ces prodiges de vos armes ? Aujourd'hui, ô fille d'Astrée ! toi qui fais fleurir les Etats, je vois que, descendue parmi les hommes, et devenue leur amie, tu es assise sur ce trône éclatant d'où l'auguste Antonin et son illustre fils dispensent des lois à la terre, et qu'enfin par eux la suprême puissance (1) est arrivée, pour notre bonheur, à un heureux port. Grand Jupiter, et vous chœurs d'immortels, cour brillante des Dieux, conservez-nous ces princes ! Si la vertu obtient de vous quelque faveur, fixez sur eux votre appui durant une longue, une nombreuse suite d'années, et versez sur leur règne un bonheur sans mélange !

(1) Voyez sur cette phrase la dernière remarque du second chant.



CHANT TROISIÈME.

Accordez maintenant quelque attention, ô mes Souverains! à ce que je vais dire de l'art varié de la pêche, de ses pratiques ingénieuses, des luttes pénibles des pêcheurs et de leurs lois dans leurs travaux. Mes chants ne seront pas pour vous sans intérêt : la mer, ses divers habitans font partie de votre empire ; tout ce qui émane de la main des hommes se réfléchit vers vous. Les dieux m'ont fait naître en Cilicie, dans la ville de Mercure, pour être votre poète, pour vous offrir quelque agrément dans mes vers. Et toi, le plus puissant des fils de Jupiter, divinité de Corycie, inspire-moi ; chante avec moi cet art qui promet un si grand avantage aux mortels ; dieu de ces contrées, tu as toi-même suggéré aux plus habiles pêcheurs tout ce qu'ils mettent en œuvre dans leurs pêches ; tu leur en as montré le véritable objet, en leur enseignant les divers moyens de donner la mort aux habitans des ondes. Ces secrets des

eaux, tu les appris à notre Pan, ton fils, qu'on assure avoir été le défenseur de ton père et le meurtrier de Typhon. Cet horrible géant, séduit par l'attrait d'un superbe repas de poissons, dont Pan trompa son avidité, sortit du fond de sa vaste caverne et se montra sur le bord des mers; il y fut écrasé sous les traits brûlans, sous les coups pressés de la foudre. Embrasé par une pluie de feu, ses cent têtes, mises en pièces, furent dispersées en éclats de tous côtés. Les extrémités même des rives où viennent expirer les flots, et que jaunit leur écume, furent rougies du sang de cet illustre rebelle. Dieu des salutaires conseils, ô Mercure! c'est toi surtout que les pêcheurs cherchent à se rendre propice; je t'invoque donc, ainsi que tous les dieux qui président aux heureuses pêches : elles vont être le sujet de mes chants.

Que le corps, que les membres du pêcheur soient tout à la fois dégagés et robustes, ni trop musculeux, ni trop peu charnus : la nécessité l'oblige souvent à lutter de toutes ses forces contre les plus forts poissons qu'il veut entraîner, qui en opposent eux-mêmes de terribles, tant qu'ils se roulent et s'agitent dans le sein

de leur élément naturel. Qu'il soit prompt à s'élancer de dessus un rocher, ou sur un rocher. Le temps des travaux des mers arrive-t-il, il faut qu'il fasse agilement à la nage un long trajet, qu'il se précipite lestement au fond des eaux, qu'il y reste plongé, en se livrant, comme sur la terre, aux fatigues et aux combats, dans lesquels se consument les marins les plus intrépides, sous la masse des flots. Que le pêcheur soit doué d'un génie fécond en stratagêmes divers, pour rendre vains ceux auxquels les poissons ont recours lorsqu'ils se voient engagés dans des piéges sans issue. Qu'il soit surtout inaccessible à la crainte, audacieux, mais avec prudence, et ennemi d'un trop long sommeil. Que son esprit, que ses yeux, toujours vigilans, toujours ouverts, soient dans une continuelle activité. Qu'il sache braver les rigueurs de la froide saison et les feux du brûlant Syrius; qu'il ait de l'ardeur pour le travail, et qu'il aime la mer. Il obtiendra de riches, d'abondantes pêches et l'heureuse bienveillance de Mercure.

Le moment où Phœbus se plonge dans l'onde; celui où l'Aurore sort des bras de son vieil époux, sont les plus favorables pour les pêches

qui se font vers l'été et l'automne. Celles d'hiver réussissent mieux lorsque le soleil, au haut de sa carrière, lance tous ses feux. Toute heure du jour est également propice pour celles de l'aimable printemps, lorsque Lucine et Vénus entraînent les poissons vers la terre par le double attrait de leur ponte ou de leurs amours. Qu'on soit surtout attentif à la présence des vents doux et amis, dont l'innocente haleine ride et balance mollement la masse paisible des mers : les poissons craignent, détestent ceux qui sont impétueux, et se gardent, lorsqu'ils soufflent, de se jouer à sa surface. C'est dans le calme des airs que la pêche obtient un plein succès. La marche des habitans des eaux est toujours en sens contraire de celle des vents et des ondes : ils se portent par là plus facilement sur les rivages, sans avoir à gémir des chocs auxquels les expose la violence d'une trop forte impulsion sur leur dos. Le pêcheur, déployant au loin ses filets, les lancera utilement vers Borée, lorsque l'humide Auster se fait sentir ; vers la mer australe, si c'est Borée qui règne. Est-ce l'Eurus qui domine ? Qu'il les dirige vers le domaine de Zéphir. Enfin, que celui-ci pousse

sa nacelle vers l'Eurus : d'innombrables poissons viendront ainsi en foule vers lui ; et ses filets, prêts à se rompre, lui donneront une pêche complète.

Les pêcheurs distinguent quatre espèces différentes de pêches. Les uns se plaisent à faire usage des *hameçons* ou *haims*. Ils en font la guerre aux poissons en adaptant à l'extrémité de longs roseaux, soit des crins de cheval artistement tressés, soit des fils d'un lin que leurs doigts ont tissu. D'autres préfèrent se servir des *cathètes*, ou de cordons armés d'un grand nombre d'haims. Ceux-ci emploient plus volontiers des *dictues* (ou grands filets) qui portent le nom, les uns d'*amphiblestres*, les autres de *gryphées* ; d'autres de *gangames*, d'autres d'*hypoches* circulaires : d'autres enfin de *sagènes* ou seines : on connaît encore les *calumnes* (ou voiles), les *pèzes* et les *sphairones*, dont on se sert en même temps que des *sagènes* ; enfin, l'oblique et tortueux *panagre*, et mille autres du même genre, de ruses et de formes diverses. Ceux-là trouvent plus commodes les *curtes* (ou nasses), qui comblent les vœux du pêcheur pendant son sommeil : ainsi une proie abondante est le prix

d'un léger sommeil : il en est enfin qui, des bords du rivage, ou de dessus leur nacelle, à leur choix, percent et enlèvent les poissons avec des tridents à pointes aiguës. Quant à la proportion et à l'ordonnance de chacun de ces instrumens, ceux qui les emploient en sont suffisamment instruits.

Les poissons ne cherchent pas seulement à se surprendre, les uns les autres, par les fraudes et les combinaisons les plus adroites, les mieux concertées; ils parviennent souvent à se jouer des pêcheurs. Déjà même embarrassés dans les piéges, ils se dégagent des hameçons et des flancs des panagres. Leur instinct trompe, met en défaut le génie de l'homme, et devient pour lui un sujet d'amertume.

Le kestre, engagé dans les replis des rets, ne tarde pas à s'apercevoir qu'il est détenu dans une enceinte étroite : il s'élance vers la partie supérieure des ondes, avide d'atteindre à leur surface; il bondit et s'élève verticalement d'un saut léger et impétueux, autant que ses forces le lui permettent. Son ingénieuse activité ne trahit pas toujours son attente : souvent il doit à ses efforts de franchir les dernières attaches des

liéges et d'échapper à la mort. Mais si, malheureux dans son premier élan, il retombe dans le filet, tout entier à la douleur, il ne s'emporte, ni ne s'élance plus : instruit par l'expérience, il réprime un transport inutile. Ainsi, lorsqu'un homme, en proie aux tourmens d'une maladie féconde en maux divers, voit déjà la parque cruelle prête à trancher ses jours, pressé d'abord par l'espoir et le désir de conserver sa vie; il se livre avec une aveugle docilité aux enfans d'Esculape, et suit avec ardeur toutes leurs ordonnances. Sentant bientôt que son destin fatal l'entraîne et triomphe, il cesse de prendre aucun soin de lui-même, et reste étendu, en abandonnant au trépas ses membres accablés : ainsi le kestre, qui connaît le sort fâcheux qui doit être son partage, demeure immobile à la place même où il est tombé, en attendant qu'il plaise au pêcheur de disposer de lui.

La sphyrène, prise dans les filets, s'agite dans leurs vastes flancs, en interroge, en essaie toutes les mailles; et, se précipitant à travers, glisse et s'échappe, à la manière des serpens, par l'effet de l'heureuse viscosité de son corps.

Le labrax creusant de ses nageoires, dans le

sable, un trou capable de le contenir, s'y établit comme dans un gîte. Cependant les pêcheurs rasent de leurs dictues le fond des rivages. Perdu alors dans la vase, il échappe et se soustrait avec joie à l'instrument fatal. Le mormyle emploie ce stratagême, lorsqu'il s'aperçoit qu'il est l'objet de la pêche : il s'enfonce aussi dans la terre. Le labrax se sent-il percé du dard crochu de l'hameçon, il frappe fortement la ligne de sa tête qu'il meut par sauts et avec effort, jusqu'à ce que sa plaie s'étant agrandie, il se dégage du fer acéré.

Le grand orcynus en use à peu près de même. Sitôt que la pointe aiguë des crochets s'est implantée dans sa bouche, il se précipite et s'étend dans l'abîme le plus reculé des eaux, en faisant violence à la main du pêcheur. Arrivé au fond sur le ferme, il y presse sa tête, rompt sa blessure, et se débarrasse des hameçons. Lorsque des poissons de plus grande masse sont pris aux cathètes, comme les bœufs ou les probates, ou la bâtis, ou le paresseux onos, ils ne se laissent point enlever ; projetant leur large corps sur le sable, ils se ramassent sur eux-mêmes, luttent de tout leur poids, de toutes leurs forces, et

font gémir les pêcheurs dans de rudes fatigues; souvent même, dans leur chute, ils s'échappent, débarrassés des haims. Les véloces amies, les renards ont-ils mordu aux appâts, ils se hâtent de se porter en avant et de rompre, de leurs dents robustes, ou le milieu des lignes, ou les extrémités des crins : aussi ceux qui leur font la guerre adaptent-ils à leurs hameçons, un prolongement de plomb creux, qui rend inutile tout effort de leurs dents.

La torpille, malgré le tourment que lui cause sa blessure, conserve encore son génie et sa puissance. Bien qu'accablée de douleurs, elle serre ses flancs contre les crins de la ligne; dans l'instant, le trait invisible qu'elle lance passe de l'un à l'autre, et imprime sur le bras de celui qui pêche, un coup, une torpeur qui porte le nom même du poisson. Souvent la ligne, tous les objets qu'il tient en réserve pour la pêche, échappent de sa main, tant elle est subitement et fortement glacée.

La sépie emploie un artifice du même genre. Dans un sac inhérent à son corps, est une liqueur noirâtre, d'une couleur plus foncée que celle de la poix liquide (une encre), poison obscur, qui

se forme sans cesse en elle pour lui servir de défense. Est-elle frappée de quelque danger, aussitôt ce ténébreux fluide jaillit de son corps, la mer en est souillée au loin autour d'elle, toutes les avenues en sont obscurcies, l'œil ne peut plus distinguer aucun objet. A la faveur de ce trouble des eaux, elle se dérobe facilement à la poursuite des pêcheurs, et même des plus forts poissons. Les theutis (1), ces nageurs volans, mettent en œuvre le même art : leur encre n'est pas noire, mais rougeâtre ; ils en font toutefois le même usage.

---

(1) Les calmars, ainsi nommés parce qu'ils portent une encre, et une partie au dos qu'on a comparée à une plume. Rangés par M. de Lamarck dans la classe des mollusques et dans la section des *céphalopodes nus*, ayant pour caractère un corps charnu, allongé, contenu dans un sac ailé intérieurement, et renfermant, vers le dos, une coquille allongée en forme de plume. Dix bras couronnent la tête ; huit, plus courts que les deux autres, ornés de ventouses, excepté les bras pédonculés, qui n'ont de ventouses qu'à l'extrémité, tandis que les autres en ont sur toute leur longueur. Le mot calmar veut dire *écritoire*, l'animal ayant de l'encre, une plume, etc.

Tels sont les stratagêmes de ces animaux, qui ne peuvent les soustraire au génie actif et vainqueur de l'homme ; il en fait aisément sa proie, lorsqu'ils sillonnent la haute mer ; car ils n'ont que des moyens très-bornés. Certains, errant sur les ondes, se laissent entraîner par les bulbes de quelques plantes, ou même par des hameçons sans appâts. Ceux qui vivent dans le voisinage de la terre, cet immense bassin des eaux, ont un instinct moins obtus. Cependant les moins considérables sont attirés par les carides, de moindre prix encore. Les theutis se prennent à des morceaux d'étoffe, à des cancres. Les petits de ces crustacées, de la chair même salée, les lombrics des rochers, tout ce qui se trouve à portée sous la forme d'êtres vivans, peut indifféremment servir d'amorce. Les moindres de ces derniers doivent seulement être offerts aux plus grands ; également avides de nourriture, ils courent tous à leur ruine : une faim dévorante aiguillonne sans cesse leurs races nombreuses. Le coracin (ou corbeau) attire le thon, et la grasse caride, le labrax. Les chaunes sont un appât pour les phagres, les bœufs, pour les synodontes, les iulis, pour les hippures. Le trigle fait tomber l'orphe

dans le piége, la perche (1) a de l'attrait pour la scienne, le chrysophrys ne résiste point à la vue des mainis; la terrible murène se précipite sur les poulpes. Parmi ceux d'une certaine grosseur, le callichte brûle de dévorer le thon; l'onisque (ou l'aselle) est recherché de l'orcynus. Vous aurez dans le labrax une arme puissante contre l'anthias; présentez l'hippure au xiphias, et le kestre au glaucus. Armez-vous d'une espèce contre une autre espèce, et toujours d'une plus petite contre une qui le soit moins; elles sont toutes l'une à l'autre un appât sûr et chéri; leur voracité les conduit, les livre toutes tour à tour à la mort. Rien n'est donc plus funeste pour les mortels qu'un appétit impérieux, qu'un ventre importun, lorsqu'ils règnent sur eux en maîtres cruels, et sont partout à leur suite en tyrans fâcheux et exigeans, qui ne laissent aucun relâche à leur insatiable avidité. Ils ont fait chanceler la raison d'un grand nombre, et les ont poussés à leur perte et à leur déshonneur : odieuse

(1) La perche, en grec περκη, tire son nom du mot περκος, qui veut dire tacheté. On remarque en effet sur ce poisson un grand nombre de taches. Cette étymologie paraît avoir échappé à nos ictyologistes modernes.

passion qui domine les bêtes féroces, les reptiles, les habitans des airs ; elle exerce une puissance encore plus grande sur les poissons ; elle est presque toujours la cause de leur trépas.

Ecoutez d'abord avec quelle adresse la pêche des anthias est conduite dans mon heureuse patrie, vers le promontoire de Sarpedon, et par ceux qui habitent soit la ville de Mercure, Corycie célèbre par ses vaisseaux, soit l'île d'Eleusa. Un homme intelligent remarque dans les parties qui avoisinent la terre, ces roches excavées et sillonnées de trous nombreux, qui servent de retraite à ces poissons. En frappant l'onde de ses rames pour faire avancer sa nacelle, il en bat les flancs, qui résonnent sous ses coups : ce bruit a des charmes pour les anthias. Déjà l'un d'eux s'élance au sein des eaux pour contempler la barque et son pilote : ce dernier jette à l'instant vers lui des perches ou des coracins qu'il tenait en réserve, et fait le premier à son hôte les présens de sa bienvenue. L'anthias s'en saisit tout joyeux, savoure ce mets si doux, et balance mollement sa queue en signe de reconnaissance envers le pêcheur. Ainsi lorsqu'un homme marquant par des ouvrages d'art ou d'esprit, arrive

dans la maison d'un hôte hospitalier, il en est reçu avec toutes les démonstrations de la joie ; les présens, les festins, tous les témoignages de bienveillance sont prodigués, comme autant de preuves d'affection ; heureux l'un de l'autre, ils se livrent à table et dans des libations réciproques, aux délices d'un doux commerce ; de même, tandis que le poisson goûte le bonheur d'un repas inattendu, le pêcheur sourit enivré d'espérance. Il continue pendant une longue suite de jours, sans cesse ni relâche, d'envoyer vers les roches de nombreux fragmens de nourriture. Les anthias se rassemblent aussitôt autour de lui, comme à la voix d'un chef. Toujours il offre à plusieurs et aux plus empressés, une proie à ravir. Toutes leurs retraites, tout autre séjour s'effacent de leur mémoire. Ils restent établis dans celui-ci comme des troupeaux dans leurs étables, pendant la rigoureuse saison de l'hiver, sans aucun désir de se répandre au dehors. Dès qu'ils voient la nacelle nourricière se détacher du rivage et s'avancer accélérée par la rame propice, élancés, transportés, ils s'agitent dans tous les sens à la surface des eaux, et viennent, en se jouant, avec une grâce tout à fait aimable, au devant de

leur nourrice. Ainsi lorsque l'oiseau du printemps (l'hirondelle), messager des douces haleines, apporte la pâture à ses petits nouveaux nés et nus, ceux-ci, frétillant et piolant de joie, s'élancent du fond de leurs nids autour de leur mère, le bec largement ouvert, avides de saisir ce qu'elle leur destine : en même temps la maison qui leur sert d'asile retentit des cris intéressans de ces jeunes oiseaux; ainsi les anthias, à l'approche du mortel qui leur prodigue une si grande abondance d'alimens, se portent en délire à sa rencontre, et forment autour de lui comme un cercle et un chœur de danse. Des vivres qu'il leur envoie sans mesure, une main amie qu'il leur tend toujours chargée de ses dons, les rendent envers lui confians et familiers. Dociles à ses ordres comme à ceux d'un souverain, ils se jettent sur-le-champ partout où le moindre de ses gestes leur en donne le signal. Soit que son bras se tourne vers le devant de la nacelle, soit qu'il se dirige vers la partie opposée ou du côté de la terre, ils se précipitent tels que des enfans qui, dans les divers exercices du gymnase, vont çà et là partout où leur maître l'ordonne. Le terme de tant de soins arrive enfin : c'est

le tour de ceux de la pêche. L'extrémité du fil de la ligne roulé autour de sa main, déjà le pêcheur l'arme du terrible et rapide hameçon ; il écarte et disperse à la fois d'un signe toute la bande des anthias ; il prend une pierre et la jette dans l'onde : ils y courent, croyant poursuivre quelque aliment. Parmi ces poissons, il en est un dont il a fait choix, qu'il a laissé à l'écart ; infortuné ! qui n'a plus qu'un dernier repas à faire. C'est à lui qu'il présente, au-dessus des eaux, l'appât fatal : l'anthias y mord sans délai ; lui, plein d'ardeur, le tire de ses deux mains, cherchant à l'enlever furtivement et avec célérité, sans être aperçu des autres ; car s'ils voient ou s'ils entendent qu'un de leurs compagnons est entraîné par suite d'une frauduleuse nourriture, elle n'aura plus aucun attrait pour les ramener ; ils s'éloigneront en maudissant ces dons traîtres, ce lieu funeste. Que le pêcheur soit donc robuste et enlève le poisson d'un bras vigoureux, ou qu'un second se joigne à lui pour l'aider dans ce travail. S'ils ne s'aperçoivent point qu'on use de fraude à leur égard, déjà gras de mets dont ils se sont nourris, ils continueront de le devenir de plus en plus. On en fera ainsi, quand

on voudra une pêche riche et conforme à ses désirs.

D'autres, fiers de leur force et de la vigueur de leurs membres, engagent avec les anthias un combat, une lutte terrible, sans emprunter le secours des alimens ou d'une feinte amitié. Ils les attaquent des pointes aiguës de leurs haims, et les combattent avec la plus active intrépidité. Le fer, ou le dur airain sont la matière de leurs hameçons. Un double crochet est attaché à une longue corde de lin tordu. Ils disposent tout autour un labrax vivant, lorsqu'il en est à leur portée ; s'ils n'ont pu l'obtenir que mort, ils attachent au-dessous de sa bouche un plomb auquel ils donnent le nom de *dauphin* (1). Chargé de ce poids, il meut et porte sa tête en bas, tel qu'un poisson plein de vie. Les cables de la nacelle sont longs et forts : dès que les anthias en entendent le bruit, ils s'élancent de la mer. Cependant le soin de la

(1) A cause de sa forme, qui sans doute ressemble à celle d'un dauphin, comme le dit Vitruve, au sujet du plomb dont on faisait usage dans l'architecture, sous le nom de dauphin.

rame est remis en d'autres mains. Le pêcheur, du haut de la poupe, jette dans l'onde l'instrument redoutable, en le ramenant un peu vers lui : les anthias se mettent aussitôt à suivre la nacelle, qui vogue et s'éloigne. Trompés par la ressemblance du poisson, ils se pressent à l'envi les uns des autres, et se disputent cette proie; on croirait voir un homme qui court de toutes ses forces, mis en fuite par un ennemi. Ils sont tous ambitieux de faire cette belle conquête : le pêcheur l'avance du plus beau qu'il a pu remarquer; celui-ci, saisissant avec avidité ce don funeste, se retire en même temps en arrière. Il faut voir alors la force, l'ardeur réciproque des deux combattans, du pêcheur et du poisson qu'il veut arracher des eaux; les bras nerveux de l'un, son front, ses épaules, son cou, les muscles de ses jambes tumescens et tendus par la véhémence de ses efforts; l'autre, le poisson, brisé par la douleur, furieux, tirant avec rage le bras qui le tire, brûlant de l'entraîner dans l'abîme. Le premier crie à ses aides de ne point ménager les rames; pendant que la nacelle s'avance, il est précipité de nouveau du haut de la poupe, par l'impétuosité du poisson.

On entend frémir la corde de la ligne, sa main est sciée et sanglante ; toutefois il reste ferme et opiniâtre dans ce combat pénible. Ainsi que deux hommes robustes qui font assaut de leurs forces, et qui s'étant engagés l'un l'autre dans des liens, cherchent à les rompre par les élans vigoureux de leur dos, en proie long-temps tous les deux à des fatigues égales, ils tirent et sont tirés avec une égale énergie ; ainsi le pêcheur et le poisson luttent avec le même avantage, celui-ci pour s'échapper, celui-là pour entraîner l'autre. Cependant ses compagnons n'abandonnent point l'anthias dans ce moment de détresse ; ils viennent aider à sa défense, ils se jettent et s'appliquent tous ensemble sur lui ; insensés ! qui ne voient pas qu'ils l'accablent de leur masse. Souvent ils se portent sur la corde de la ligne, dans l'espoir de la rompre de leurs morsures ; vains projets : leur bouche mal armée est impuissante. Succombant enfin à la fatigue et au tourment de sa blessure, frappé de nombreux coups de rames, il cède et se laisse enlever par l'ardent pêcheur qui, pour peu qu'il se fût donné de relâche, n'aurait pu y parvenir, tant la puissance des anthias est grande et

terrible. Souvent il tranche la corde de l'aiguillon aigu de son dos, et s'enfuit des mains du pêcheur, qui restent vides. Le callichte, la race des orcynus, tous les poissons d'une grande taille, opposent la même résistance, qui est vaincue par les mêmes moyens.

Il en est d'autres qui se laissent prendre aussi par l'appât trompeur des alimens : le canthare est le premier qui se présente ; il se plaît parmi les rochers et les pierres. Le pêcheur se pourvoira d'une nasse arrondie et aussi grande qu'il pourra se la procurer, en entrelaçant à quelques bâtons de faibles rameaux, ou des spartium d'Ibérie (1). L'entrée en sera étroite et la panse vaste. Dans le milieu seront placés

---

(1) C'est une plante de la famille des légumineuses, fort commune en Espagne, dont il est beaucoup parlé dans les auteurs anciens. Les Espagnols en font des cordes et surtout des tapis très-propres et très-commodes. Il serait extrêmement utile de propager cette plante dans les pays méridionaux de la France, pour l'employer au même usage. Je la recommande dans ce sens aux botanistes cultivateurs. J'en ai rapporté d'Espagne une assez grande quantité de graines, dans l'espoir de la naturaliser dans mes propriétés.

pour amorce un poulpe ou un crabe grillés au feu ; leur fumet entraînera les canthares dans l'intérieur. Ce piége ainsi conçu et disposé, sera établi au sein des eaux, sur le penchant d'un rocher. Bientôt l'odeur attire le poisson ; il y entre d'abord avec méfiance, et se reporte au dehors, sitôt qu'il a saisi la nourriture : le pêcheur aura soin d'en placer une nouvelle, et de tenir son filet toujours garni ; leur fatale avidité ne tarde pas à y conduire les canthares ; ils s'y rendent comme des convives qui s'amènent les uns les autres. Sans crainte maintenant, et réunis en troupe dans la nasse, ils y restent toute la journée ; ils y sont comme dans une nouvelle demeure, qui deviendra pour eux une bien triste retraite. Ainsi, lorsque dans la maison d'un jeune homme privé de l'auteur de ses jours, se rassemblent, invités ou sans l'être, d'autres jeunes gens qui n'ont pas trop la réserve en partage, qui s'emportant, au contraire, à tous les désordres d'une jeunesse sans frein, sont toute la journée à dissiper son héritage, qu'aucun chef ne gouverne ; ainsi les canthares, amoncelés dans la nasse, ne sont pas loin de leur ruine. Lorsqu'ils

sont en assez grand nombre, et devenus assez gras, le pêcheur clôt la nasse de son couvercle et l'arrête avec de forts liens; il les retire ensuite, glacés de crainte dans leur prison, et prêts à s'endormir du sommeil de la mort. Voyant alors trop tard le sort qui les attend, ils palpitent avec plus de fréquence et cherchent à s'échapper; fol espoir : la nasse n'est plus pour eux un asile propice et ami.

Faites avec l'osier d'automne des nasses contre l'adonis (1); fixez-les dans le fond des eaux, en les assujettissant par l'à-plomb d'une pierre qu'on aura percée pour l'y attacher; que des liéges y soient suspendus et en marquent la place sur les ondes. Mettez au dedans quatre humides cailloux des rivages : leur onctuosité y attirera la blanche écume des mers, qui a

(1) Le grec dit ἀδμωσιν; je crois qu'il faut lire ἀδωνισι; le ν qui termine le mot ἀδμωσιν est évidemment superflu, puisque celui qui suit commence par une consonne. Il est évident qu'avec le même nombre de traits, on peut écrire le mot αδωνισι. C'est une erreur des éditeurs, d'autant plus facile à reconnaître, que le mot αδμωσιν ou son nominatif n'est celui d'aucun poisson connu, ni cité par aucun autre auteur.

tant d'attraits pour les espèces viles et voraces des petits poissons ; elle les rassemblera bientôt en grand nombre dans les nasses ; ils s'établiront dans leurs sinuosités. Les adonis voyant leur affluence, les y poursuivront précipitamment, avides d'en faire leur proie ; ils ne pourront toutefois les saisir : la petitesse de ces derniers leur permettra de glisser à travers les mailles ; quant à eux, quelque désir qu'ils aient d'en sortir, toute issue leur est fermée ; se faisant obstacle les uns aux autres, ils y trouveront tous la mort. De même lorsqu'un chasseur des montagnes a disposé, dans la forêt, un piége contre les bêtes féroces, et lié, dans son enceinte, un chien dont un nœud cruel serre étroitement les parties les plus sensibles (1), auquel il fait pousser des cris de douleur qui, se propageant au loin, font retentir tout le bois ; la panthère, à ce bruit qui éveille sa faim, s'élance pour en connaître la direction, arrive à la hâte et se précipite vers le leurre. Le chien, subitement enlevé par quelque secret ressort, est à l'abri de sa dent terrible,

(1) Le grec dit ἀπὸ μήδεα.

tandis qu'elle roule culbutée dans la fosse; uniquement occupée des moyens de fuir, elle ne songe plus à sa proie; il ne lui est plus possible d'échapper. Telle est l'affreuse situation des adonis, au lieu d'alimens, ils ne rencontrent que leur perte et l'inévitable trépas.

Quelqu'un pense-t-il à la pêche d'automne des thrisses et des chalchis? En veut-il à la belle race des trachures? Que ses nasses de spartium soient fortement tissues; qu'il fasse griller des orobes (1) et les trempe dans un vin odorant; qu'il en mette aussi une certaine quantité dans ses nasses : il y mêlera quelques larmes de cette princesse d'Assyrie, fille de Théante, qu'on assure avoir conçu pour son père une affreuse passion, et malgré Vénus irritée, avoir consommé cet exécrable inceste. Depuis que les dieux la changèrent en une plante de son nom, versant d'intarissables pleurs, elle gémit et déplore les horribles faveurs auxquelles son crime força l'amour. Mêlant donc à ces orobes quelqu'une de ces gouttes divines,

---

(1) L'orobe, plante de la famille des légumineuses, l'*ers*.

il enverra sa nasse dans les eaux; l'odeur délicieuse qui s'en répandra dans l'instant sur les ondes, servira comme de rappel aux cohortes éparses de ces poissons; son charme enivrant les entraînera dans les nasses qui en seront ainsi remplies, et combleront les vœux du pêcheur.

Les humides fucus ont toujours pour la saupe un irrésistible attrait; on les emploie aussi pour en faire la pêche. Celui qui l'entreprend dirige, durant plusieurs jours, sa navigation vers la même partie des mers. Il jette sans cesse dans les flots de petites pierres qu'il a enveloppées de verds fucus. A peine la cinquième aurore brillera dans les cieux, les saupes seront réunies dans le lieu de ces algues, pour en faire leur nourriture: c'est alors le moment pour le pêcheur de disposer sa nasse. Il place au dedans des pierres recouvertes de fucus; il garnit l'entrée de plantes marines, de celles qu'il sait être agréables aux saupes ou aux autres poissons phytophages; elles arrivent bientôt et dévorent ces plantes; elles se portent ensuite dans l'intérieur de la nasse. Le pêcheur, l'enlevant alors promptement, vogue

avec célérité ; il poursuit son travail dans le plus profond silence, les rameurs sans ouvrir la bouche, les rames sans faire aucun bruit; car le calme et le silence sont favorables à toute espèce de pêche, et surtout à celles des saupes, qui sont d'un naturel craintif et facile à s'effrayer : la crainte ruine l'espérance du pêcheur.

Il n'est pas de poisson qui s'accommode de plus vils alimens que le trigle; tout lui est bon, jusqu'à la moindre ordure. Il recherche singulièrement tout ce qui est d'odeur fétide : le mets qui flatte le plus son goût est le cadavre d'un homme en putréfaction, lorsque la mer gémissante lui en offre quelqu'un ; aussi les appâts qui se distinguent par la plus repoussante puanteur, l'attirent-ils plus aisément. Des mœurs qui ont de l'analogie, des appétits également immondes, rapprochent le cochon et le trigle, et tous deux occupent le premier rang, l'un parmi les habitans des eaux, l'autre parmi les animaux terrestres.

Vous ne prendrez point le mélanure avec vos filets, vous ne l'attirerez point facilement dans vos nasses ; c'est de tous les poissons celui

qui a le moins d'énergie et d'intelligence; sa chair n'est ni délicate, ni d'un bon goût. Tant que la mer est calme, il repose sur son fond et ne s'élève jamais à la surface; mais lorsqu'elle s'enfle agitée par les vents impétueux, les seuls mélanures en sillonnent les vagues courroucées, sans redouter ni l'homme, ni d'autres poissons. Ceux-ci, frappés d'effroi, se réfugient dans les dernières profondeurs des eaux. Les mélanures se répandent sur les rives retentissantes, circulent autour des rochers, dans l'espoir que l'agitation des flots y aura conduit quelque aliment. Insensés! ils ne savent pas combien les mortels l'emportent sur eux par les ressources de leur ésprit, et qu'ils tombent dans leurs mains, quelque effort qu'ils fassent pour se dérober à eux. Lorsque l'empire d'Amphitrite bouillonne, soulevé par les tempêtes d'hiver, le pêcheur se place, sur le penchant d'une roche que l'onde environne, dans le lieu où le bruit qu'elle fait contre ses flancs est le plus fort; il sème dans les parties où elle vient se briser, des fragmens de pain et de fromage pêtris ensemble : les mélanures, pleins de joie, s'élancent, empressés de s'en saisir. Lorsqu'il les

voit s'y précipiter en foule, il relève son corps incliné, pour que son ombre ne tombe point sur les eaux et n'effraie point les poissons ; ses mains sont armées d'un léger roseau : une corde grêle d'un léger crin lui est inhérente et sert d'attache à de nombreux petits hameçons ; il y accroche pour appât le même mets qu'il jetait naguère dans les mers, il le lance dans leur sein trouble et tourmenté : les mélanures y fondent aussitôt, et y trouvent la mort. Le pêcheur, de son côté, n'a plus un instant de rèpos ; il faut que son bras enlève fréquemment la ligne, quoique souvent sans aucune proie : il ne saurait reconnaître, au milieu du déchirement des ondes, si ce sont elles qui l'entraînent, ou si c'est quelque poisson. Dès que l'un d'eux a mordu aux haims, le pêcheur se presse de le tirer, avant que les autres mélanures s'aperçoivent de la fraude et que la crainte leur fasse prendre la fuite. Telle est la pêche dont son adresse vient à bout, dans les temps rigoureux de l'hiver.

Quoique le kestre ne soit pas vorace, on le trompe en lui présentant des hameçons enlacés dans des appâts d'un mélange de pain et de la

matière solide du lait, dans lequel on aura fondu la menthe odorante, qu'on dit être une jeune nymphe, fille du Cocyte. Long-temps Pluton l'honora de sa couche ; mais lorsque le dieu des enfers eut ravi sur le mont Etna la fille unique de Cérès, cette mère, irritée des fureurs téméraires, des emportemens jaloux de la fière Menthe, la foula impitoyablement aux pieds. Cette nymphe superbe osait prétendre qu'elle l'emportait, par sa naissance, par sa beauté, sur Proserpine aux beaux yeux noirs ; elle ne craignit point de publier que Pluton lui rendrait son cœur et renverrait sa rivale. Quel prix terrible de tant d'orgueil et de jactance ! Changée en menthe (1), elle s'élance de terre, humble plante de son nom. Les pêcheurs la mêlent donc dans leurs appâts : le kestre, lorsque l'odeur en est parvenue jusqu'à lui, ne tarde pas à s'approcher ; il reste d'abord à une certaine distance de l'hameçon, et le considère d'un œil oblique et en

(1) Tout le monde connaît la menthe. C'est un genre de plante à nombreuses espèces du nombre de celles qui composent la famille des labiées, rangée, par Linné, dans la classe de la didynamie gymnospermie.

dessous; semblable à un homme qui, arrivant à la naissance de trois chemins, reste en suspens et pensif : un secret mouvement l'entraîne tantôt à se porter vers celui qui est à gauche, tantôt à préférer celui qui est à droite : il tourne ses regards sur chacun d'eux; son esprit flotte comme l'onde des mers : il se fixe et se décide enfin; de même le kestre éprouve à la fois des impressions diverses. Cet appât lui paraît tantôt un piége, tantôt un mets innocent; enfin cette dernière impulsion l'emporte et le conduit au trépas. Près d'arriver, il s'en retourne tout tremblant. Que de fois, comme il touchait à l'hameçon, la frayeur l'a saisi et ramené en arrière! Ainsi qu'une fille en bas âge qui convoite quelque mets ou quelqu'autre objet en l'absence de sa mère, mais qui tremble de s'attirer son courroux, et n'ose s'avancer, quelque tentée qu'elle soit de s'emparer de ce qu'elle désire; qui le fait toutefois, mais à la dérobée, et revient au même instant sur ses pas, le cœur dans un combat continuel entre l'assurance et la crainte cruelle, et les yeux toujours attachés sur le seuil de la porte : tel ce timide poisson, se poussant vers l'appât, balance et recule; mais lorsque, devenu plus

téméraire, il s'en approche davantage, il n'y touche pas encore; il le bat et l'essaie auparavant de sa queue, pour reconnaître s'il ne recèle point quelque chose qui respire; car les kestres ont pour loi de ne faire leur nourriture d'aucun être vivant; il l'effleure ensuite et l'entame à peine du bout de ses lèvres : dans ce moment le pêcheur le presse, le perce de l'hameçon, en le tirant à lui, tel qu'un cavalier (1) qui, du frein modérateur de sa bride, retient l'ardeur trop vive de son cheval; il l'enlève enfin, et le jette palpitant sur le rivage.

On leurre aussi le xiphias avec le funeste hameçon; mais il n'y trouve pas la mort de la même manière que les autres habitans des eaux. Aucun appât ne garnit les crochets : nus et à découvert, ils sont seulement liés et suspendus postérieurement aux deux bouts d'une corde; on y attache au-dessus, à la distance de trois palmes (2), un de ces poissons mous et blancs;

---

(1) Le grec dit ἡνίοχος, qui signifie proprement un conducteur de chars.

(2) La largeur de chacune est celle de quatre doigts de la main.

on l'y dispose avec adresse, en le fixant par les extrémités de la tête. Lorsque le xiphias s'y porte avec impétuosité, son glaive ardent met en pièces le corps du poisson. Les liens alors, dont ce dernier était retenu, tombent sur l'hameçon et l'enveloppent. Le xiphias, sans soupçonner le piége et la mort qui l'attendent, se précipite, la bouche largement ouverte, sur cette horrible nourriture, et devient la proie du pêcheur, qui le tire avec violence. On attaque encore le xiphias par beaucoup d'autres moyens, et principalement dans la pêche qui s'en fait dans la mer Thyrrenienne, dans les parages de la ville sacrée de Marseille et dans ceux des Celtes. Là vivent d'énormes, de prodigieux, d'inabordables xiphias, d'une immense grosseur (1) et d'une forme toute différente de celle des poissons. Dans ces contrées, les pêcheurs construisent des bateaux armés de fers redoutables, qui ont la structure et la ressemblance des xiphias : ils en attaquent ces animaux ; ceux-ci ne se portent point sur eux comme sur une proie ; ils les prennent,

---

(1) Voyez l'intéressante remarque du chant troisième, qui correspond à ce passage.

non pour des bâtimens à riches galères, mais pour des compagnons, des poissons de même espèce, jusqu'au moment où ils se voient enfermés de toutes parts dans un cercle de pêcheurs ennemis. Frappés alors du terrible trident, ils reconnaissent l'extrémité cruelle où ils sont réduits; tous leurs efforts sont vains, la fuite n'est plus en leur pouvoir, il faut qu'ils succombent à l'impérieuse nécessité. Souvent ces robustes habitans des mers se défendent avec leurs glaives, et les plongent dans les flancs creux des bateaux ; les pêcheurs se pressent aussitôt de les rompre, de les séparer de leurs têtes à grands coups de haches. Ils entraînent les xiphias ainsi désarmés, tandis que leurs glaives restent fixés dans le bois comme des pieux de fer. Lorsque des guerriers, dans le dessein d'entrer par ruse dans une ville et dans ses tours, se revêtent des dépouilles des ennemis restés morts sur le champ de bataille, et se présentent dans cet état aux portes, les habitans, croyant voir arriver à la hâte leurs concitoyens, leur ouvrent, et n'ont pas lieu d'être fort contens d'avoir reçu de pareils amis; de même le xiphias se laisse surprendre à la ressemblance trompeuse des ba-

teaux. Lorsqu'il est emprisonné dans les obliques cavités des rets, il périt par sa folle imprudence, en s'emportant, pour s'échapper, à des sauts pernicieux. Il redoute extrêmement les filets; dans la crainte de s'embarrasser dans leurs replis, il se livre sans défense; son cœur est loin d'être aussi puissamment armé que sa tête; il reste, glacé d'effroi, dans un abattement honteux, jusqu'à ce qu'il soit entraîné sur le rivage: là les pêcheurs l'accablent, écrasent sa tête des coups redoublés de leurs lances; sa sotte faiblesse cause sa ruine.

C'est aussi leur folie qui fait prendre le scombre, le thon charnu, les raphis et les nombreuses espèces de synodontes. Les scombres voyant certains des leurs bondir au dedans des rets, veulent aussi entrer dans cette enceinte de mort. Le plaisir qu'ils ressentent à la vue de leurs compagnons, est le même que celui des enfans sans expérience, qui, frappés du vif éclat d'un brasier enflammé, sourient, réjouis de ces rayons de lumière; ils désirent de la toucher, ils avancent vers elle leur main novice; mais dans l'instant le feu leur paraît un ennemi terrible. Les scombres désirent aussi de pénétrer dans ces re-

traites sans issue; ils forment un bien misérable vœu. Les uns, plus à l'aise, bondissent, emprisonnés dans de plus vastes; d'autres, entassés dans de plus étroites, périssent dans les affreux tourmens d'une trop forte pression. Vous en verriez un grand nombre, lorsque les rets ont été ramenés sur le rivage, qui adhèrent fortement à leurs flancs, comme s'ils y étaient fixés par des clous; d'autres qui entrent, à l'instant, dans ce séjour du trépas; d'autres qui brûlent impatiemment d'en sortir, mais que retiennent sans espoir ces humides prisons.

Les thons doivent de même à leur folie, de finir leur sort dans les mêmes angoisses que les scombres. Poursuivis par un égal désir de leur perte, ils ambitionnent également de s'embarrasser dans le rets fatal. Ils ne pénètrent point dans son intérieur, ils l'attaquent de leurs dents obliques, pour y faire une trouée où leur corps puisse passer; ces mailles mouillées s'engagent ainsi dans leurs dents : plus de moyen de fuir. Gémissant dans ces liens dont leur bouche est entravée, ils sont entraînés sur la terre, victimes de leur folle témérité. Les raphis ont les mêmes mœurs : lorsque, échappés de l'en-

ceinte des dictues, ils s'étaient aussi soustraits aux tourmens de leur captivité, ils se reportent de nouveau dans les filets, excités par la vengeance à les déchirer de leurs morsures; leurs dents s'y attachent avec force et y sont irrévocablement enchaînées.

Les synodontes vont par troupes. Lorsque les pêcheurs leur présentent l'hameçon, ils font tous volte face les uns vis-à-vis des auttes, et ne veulent point s'approcher; mais si quelque synodonte d'une autre bande s'élance pour saisir l'appât, la confiance renaît en eux, ils y courent et sont pris. Leurs compagnons les voyant alors sur la proie, s'abandonnent aux plus vifs transports, tandis que le pêcheur les entraîne; ils se disputent, se pressent à l'envi les uns des autres, à qui se jettera le plus tôt dans ses mains, à qui mourra le premier, comme des enfans qui se livrent joyeusement à leurs jeux.

Les thons viennent du vaste Océan et se rendent dans nos mers, après l'époque des ardeurs du printemps, après qu'ils ont goûté les doux plaisirs de l'hymen. On les voit d'abord sur la mer d'Ibérie, où les pêchent les vaillans et

fiers (1) Ibères ; ils se portent ensuite vers l'embouchure du Rhône, où les prennent les Celtes, ces anciens habitans de la Phocide. On les rencontre en troisième station sur les rivages de l'île de Trinacris (2) et le long de la mer de Thyrrène (3). De là ils se répandent de toutes parts dans les immenses profondeurs des flots, dont ils remplissent toute l'étendue. Lorsque les nombreuses phalanges des thons paraissent au printemps, la pêche est aussi riche qu'extrêmement abondante. On commence par faire choix d'un lieu de la mer qui ne soit pas trop resserré vers le plan incliné du rivage, qui ne soit pas trop battu des vents, mais qu'en défendent ou la nature du climat, ou des abris protecteurs. Un habile thunnoscope (4) se place

---

(1) Cette épithète a toujours été donnée à ces peuples : ils ne l'ont jamais démentie.

(2) Tout le monde sait que la Sicile est ainsi nommée de ses trois caps ou promontoires, Lilibæe, Pachine et Pélore.

(3) Aujourd'hui la mer de Toscane.

(4) *Un habile guetteur.* Je conserve en français le mot *thunnoscope*, qui me paraît rendre parfaitement en un mot la commission qui lui est départie de veiller à

en sentinelle sur la cime d'un mont élevé; il guette l'arrivée des diverses troupes des thons, il observe leur qualité, leur nombre; il en donne connaissance aux autres pêcheurs: aussitôt toutes les dictues, transportées au milieu des eaux, sont disposées comme une ville; on y voit des avenues, des portes étroites et intérieures: les thons y entrent en bataillons nombreux; tels seraient ceux d'une armée. Là sont ceux des plus jeunes, plus loin ceux des plus âgés, ici ceux d'un moyen âge; ils se portent dans tous les détours des filets, en colonies innombrables qui n'ont de terme que les désirs des pêcheurs, et qu'au moment où ceux-ci enlèvent les dictues. Ils se procurent ainsi une pêche étonnante et immense.

---

l'arrivée des thons. Ce mot ne doit avoir rien qui répugne, puisque nous avons déjà dans notre langue *télescope*, *termoscope*, *microscope*, *uranoscope*, etc.



CHANT QUATRIÈME.

Les amours des poissons en font tomber un grand nombre dans les mains des pêcheurs ; leur mortel empressement pour leurs femelles les entraîne à de funestes hymens, à de bien fatales jouissances. O vous, le plus puissant de ceux qui commandent aux mortels, Antonin, et vous son cher, son divin fils ! voyez avec complaisance, avec intérêt ces ravissans tableaux des mers dont les Muses, en me comblant de leurs faveurs, ont tracé les heureuses images dans mon esprit et dans mes chants : poète, elles ont ceint mon front de leurs lauriers immortels, pour me rendre digne de faire passer à vos oreilles et dans vos âmes le charme enivrant de la douce harmonie !

Amour ! trompeur Amour ! le plus beau sans doute des dieux, mais le plus terrible, lorsque tu portes inopinément le trouble dans un cœur : tu y exerces le ravage comme la tempête ; tu y souffles d'horribles tourbillons de feux ; tu y

développes le ferment des douleurs les plus aiguës, des plus intraitables fureurs; tu te fais un jeu cruel de voir verser des larmes, d'entendre pousser des soupirs, des sanglots, d'embrâser, de rougir les entrailles d'un feu dévorant, de ruiner cette fleur de la beauté du corps, de creuser les yeux, de livrer l'âme enfin au plus affreux délire. Que de victimes de ta rage effrénée, en proie au plus horrible désordre, ont été englouties dans la tombe! Ce sont là les sacrifices qui te plaisent. Qui que tu puisses être, ou la plus ancienne des divinités sortie rayonnante des gouffres de l'informe chaos, qui as établi le premier les lois et les nœuds de l'hymen, et fait connaître le véritable objet du rapprochement des sexes; ou que tu aies pour mère la reine de Paphos, l'ingénieuse Vénus, et que, dieu ailé, tu tiennes d'elle cette ressemblance avec les oiseaux, daigne m'être propice! viens avec ton aimable et douce bienveillance, dicte toi-même mes chants! Quel téméraire oserait blâmer l'ouvrage de l'Amour! Ton empire s'étend sur tout ce qui existe : partout on te désire, et partout on te redoute. Heureux celui dont un amour tranquille occupe et remplit le

cœur ! Les habitans de l'Olympe, la race des humains ne suffisent pas à ta puissance : tu ne dédaignes ni les bêtes féroces, ni les êtres qui peuplent les vastes régions de l'air ; tu pénètres dans l'abîme des eaux, armé de tes flèches acérées, afin que rien n'échappe à ton impérieuse et nécessaire influence, pas même le poisson qui vit au sein des ondes.

Quel amour, quelle véhémence dans l'ardeur des scares aux couleurs variées ! loin de se délaisser entre eux dans le danger, ils se prêtent un appui réciproque. L'un d'eux gémit-il engagé au terrible hameçon, un autre, s'élançant à sa défense, rompt la corde de ses dents, lui sauve la vie, et prive le pêcheur contristé du prix de ses travaux : celui-ci, captif dans les nasses, est délivré par un autre scare, qui l'en retire et l'arrache au trépas. Lorsque ce beau poisson se voit pris dans le filet, il cherche, il essaie tous les moyens de se soustraire à son malheur. La tête et les yeux tournés en bas, il nage de sa queue en arrière, en la passant dans le cou de la nasse ; il redoute surtout les brins aigus et allongés qui en hérissent l'entrée, et qui, tels que des piquans, blessent sa face et ses yeux, lorsqu'il

se présente par sa partie antérieure. Ceux de son espèce voyant son inquiétude, son embarras, s'élancent de dehors à son secours, et ne l'abandonnent point dans sa détresse : l'un d'eux lui tend sa queue, comme si elle était une main dont il pût le prendre ; elle lui sert à s'y accrocher de ses dents : il l'entraîne ainsi hors de sa prison, la bouche comme enchaînée à cette queue conductrice. Souvent c'est celui qui est dans la nasse qui avance sa queue ; un autre s'en saisit, le fait suivre et l'enlève du précipice. C'est par cet industrieux manége qu'ils se dérobent à la mort. Ainsi lorsque des hommes gravissent un mont escarpé durant une nuit ténébreuse, quand la lune a cessé de paraître, voilée par les crêpes rembrunis des noirs nuages, ils se tourmentent dans l'obscurité, et s'égarant dans des sentiers qui ne sont point battus, se donnent la main les uns aux autres, et s'entr'aident en se tirant mutuellement ; ainsi l'amour des scares les uns pour les autres les entraîne à se secourir entre eux ; il est même souvent la cause de la ruine de ces infortunés : attachement aussi amer que funeste, qui les précipite dans les mains ennemies des pêcheurs ! Quâtre de ces

derniers montent un esquif rapide ; deux seulement se livrent au soin des rames, un troisième dispose le piége : il attache la femelle d'un scare par le bout de ses lèvres, et la porte au sein des eaux sous le lien qui sert à fermer le filet. Il la préfère vivante ; si elle ne l'est pas, il place sous sa bouche le plomb-dauphin ; il assujettit un autre plomb mobile au bout opposé et postérieur du lien ; il agite et promène en tout sens dans les flots cette femelle, qui paraît douée de la vie. Le quatrième porte à sa rencontre, et tout près d'elle, la frauduleuse nasse. Aussitôt les scares, aux brillantes couleurs, se hâtent, se rassemblent en grand nombre pour délivrer leur compagne entraînée ; ils se jettent de toutes parts autour de l'esquif, emportés par l'irrésistible attrait de leurs femelles. Les rameurs pressent alors la nacelle de toutes leurs forces ; les scares la suivent avec ardeur : mais c'est là leur dernier effort. Lorsque les pêcheurs jugent que leur nombre est assez grand, que leur fureur est assez exaltée, ils poussent dans la nasse et la corde et le plomb, qui, rendant le scare plus lourd, le font tomber dans l'intérieur. A cette vue ils se précipitent tous ensemble, à

l'envi les uns des autres, dans cette tortueuse enceinte de mort. La bouche, les gorges obstruées de la nasse sont trop étroites pour la foule des scares qui s'y présente, tant leurs transports sont impétueux. Des hommes prêts à entrer en lice pour le prix de la course, s'élançant de la barrière, mettent en œuvre toute la force, toute la rapidité de leurs jambes, ambitieux d'avoir bientôt parcouru la longue carrière du stade; ils s'appliquent tous à s'approcher de la borne, à ravir la douce palme de la victoire, à se porter sur le terme, à s'assurer, en le touchant, le titre glorieux de vainqueur. C'est avec le même empressement que les scares se laissent entraîner sans retour dans l'abîme, dans les flancs ténébreux de la nasse; poussés pour la dernière fois par cette passion effrénée pour leurs femelles, ils comblent eux-mêmes, par une proie abondante, les vœux des pêcheurs. D'autres introduisent dans l'obscur filet une femelle vivante, et la placent sur les rochers que fréquentent ces poissons d'une blancheur éblouissante. Attirés, embrâsés par l'atmosphère d'amour qu'elle exhale, ils se rassemblent de tous côtés, caressent de leurs bouches, lèchent tout

autour les parois de la nasse, cherchant partout avec ardeur quelque voie pour y pénétrer. Ils parviennent enfin dans cette prison sans issue, où ils s'entassent tous les uns sur les autres; plus d'espoir d'en sortir : une fin déplorable est le fruit de leur folle passion. Un oiseleur qui veut, par la ruse, faire tomber les oiseaux dans le piége, cache, sous d'épais rameaux, une femelle de même espèce, compagne ordinaire de ses chasses, qui bientôt fait entendre son chant vif et gracieux; les oiseaux, attirés, détournés de leur route par le son séducteur de cette voix, arrivent en foule et donnent dans le filet : les scares viennent de même chercher la mort dans les nasses.

L'amour cause aussi de la même manière la perte des céphales; ils se laissent tromper également par une femelle aussi belle que bien nourrie, qu'on promène dans les flots; dès qu'ils l'aperçoivent, ils se portent sur elle en nombre immense, et comme enchaînés à cet attrait, ils ne veulent point s'en détacher. Ce charme, l'ardeur de leurs désirs, les entraînent partout, même sur le rivage qui leur est funeste, si on y dirige la frauduleuse femelle;

ils la suivent en foule, sans se souvenir des pêcheurs et de leurs piéges. Ainsi que des jeunes gens qui, frappés de la beauté d'une femme, s'arrêtent d'abord pour la contempler, pour admirer ses traits enchanteurs, qui s'en approchent ensuite, oublient, cessent de suivre la route qu'ils tenaient auparavant, et sont toujours après elle, le cœur agité des doux mouvemens de l'amour; ainsi vous verriez le chœur nombreux des céphales emportés, égarés par leur amoureux délire; mais ces amours ne tardent pas à leur être odieux : le pêcheur, armé de l'amphiblestre, le projette au loin sur eux, les enveloppe aisément dans ses mailles artistement tissues, et en fait une pêche copieuse.

Les sépies, malheureuses dans leurs amours, éprouvent un sort plus fâcheux : les pêcheurs ne se fatiguent point dans les mers à diriger contre elles les nasses ou les longs replis des filets; ils les entraînent en portant au milieu des eaux leurs mains sur une seule. A peine sont-ils aperçus des autres sépies, qu'elles fondent à la hâte sur elle, se serrent sur son corps, l'enlacent de leurs bras, comme de jeunes filles

qui voient de retour ou leur frère absent depuis nombre d'années, ou leur père chéri qui revient sain et sauf dans ses foyers; ou comme une jeune épouse récemment engagée sous les lois de l'hymen, qui tient son jeune époux étroitement embrassé dans le lit nuptial, et dont les bras d'une éclatante blancheur, sont toute la nuit attachés, suspendus à son cou; ainsi les rusées sépies sont fortement roulées les unes sur les autres. Cet effort de leur amour ne cesse que lorsque les pêcheurs les ont enlevées dans la nacelle; alors même restent-elles encore unies, et leur amitié n'a-t-elle d'autre terme que la mort qu'elles reçoivent ensemble. Dans le printemps, on les prend, on les trompe avec les nasses qu'on établit à l'ombre sous les rameaux du myrica (1), ou sous les branches épaisses du comare (2), ou dans tout autre fourré sur les bords des rives sablonneuses. Les sépies, pressées par le désir de se reproduire,

---

(1) Le tamaris, plante de la famille des *portulacées*.

(2) Le traducteur latin dit *oleaster*, l'*olivier-sauvage*. C'est plutôt l'*arbousier* de la belle famille des rosages.

amours, dans leurs hymens, sont en usage chez ces peuples d'Assyrie, dont les villes sont situées sur les bords du Tigre, chez ceux qui habitent la Bactriane, célèbres par la distance à laquelle ils lancent leurs flèches. Ils vivent séparément et à la fois avec plusieurs épouses, et partagent tour à tour leur couche avec elles. Toujours pressées par l'aiguillon de la jalousie, elles meurent de rage et de douleur, en se déchirant mutuellement par une guerre vive et opiniâtre.

C'est ainsi que parmi les mortels, la jalousie est le plus funeste, le plus horrible des maux. Que de chagrins, que de gémissemens dont elle est l'odieuse cause ! Compagne de la rage effrénée, elle s'associe avec elle, enfante les plus affreux désordres, se termine par la mort; elle pousse aussi le malheureux cossyphe à sa perte : il ne recueille de ses nombreux hymens, qu'un fruit bien amer. Lorsque le pêcheur le voit s'agitant sur la roche, en peine pour ses épouses, il roule une caride vivante autour de son hameçon, il place le cube de plomb au-dessus ; il avance vers les roches le piége chargé de ce poids, il le présente à portée des demeures des

kichles. Le cossyphe s'en aperçoit et s'élance transporté de fureur, croyant voir la cruelle ennemie de ses plaisirs et de ses épouses prête à pénétrer dans leurs gîtes; il croit, en se précipitant, venger de ses dents aiguës cet attentat de la caride; il ne voit pas que sa bouche s'ouvre pour sa ruine. Le pêcheur qui l'attend, pousse et presse contre lui son dard recourbé; il l'entraîne triste, abattu, expirant, et lui tient ce langage moqueur : « Pauvre cossyphe, « prends soin, fais maintenant la garde de tes « épouses, livre-toi auprès d'elles aux douceurs « de l'amour ; une seule, un hymen unique ne « sauraient te plaire; il te faut pour toi seul « la jouissance d'un grand nombre : approche, « heureux époux, vois ces noces qui se préparent, ce foyer embrâsé qui remplit le rivage « de sa clarté brillante » : discours outrageans, mais qu'il lui tient sans en être entendu. Les kichles, lorsque leur défenseur, lorsque leur cossyphe a cessé de vivre, quittent ces retraites de leurs hymens, s'égarent au dehors, et partagent, par un trépas commun, le triste destin de leur époux.

Les chiens galées, les races des noirs centro-

phores (1), périssent de même par suite de l'attachement, des secours qu'ils se portent les uns aux autres. Le pêcheur fixe un poisson blanc à l'hameçon ; il le porte à la profondeur de longues et nombreuses orgyes sur quelque fond vaseux et obscur : un de ces poissons s'y précipite et y trouve sa perte ; il est enlevé sur-le-champ. Dès que les autres s'en aperçoivent, ils se jettent et sont toujours en foule après lui jusqu'à la rencontre de la nacelle et des pêcheurs. On les prend alors dans l'enceinte circulaire de vastes filets, en lançant sur eux, avec impétuosité, des fers à trois pointes ou d'autres instrumens meurtriers ; ils ne se retirent que lorsqu'ils ont vu leur compagnon entraîné : ils ambitionnent de mourir avec lui. Ainsi que de tendres parens accompagnent de leur maison jusqu'au triste lieu de sa sépulture, un enfant dont la parque vient de trancher les jours, leur unique enfant, objet de

---

(1) Les centrophores sout des squales à dos noir et armé d'aiguillons, nommés noirs (κελαινοι), dit Salvini, par opposition à ceux que le poète grec veut désigner sous le nom des galées (γαλεοι), qui n'out pas le dessus du corps noir, et dont le nom peut venir de γαλα, lait, squales au dos blanc.

tant de soins et de sollicitudes. Se déchirant de leurs mains cruelles, versant des torrens de pleurs sur sa tombe, ils y restent opiniâtrément attachés ; ils se refusent à retourner chez eux, obstinés à mourir sur son malheureux cadavre ; de même ces poissons ne veulent point se séparer de celui qu'entraînent les pêcheurs, jusqu'à ce qu'ils succombent eux-mêmes sous leurs coups.

Il en est qu'un attrait particulier autre que celui des mers, sollicite d'en sortir pour satisfaire leur passion pour la terre ; ce goût si vif pour un élément étranger se remarque surtout parmi les poulpes et la race des sargues, qui vit au milieu des rochers. Le poulpe ne résiste point au penchant qui l'entraîne vers l'arbre de Minerve, le glauque olivier ; le charme qui l'attire vers ce végétal, la joie que lui inspire cette plante oléagineuse, semblent tenir du prodige. Se trouve-t-il sur le prochain rivage, non loin de la mer, un bel olivier richement chargé de fruits, l'instinct du poulpe l'y dirige de la même manière que la puissance de son odorat conduit le chien de Cnosse (1) sur la trace des bêtes

(1) On sait que Cnosse était une des villes de l'île de Crète.

sauvages, qui, sur la foi de ce guide, s'engage à leur recherche sur les montagnes, dans des routes tortueuses, qui bientôt fond sur elles, sans être trompé dans son attente, et retourne glorieux vers son maître. Le poulpe reconnaît de même la présence d'un olivier voisin : il sort du fond des flots, se traîne tout joyeux sur la terre et s'approche de l'arbre chéri. Il commence par se rouler, par se serrer étroitement et avec transport autour du pied, pareil à un jeune enfant dont les bras s'ouvrent à l'approche de sa nourrice, s'enlacent autour d'elle, font effort pour atteindre jusqu'à son cou, avides de presser sa tête et son sein; ainsi le poulpe, cédant à l'impulsion de son amour, s'enchaîne autour de ce tronc tant aimé. S'appuyant bientôt des extrémités de ses bras, il rampe avec empressement vers sa cime et se contourne sur ses rameaux, en se portant tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre, tel qu'un homme qui, après une longue absence, ne se lasse point d'embrasser ses amis venus en foule à sa rencontre, ou tel que le lierre, toujours frais, qui serpente le long des hauts sapins et s'étend partout en rampant sur leurs branches, depuis la racine jusqu'au sommet; ainsi

l'heureux poulpe engage ses bras, avec caresse, dans les rameaux onctueux de l'olivier. Lorsque son amour, satisfait par la douce jouissance de cet arbre favori, a perdu de son ardeur, il se retire dans l'abîme des mers. Les pêcheurs, qui ont remarqué ce goût des poulpes pour l'olivier, le mettent à profit pour les attirer dans le piége; ils lient ensemble plusieurs de ses plus belles branches; ils chargent le milieu d'un poids de plomb, et les tirent de l'intérieur de la nacelle: le poulpe ne résiste point à cet appât; il se saisit de ces rameaux aimés et s'y attache avec force. Entraîné ensuite comme une proie, les nœuds de son amour ne se rompent que lorsque le pêcheur l'a enlevé sur la barque; même en mourant, l'olivier ne saurait lui être odieux.

Les sargues ont un vif amour pour les chèvres: elles sont l'objet de leurs désirs. Quoiqu'ils vivent dans les ondes, ils trouvent dans les troupeaux des montagnes un charme difficile à rendre. Quoi de plus merveilleux que ce rapprochement d'animaux sortis les uns des mers, les autres des monts escarpés! Durant les chaleurs de l'ardente canicule, les bergers conduisent leurs chèvres vers la mer pour qu'elles y

prennent, exposées aux rayons de Phœbus, un bain qui les purifie. Les sargues, qui entendent leur bêlement, la voix plus forte des chevriers, s'élancent vers la rive à la hâte, quoique peu agiles, entraînés jusque sur ses bords par l'élan du plaisir; caressent de leurs queues ces quadrupèdes à cornes, promènent sur eux leurs langues avides, et, bondissant tout autour, les assiègent en nombre immense. Les bergers, qui en sont pour la première fois témoins, restent frappés d'étonnement. Les chèvres ne voient point avec peine cette troupe amie; les sargues, de leur côté, ne se lassent point de ce doux commerce. Des chevreaux qui sautent autour de leur mère à leur retour du pâturage, se livrent envers elles à de moindres transports, à de moins douces affections dans leurs sombres étables. Lorsque tout retentit des bêlemens de joie de ces tendres chevreaux, l'aimable sourire anime la figure des bergers. Les sargues montrent le même empressement autour des troupeaux de chèvres. Lorsqu'un assez long séjour dans les eaux a satisfait leurs désirs et leurs besoins, elles retournent vers la bergerie. Les sargues affligés les suivent alors tous en masse

et de près, jusqu'à la dernière ride des ondes qui touche à la terre. Ainsi, lorsqu'une mère, une épouse désolée accompagnent l'une son fils chéri, l'autre son époux prêts à partir pour une contrée lointaine, leur esprit plongé dans la plus accablante douleur, calcule la longue étendue des mers, le nombre des mois; s'avançant sur le bord qui frise de plus près les ondes, elles donnent l'essor à leurs gémissemens, et conjurent les dieux de hâter le retour de leur fils, de leur époux: leurs pieds ne secondent plus leurs voeux pour les ramener; leurs regards ne peuvent plus se détacher de dessus les mers; ainsi serait-on porté à croire que des larmes coulent des yeux des sargues abandonnés des chèvres qui se retirent. Infortunés, vous ne tarderez pas, sans doute, à maudire les chevriers! Le génie de l'homme tournera contre vous votre attachement, pour vous tromper, pour vous donner la mort.

Le pêcheur cherche d'abord, à portée du rivage, ces rochers à deux sommets rapprochés dont la mer est resserrée dans un étroit espace, qui sont frappés sans obstacle de tous les feux du jour, où les sargues habitent en commun;

car ils aiment beaucoup les rayons vifs et ardens du soleil. Revêtu de la peau des chèvres, la tête surmontée de deux cornes, il s'y rend muni d'un appât; il jette dans les flots de la farine imprégnée de la graisse et du fumet de ces animaux. Cette odeur amie, cette forme trompeuse, le bienfait de cette nourriture aimée, les attirent sans qu'ils aient le soupçon d'aucun piége; ils se jouent, avec une orgueilleuse complaisance, autour du pêcheur ennemi déguisé sous la peau des chèvres, auquel ils prodiguent leurs douces caresses. Malheureux, ils apprendront bientôt combien ce traître ami leur sera fatal, combien il diffère de l'innocente douceur des chèvres! Armé à l'instant du roseau mortel, de la corde tressée de lin, il garnit l'hameçon d'un fragment de chair détaché de la bouche d'une chèvre; les sargues s'en saisissent avec avidité. Le pêcheur, incliné en arrière, tire sur-le-champ la ligne à lui d'une main vigoureuse. Si quelqu'un de ces poissons s'avise du stratagême dont ils sont l'objet, ils ne reparaîtront plus lors même qu'on amènera de véritables chèvres aux longs poils. Glacés d'effroi, ils fuiront tous ensemble et le simulacre

et l'appât, et l'heureuse exposition du rocher. Si le pêcheur leur dérobe le secret de ses ruses, s'il pousse sa manœuvre avec rapidité, aucun ne lui échappera; ils tomberont tous victimes de la forme empruntée de ces quadrupèdes.

Les sargues, dans le printemps, se livrent aux soins d'un autre amour, à celui de leur propre espèce. Ils se font la guerre pour la jouissance de leurs femelles; un seul prétend à la possession de plusieurs. Celui qui sort vainqueur du combat reste l'unique époux de toutes. Il conduit leur troupe nombreuse vers ces rochers où les pêcheurs ont disposé la nasse aux vastes flancs et de forme circulaire, dont ils ont masqué l'ouverture avec des rameaux de myrte, de laurier odorant, ou de tout autre arbuste, qu'ombragent toute entière des branches verdoyantes arrangées avec art. L'aiguillon de l'amour excite bientôt les sargues à commencer l'attaque; ils se battent avec une horrible fureur, dont l'hymen est le prix. Lorsqu'un d'eux, repoussant ses rivaux, a remporté la victoire, il cherche de l'œil quelque roche excavée qui puisse servir de retraite à ses épouses. Il aperçoit la nasse gisante que recouvrent des rameaux char-

gés de feuilles : nouvel époux, il y dirige ce chœur de femelles, qui se portent aussitôt dans son enceinte. Il écarte au dehors les autres mâles, et ne leur permet d'approcher d'aucune d'elles. Lorsqu'elles sont toutes dans la nasse fatale, il y entre après elles comme dans une chambre nuptiale, comme dans son lit d'hymen, qui bientôt sera son lit de mort. Ainsi, lorsqu'un berger ramenant ses brebis laineuses du lieu de leurs dépaissances, les fait rentrer dans le bercail ; placé sur le seuil de la porte, il les compte à fur et mesure en lui-même et en fait la revue exacte, s'assurant ainsi qu'elles sont toutes en bon état. Dès qu'il les voit renfermées à la presse dans leurs étables, il y entre à leur suite ; ainsi les femelles des sargues vont en avant les premières dans ce creux séjour. Lui-même, trop malheureux époux, s'y précipite le dernier au milieu de ses malheureuses épouses.

Tels sont les combats que l'amour provoque parmi les habitans des eaux : telles sont aussi les fraudes cruelles, cause de leur ruine, dont leurs amours sont le principe.

Les hippures aperçoivent-ils quelque corps qui flotte sur les ondes, ils le suivent en foule

et de près dans tous ses mouvemens, surtout lorsqu'un vaisseau brisé par la tempête, après avoir été cruellement en butte à l'horrible courroux de Neptune, a été mis en pièces par les vagues amoncelées, que ses fragmens rompus par le nombre et la force des chocs errent dispersés dans la vaste mer. Les races des hippures se dirigent alors sur ces débris emportés par les flots, et ne les quittent pas. Si le pêcheur les attaque dans ce moment, il en fera une pêche abondante, et qui ne lui sera pas enviée. Puissent les nautonniers, chéris du dieu des mers, être à l'abri de ces malheurs! Puissent leurs bâtimens, aidés du souffle léger des zéphirs, sillonner le sein des eaux sans en être battus, sans accident fâcheux, en effectuant par le jeu alternatif de leurs rames, les utiles transports du commerce! On imaginera d'autres piéges contre les hippures, et la pêche s'en fera sans la destruction des vaisseaux. Liant ensemble plusieurs morceaux de bois dégradés, on les jettera dans les gouffres des mers, après avoir fixé au-dessous une pierre dont le poids les entraînera dans le fond. Tout cet appareil s'enfoncera ainsi doucement dans les eaux. Aussitôt

les hippures, amis des lieux sombres, s'y rassembleront en cohortes nombreuses. Le plaisir de se jouer sans cesse sur le dos de ces bois les y retiendra sans peine. Les pêcheurs prendront ce moment pour en faire la pêche. Qu'ils arrivent, les hameçons garnis de leurs amorces, et jettent les lignes : les hippures s'empresseront d'y courir et saisiront la mort. Lorsqu'un homme, agitant entre deux chiens une proie qu'il tient suspendue, excite entre eux une rixe cruelle, pressés tous deux par l'aiguillon de la faim, ils tendent, en grondant, leurs gueules l'un au-devant de l'autre, avec une égale fureur, les yeux toujours fixés sur la main de l'homme, cherchant à juger où tombera la nourriture, qu'ils se disputent ensuite avec rage, à coups pressés de leurs dents; c'est avec la même ardeur que les hippures se précipitent sur les appâts. Un pêcheur diligent les enlèvera tous aisément les uns après les autres : plus prompts que lui, les hippures se presseront vers la mort, victimes de leur aveugle stupidité. L'imprudente avidité des pompiles favorise aussi leur pêche; les mers sombres ont pour eux le même attrait,

On prépare contre les theutis une fusée en corde, sous forme d'échèveau ; on fixe tout autour, très-près les uns des autres, de nombreux hameçons dont les pointes crochues se correspondent, sur lesquels on engage des iulis au corps bigarré, qui recouvrent les extrémités aiguës du fer. Le pêcheur qui tient cette corde fortement liée, la tire au-dessus des vastes abîmes : le theutis l'aperçoit, s'élance, embrasse l'appât de ses ailes humides, et se prend aux haims. Quels que soient ses efforts, il ne peut s'en dégager : il est entraîné malgré lui, après s'être enferré lui-même.

Dans les anses paisibles des mers, un jeune pêcheur fait, en jouant, la pêche des anguilles. Il prend les intestins d'une brebis, il les jette dans l'onde, tels que les longs filets d'une ligne. L'anguille les voit, s'y porte, sa bouche s'en saisit ; l'enfant qui juge qu'une partie est déjà dans son estomac, souffle avec force dans ces intestins, qui s'enflent et se roidissent aussitôt. Gros et tendus par le ressort de l'air que sa bouche y lance, ils gonflent et distendent la gorge de la malheureuse anguille. La compression, due au souffle de cet enfant, la tourmente

d'une manière affreuse; en vain veut-elle fuir, elle est enchaînée, jusqu'à ce que son horrible enflure et l'étouffement dont elle est cause, la forçant de monter à la surface des eaux, la livrent aux mains du pêcheur. Ainsi, lorsqu'un homme qui veut déguster la liqueur d'un vase, applique sa bouche au tube creux propre à la soutirer, et la fait jaillir au dehors par l'aspiration des extrémités réunies de ses lèvres, en l'entraînant à la suite de son souffle, ainsi les anguilles, rendues tumescentes par celui des pêcheurs, sont impérieusement amenées vers la bouche fatale d'où ces jets d'air sont partis.

Il est un poisson malheureux et dénué de force, l'espèce misérable de la faible aphye, à laquelle on donne le nom d'*engraules*: tous les autres s'en accommodent pour leur nourriture; elle est toujours prête à prendre la fuite: elle tremble au moindre objet. Engagées les unes dans les autres, les aphyes s'établissent en groupe étroitement serrées, retenues entre elles comme par de forts liens: on tenterait vainement de les désunir, de les détacher, tant elles font corps ensemble. Souvent les vaisseaux s'embarrassent, au milieu des manœuvres, dans leurs

masses ; souvent ceux qui commandent les galères, cherchent à les rompre de leurs rames ; les rames, quoique mues avec force, en sont arrêtées autant que par un dur rocher. D'autrefois la hache terrible tombe sur elles, sans pénétrer dans toute leur épaisseur ; elle ne coupe qu'une partie de ce monceau animé, tranche la tête de l'une, coupe la queue de l'autre, fait deux parties égales de celle-ci, emporte celle-là toute entière. Spectacle horrible qui ressemble à un exécrable champ de carnage ! Les aphyes restent toutefois opiniatrément engagées dans les nœuds qui les enchaînent ; on dirait qu'elles sont fixées par des clous : un homme qui y porterait sa main, ainsi que dans un banc de sable, l'en retirerait amplement chargée. Lorsque les pêcheurs les voient ainsi pressées les unes sur les autres, ils les enveloppent de leurs sagènes, et en amènent sur le rivage une proie immense acquise sans un grand travail. Ils en remplissent leurs vases, leurs bâtimens ; ils en élèvent, en avant de la rive, des tas d'une grande hauteur, tant la pêche qu'ils en ont faite est considérable. Ainsi que des gens de la campagne, qui, pour achever l'œuvre de la moisson, livrent le

grain au vent, le lancent de leurs rames (1) propices et terrestres pour l'obtenir sans mélange, et en forment, au milieu de l'aire arrondie, une pile d'un grand volume, qui la remplissant en entier, blanchit au loin, en apparence, sous la forme d'une couronne; de même le front du rivage, dont la mer sinueuse est bordée, blanchit par le nombre infini d'aphyes qui en couvrent l'étendue.

L'Euxin est la patrie des pélamys (2); les tunnis (3) farouches leur donnent l'être: ces dernières, rassemblées à l'embouchure du Mœotis, autour de ses humides roseaux, dans ces plages où il s'unit à la mer, se livrent à leur ponte pénible. Elles y dévorent impitoyablement tous les œufs qui s'offrent à leurs bouches avides; ceux qui leur échappent, protégés par les joncs et les roseaux, produisent dans le temps la race nombreuse des pélamys. A peine ont-ils le contact des ondes, ont-ils essayé les mers, qu'ils

---

(1) Expression métaphorique, pour exprimer les pelles dont on se sert pour vaner le grain.

(2) Les anciens appelaient ainsi les jeunes thons.

(3) Les femelles des thons.

se hâtent de passer dans celle de l'Euxin, et ne veulent plus rester dans les eaux de leur naissance, quelque petits qu'ils soient. Il est sur les confins de la Thrace une mer enfoncée qu'on dit être celle du domaine de Neptune, qui a le plus de profondeur, et qui tire de là le nom de *Noire*, sur laquelle les vents impétueux, les vents dévastateurs n'exercent point leur affreux ravage. Dans son enceinte, sont, sous les flots, des retraites excavées, vaseuses, immenses, où se produisent plusieurs substances qui sont une nourriture agréable aux petits poissons : ce sont les premiers asiles où se rendent les troupes innombrables des pélamys nouveaux-nés. Ils sont ceux de tous les habitans des eaux qui redoutent le plus les tempêtes du rude hiver ; ces terribles agitations des ondes troublent et trompent leur vue. Abrités dans ces bassins spacieux, ils y restent sans inquiétude, ils y croissent dans l'attente du doux printemps; ils ressentent alors l'heureux besoin de l'hymen. Lorsque leurs germes développés grossissent dans leurs flancs, ils retournent dans la mer qui les vit naître, et s'y délivrent de leurs œufs. Les Thraces, pendant la cruelle saison

des frimas, en font dans la vaste et noire étendue de cette mer une pêche pénible et sans attrait, par le droit sanglant de la guerre et le fatal privilége de la mort. Ils ont une pièce de bois peu longue, seulement d'une coudée; mais grosse et forte, lestée dans sa partie supérieure d'une couche épaisse de plomb; ils l'arment de pointes, de tridents de fer nombreux et serrés; une corde fortement tressée s'étend tout autour et l'enveloppe. Dirigeant leur nacelle vers le lieu de la mer qui a le plus de profondeur, ils envoient, dans le fond le plus reculé de l'abîme, la pièce solide de bois. Entraînée en même temps par l'impulsion du pêcheur, par le poids du plomb et des fers, elle arrive jusqu'aux dernières couches des ondes, et tombe sur les malheureux pélamys engagés dans la vase: elle perce, elle saisit tous ceux de ces infortunés qui se trouvent à sa rencontre. Les pêcheurs les enlèvent aussitôt, se débattant encore autour du fer dont les blessures les déchirent des plus atroces douleurs. L'homme même le plus dur, en voyant cette triste pêche et leur horrible trépas, ne pourrait défendre son cœur des émotions de la pitié. Ces terribles pointes prennent l'un par

les flancs, l'autre à la tête, atteignent celui-ci à la queue, celui-là au ventre, écrasent le dos de cet autre, percent les entrailles de ce dernier. Ainsi lorsque, après une bataille, des guerriers retirent, du sang et de la poussière, leurs compagnons tués dans le combat, et les portent, les yeux baignés de larmes, sur le lit et le brasier funéraires (sur le bûcher), on voit sur ces cadavres tous les genres de blessures, les coups de toute espèce dont la fureur de Mars les a frappés; ainsi les pélamys sont mis en pièces de mille façons : véritable image de la guerre, qui remplit de joie les pêcheurs. D'autres prennent ces stupides poissons avec des rets légers. Ils sont pendant toute la durée de la nuit dans de continuelles alarmes, frémissant au moindre objet qui tombe dans la mer; ils ont une crainte extrême des ténèbres. On choisit ce temps pour en faire la pêche, lorsqu'ils gémissent saisis de terreur au fond des eaux. Les pêcheurs ont des dictues à mailles légères, qu'ils disposent en cercle : ils battent violemment de leurs rames le dos des ondes, et poussent avec impétuosité leurs perches retentissantes. Mis en fuite par le bruit et l'agitation phosphorique des flots, les pélamys s'élancent

et s'engagent dans les flancs du filet solidement fixé, qu'ils prennent pour un sûr asile. Insensés, que la peur d'un vain bruit précipite sous la faux de la Mort ! Les pêcheurs se jettent aussitôt sur la double corde des dictues, et les tirent sur le rivage. Les pélamys, à la vue du mouvement de ces cordes, en proie à la frayeur, se serrent, se roulent tout tremblans en un seul tas. Que celui qui gouverne les dictues prie les dieux qui président aux pêches, qu'il ne sorte rien du filet, qu'aucun être qui se meut n'en montre l'issue aux pélamys ! sans cela ils passeraient avec rapidité de l'intérieur de leur mobile prison dans le fond des mers, et rendraient la pêche vaine et stérile. Si quelque divinité des eaux n'est point contraire aux pêcheurs, ces poissons, lors même qu'ils auront été entraînés sur le rivage, hors de l'empire d'Amphitrite, ne voudront point quitter le filet, mais resteront obstinément attachés et comme adhérens aux replis de ses parois. C'est ainsi que dans les forêts, sur les montagnes, les chasseurs prennent, par un heureux artifice, les cerfs timides, en suspendant aux arbres extérieurs des cordons où sont attachées les ailes légères des rapides oiseaux. Les cerfs, à cette vue, glacés

d'une vaine et folle crainte, effrayés sans objet de ces plumes, n'osent approcher, jusqu'au moment où les chasseurs fondent sur eux et les prennent. . . . .

Un plongeur qui a une grande habitude de la mer, qui marche sur son fond avec autant d'assurance que sur le continent, saisira sans aucune ruse, et seulement avec ses mains, certains poissons, le sargue craintif et la timide-sciène. Les sargues, en proie à l'épouvante, s'entassent, en tremblant, dans quelque endroit creux des ondes; leurs flancs appliqués, pressés les uns à côté des autres, ils dressent et présentent leurs dos hérissés d'aiguillons aigus, pareils à des vignerons qui ont enceint leur héritage d'une haie épaisse, hérissée de piquans, barrière redoutable contre toute entreprise téméraire; on essaierait vainement d'y pénétrer, puisque de fortes épines en défendent l'entrée: de même personne, dans cette disposition des sargues, ne saurait y toucher, y porter la main; elle serait repoussée par cet assemblage de noirs et horribles piquans. Un pêcheur instruit dans son art se précipite au fond des eaux, examine les sargues dans tous les sens; il voit de quel côté sont leurs têtes,

où sont les attaches de leurs queues. Plaçant alors sa main au-dessus de leurs têtes, il l'avance, et abat peu à peu leurs aiguillons, en les pressant avec force. Les sargues, qui croient que ces aiguillons les mettent hors de toute atteinte, se tiennent fortement serrés les uns sur les autres ; le pêcheur en enlève un de chaque main, et remonte triomphant au-dessus des flots, redevable de ses succès à son adresse.

La sciène est-elle saisie de crainte, amie des rochers, elle s'empresse de s'y précipiter, et se jette dans quelque trou circulaire, dans quelque fente, ou s'enfuit sous les herbes marines, sous les humides fucus. Elle ne se met point en peine de quelque retraite qui puisse la recevoir, la protéger toute entière; elle borne ses soins à garantir sa tête ; elle la cache ainsi que ses yeux. Ne voyant point son ennemi, elle espère échapper à sa poursuite ; de même qu'un bubale (1) qui, prêt à tomber sous la griffe d'un lion furieux, incline sa tête, l'enfonce dans un buisson (défense, hélas! trop vaine),

(1) Voyez la note relative à cet animal dans les remarques du quatrième chant.

et croit s'être soustrait à la vue du féroce animal, jusqu'à ce qu'il en soit atteint et déchiré. Telle est la confiance de la sciène ; elle n'incline pas sa tête : en mourant même, elle croit être en sûreté. Ainsi que l'oiseau-géant de la Libye (1) met en usage une ruse aussi folle qu'indigne d'elle, et qui n'a pas une bonne issue ; de même la trop faible sciène se cache dans une vaine espérance. Bientôt le pêcheur, la tenant dans ses mains, s'élève au haut des ondes et l'offre aux yeux de ses compagnons, accablée et dans l'étonnement.

Telles sont les pratiques ingénieuses venues à ma connaissance, qui font partie de l'art de la pêche, auxquelles tant de poissons doivent une si triste fin. Les autres n'ont pas un sort plus doux, engagés dans les nasses, dans les flancs des vastes filets ; aux hameçons, enlevés par les tridents redoutables, par ce nombre d'instrumens inventés par les pêcheurs, et dont se compose leur art. On attaque les uns pendant le jour ; on ne fait la guerre aux autres que le soir. Lorsqu'aux premières approches de la nuit,

---

(1) L'autruche, le plus gros des oiseaux.

les pêcheurs font avancer, sur les mers, leurs nacelles éclairées par des feux qu'ils y ont allumés, ils frappent de mort, dans les ténèbres, les poissons qui se croyaient sans alarmes. Malheureux! ils se portent autour de la barque, réjouis par la grasse clarté de ces résineux fanaux : surpris à l'instant par les coups impétueux du terrible trident, ils auront vu de bien tristes feux.

Il est un autre genre de pêche, celle qui s'obtient à la faveur des poisons. On fait usage contre les habitans des eaux d'une préparation empoisonnée qui leur donne une mort prompte. Les pêcheurs, par des battemens précipités, par des coups nombreux de leurs perches et de leurs rames, forcent les bandes nombreuses des poissons de se rendre en un même lieu de forme concave, sillonné de profondes et creuses retraites : les sciènes se retirent sous ces roches excavées; les pêcheurs s'arrêtent pour en fermer l'enceinte d'une longue suite de dictues, comme s'ils élevaient contre des ennemis une double barrière, un double rang de murs. L'un d'eux prend alors de l'argile onctueuse, et quelques racines de la plante connue des enfans d'Esculape,

sous le nom de *cyclamen* (1); les mêlant ensemble dans ses mains, il en pétrit deux galettes. Il s'élance dans l'onde par-dessus les filets. Il enduit de ce poison odieux et d'odeur si fatale, les endroits creux des rochers; il en remplit, il en infecte toute la mer : la nacelle se tient à portée pour qu'il puisse ensuite y remonter. Cette odeur, ennemie et mortelle, parvient bientôt dans les gîtes des sciènes; leurs yeux en sont oppressés, comme par le nuage de quelque vapeur; leurs têtes, leurs membres en sont appesantis; elles ne peuvent plus rester dans leurs demeures; elles se répandent, toutes troublées, au dehors, sur les rochers. La mer leur est encore moins propice, tant elle est imprégnée de cet exécrable poison. Enivrées, étourdies, comme des hommes pris de vin, par ces funestes émanations, elles se jettent de tous côtés, sans trouver aucune partie des ondes où elles n'éprouvent le même tourment. Elles se précipitent à la hâte et avec fureur sur les dictues, dans l'espoir de passer à travers; mais nul relâche à leurs souffrances, point de moyens de s'y soustraire:

(1) Plante de la famille des lysimachies.

elles s'emportent au plus cruel délire, accablées tout à la fois de la fatigue de leurs sauts et des coups qu'elles se donnent. Les expirations plus fortes et plus rapides des sciènes mourantes remplissent toute la mer; car c'est là l'unique expression de la douleur des poissons. Les pêcheurs attendent dans le voisinage, charmés et tout joyeux de leur supplice, que le silence règne sur les eaux; que, cessant de lutter contre la mort, on n'entende plus le bruit dont leur souffle agite la mer. Ils enlèvent alors cette immense quantité de poissons qu'un destin commun, qu'un même trépas livrent entre leurs mains. Ainsi, lorsque des ennemis, déployant toutes les fureurs de la guerre contre une ville, ne cessent, dans l'espoir d'en faire plus facilement le pillage, de diriger contre elle les fléaux les plus désastreux, et rendent l'eau de leurs sources mortelles, en y versant des poisons, ceux qui l'habitent succombant sur leurs tours à tous les malheurs, au funeste effet de cette onde traîtresse, périssent d'une mort odieuse, horrible, et la ville entière est jonchée de leurs cadavres; ainsi les sciènes, victimes des pêcheurs, terminent leur vie par un trépas aussi barbare que terrible.

CHANT CINQUIÈME.

Vous reconnaîtrez sans peine, ô mes Souverains ! si vous prêtez quelque attention à ce que je vais mettre sous vos yeux, qu'il n'est rien qui résiste à l'industrie des hommes, ni sur la terre, cette mère commune, ni dans le vaste sein des mers : leur origine remonte sans doute à celle des dieux ; leur puissance seule est inférieure. Soit donc que leur race, analogue à celle des immortels, ait été l'ouvrage du génie de Prométhée et le fruit de l'heureuse association des substances solides et liquides ; soit que leur cœur porte la trempe, l'empreinte de l'essence divine, et que leur existence tire sa source du sang illustre des Titans ; car nul être n'est supérieur à l'homme, si l'on en excepte les dieux : nous ne cédons qu'à eux seuls. Que d'animaux féroces des montagnes, doués d'une force énorme, son courage n'a-t-il pas domptés ! Que de races d'oiseaux élancés, errans dans les airs,

à la hauteur des nues, ne sont pas tombées sous ses coups, quoiqu'il soit inhabile à s'élever de terre! Ni l'audace terrible du lion ne l'a mis a l'abri d'en être terrassé, ni le vol rapide de l'aigle ne l'a dérobé à sa poursuite. Enchaîné par l'homme, le grand et noir quadrupède de l'Inde a subi le joug, a courbé son dos sous les poids les plus lourds, s'est soumis aux pénibles travaux du trait. Que d'immenses cétacées vivent dans les champs de Neptune! Loin d'être au-dessous des animaux terrestres par leur masse, ces monstres marins l'emportent de beaucoup par leur taille, par l'énergie de leurs muscles. On trouve sur le continent certaines espèces de tortues qui n'ont ni le pouvoir, ni le moyen de nuire : on ne se présente point sans danger, au milieu des flots, devant la tortue de mer. Les chiens de terre sont redoutables par leurs morsures : aucun n'est comparable, dans sa brutale fureur, à ceux de l'empire d'Amphitrite. La panthère est une des bêtes de terre les plus terribles ; celle des mers l'est bien davantage. La terre a sa cruelle hyène ; celle des ondes est mille fois plus horrible. La première a ses béliers, animaux innocens des bergeries ; ceux qui

approcheront de ceux des eaux, n'auront point à se louer de leur douceur. Qui mettrait au même rang la férocité des sangliers et celle de l'exécrable lamie? Qu'est le lion en proie à la rage la plus effrénée, à côté de l'affreuse zygène? L'ours aux longs crins redoute, même sur la terre, la violence plus cruelle des phoques; et, s'il en est attaqué, succombe inévitablement. Tels sont les êtres à si grande puissance dont les mers sont peuplées. Toutefois la race intraitable des humains met en usage les manœuvres les mieux combinées pour parvenir à leur ruine. Ils sont vainqueurs dans les combats qu'ils engagent même avec les cétacées. Je vais dire les fatigans travaux de leur pêche. Célestes soutiens de la terre, ô mes Souverains! prêtez-moi une oreille favorable.

Les cétacées vivent en grand nombre et de grande dimension dans le sein des plus hautes mers; ils ne s'élèvent que rarement à leur surface; retenus dans le fond par l'énormité de leur poids. Une faim toujours active, toujours impérieuse les tourmente sans cesse; leur indomptable voracité ne connaît point de relâche. Quel serait le mets d'une grosseur suf-

fisante, pour combler le gouffre de leur vaste estomac, pour assouvir ce besoin toujours renaissant d'une nouvelle proie? Ils se détruisent mutuellement : le plus fort donne violemment la mort au plus faible; ils se dévorent entre eux, et se servent les uns aux autres de nourriture. Trop souvent leur présence glace les nautonniers d'épouvante, dans la mer occidentale d'Ibérie, lorsque, quittant les abîmes immenses de l'Océan, ils se portent de préférence sur ces parages, tels que des vaisseaux à vingt rames. Trop souvent, dans le séjour qu'ils font dans ces mers, ils s'approchent des rivages à grands fonds où les pêcheurs leur font la guerre. Ces énormes habitans des eaux ont tous, si l'on en excepte ceux de la race des chiens, des membres lourds et peu propres aux courses rapides. Leur vue ne s'étend pas au loin; ils ne se montrent pas sur toute l'étendue des ondes, embarrassés par le jeu difficile de leurs parties trop massives; ils se roulent pesamment et avec lenteur sur les flots : aussi vont-ils tous escortés d'un poisson de taille médiocre à corps long, à queue grêle, qui, en avant, à une petite distance, leur sert comme

de signal et les conduit sur les mers : de là le nom de *conducteur* (1) qu'on lui a donné. Il est, pour le cétacée, un compagnon extrêmement cher et précieux, son guide, son gardien, qui l'entraîne, sans effort, partout où il veut. Toujours fidèle à son fidèle conducteur, le cétacée le suit aveuglément et ne suit que lui. Le poisson ne s'en éloigne jamais, avance la queue à portée de ses yeux, et l'avertit par elle de toutes choses, de l'approche d'une proie, de la présence de quelque obstacle, de quelque bas-fond qu'il est utile d'éviter. Cette queue, comme si elle jouissait du don de la voix, l'informe de tout, et le cétacée se règle sur son rapport. Enfin ce poisson est son enseigne, ses oreilles, ses yeux ; il n'entend, ni ne voit que par lui ; il lui livre sans réserve le soin de sa garde et de sa vie. Ainsi qu'un jeune homme, que son pieux amour fait rendre à son vieux père de tendres soins si doux à la vieillesse, en retour de ceux qu'il reçut dans l'enfance ; qui, toujours à ses côtés, lui prodiguant les plus touchantes caresses, guide les pas chancelans de ce père

(1) Le centronote pilote.

chéri dont les ans ont affaibli les organes et rendu la vue incertaine; qui, d'une main tutélaire, le soutient dans sa marche, et lui sert en toute occasion d'appui, de défenseur : les enfans sont en effet la force renaissante des vieillards; ainsi le poisson dirige par amour ce colosse des mers, comme un pilote qui, le gouvernail en main, règle le mouvement d'un navire; soit que, dès le moment de leur naissance, les nœuds du sang les aient unis, soit que l'instinct libre de sa bienveillance ait attaché le poisson au cétacée.

Ainsi, l'avantage d'un corps vigoureux, celui de la beauté, sont au-dessous de ceux de l'esprit. Ainsi, la force sans intelligence est un don de peu de valeur. L'homme même le plus fort est vaincu; tandis qu'un autre plus faible, mais d'un heureux génie, triomphe. C'est ainsi que l'énorme cétacée, aux vastes membres, se fait précéder d'un petit poisson. Le pêcheur s'occupe d'abord de prendre ce vigilant conducteur, en mettant sous ses yeux le frauduleux appât, le perfide hameçon. Tant qu'il serait vivant, le pêcheur ne réussirait point, malgré tous ses efforts, à dompter le cétacée; lorsqu'il aura tué

son guide, la victoire lui coûtera moins de peines et de fatigues. L'animal, privé de son compagnon, ne voit plus, d'une manière si distincte, sa route sur les mers, n'évite pas si aisément les dangereux écueils. Pareil à un bateau de transport qui a perdu son nautonnier, il erre au hasard et sans défense au gré des flots, se porte dans des endroits obscurs et sans abri, veuf de son guide protecteur, et va donner dans sa marche vagabonde contre les rochers et les rives, tant est épais le nuage qui plane sur ses yeux. Les pêcheurs alors plus prompts que la pensée volent à l'attaque, en priant les dieux qui président à ce genre de pêche, de favoriser leur entreprise contre les monstres d'Amphitrite. Comme un gros détachement de guerriers qui, dans la nuit, se portent furtivement, avec précaution, sous les murs d'une ville ennemie; qui trouvant, par une faveur signalée du dieu des combats, les sentinelles, les gardiens des portes endormis, tombent sur eux et les massacrent; de là s'élancent avec audace dans la ville même et dans le fort, armés du tison fatal prêt à réduire en cendres leurs bâtimens d'une si belle construction; ainsi la bande des pêcheurs s'a-

vance, avec confiance, devant le cétacée dénué de son gardien que la mort lui a ravi. Ils cherchent d'abord à reconnaître la masse et la grandeur de l'animal; ils s'arrêtent à ces signes : s'il ne laisse paraître au-dessus des ondes, lorsqu'il s'agite dans leur sein, qu'une très-petite partie de son dos, et la sommité seulement de sa tête, qui est grosse et vaste, les flots surchargés de son poids ne le soulèvent qu'à peine, ne le supportent que difficilement; si son dos se montre davantage, on en augure un poids plus faible. Les moindres sont plus rapides dans leurs courses. Les pêcheurs ont une corde tressée de plusieurs plus petites fortement tordues, pareille au cable moyen d'un vaisseau : sa longueur sans limite a l'étendue qu'exige la pêche. Leur hameçon est un gros fer crochu hérissé des deux côtés de pointes aiguës qui se correspondent, qui seraient capables de déraciner une pierre ou quelque fragment de rocher, enfin d'une assez grande dimension pour occuper la vaste gueule du cétacée. Au manche du noir hameçon est fixée une chaîne forte et solide, dans le cas de résister aux violens efforts de ses dents, ainsi qu'aux autres défenses de sa bouche;

cette chaîne est protégée par des liens circulaires et très-rapprochés les uns des autres, qui contiennent l'animal dans ses écarts, et l'empêchent de rompre le fer, lorsqu'il se tourmente, tout sanglant, et déchiré par les plus terribles douleurs. Les pêcheurs roulent donc tout autour une corde flexible ; ils garnissent l'hameçon d'un funeste appât, de l'épaule ou du foie gras et noir d'un bœuf, mets analogue à la gueule de l'animal. Ils prennent une foule d'instrumens nouvellement polis et aiguisés comme pour une bataille, des épieux forts, de robustes tridents, des harpons, d'horribles tranchans, et tant d'autres sortis naguère de dessus les enclumes retentissantes des fils de Vulcain. S'embarquant avec ardeur sur leurs navires solidement assemblés, ils se demandent par des signes, et se font passer les uns aux autres en silence ce qui est nécessaire à chacun ; leurs rames muettes blanchissent l'onde amère ; eux-mêmes s'interdisent le moindre bruit, dans la crainte que le cétacée n'ayant l'éveil de quelque dessein, ne disparaisse en se portant dans les plus profonds abîmes, et que leurs travaux n'aient qu'une vaine issue. Lorsqu'ils sont assez près, ils lancent du haut

de la proue vers lui le terrible hameçon. A peine voit-il cet énorme appât, il s'élance, et cédant à son irrésistible voracité, se jette sur cette proie : sa large gueule s'ouvre pour la saisir, et saisit tout ensemble le fer recourbé qui s'engage dans ses chairs, qui s'y fixe par ses pointes. Irrité de sa blessure, il avance, et tourmente d'abord avec rage sa terrible mâchoire, dans l'espoir de rompre la chaîne de fer. Efforts inutiles : excité par les plus ardentes douleurs, il se roule précipitamment dans les gouffres les plus reculés des mers. Les pêcheurs aussitôt lui abandonnent toute la corde, car les mortels ne sont pas doués d'une assez grande force pour enlever, pour dompter malgré lui cet immense animal, qui, lorsqu'il est emporté par son impétueuse fureur, les entraînerait eux et toutes leurs galères au fond des flots. Au moment qu'il s'y plonge, ils lui envoient de grandes outres remplies d'air, qui tiennent à des cordes dont ils les attachent. Mis hors de lui-même par les tourmens qu'il éprouve, il s'embarrasse peu de ces outres et les fait suivre forcément, quelque résistance qu'elles opposent, avec quelque effort qu'elles se portent au

haut des ondes. Mais lorsque, le cœur dévoré d'inquiétude, il approche de leur fond, il s'arrête, écumant de rage et de douleur. Tel qu'un coursier qui, parvenu tout suant au terme de sa course, fatigue le mors oblique dans sa bouche remplie de son haleine embrâsée, et le rougit de son écume sanglante; tel il s'arrête poussant d'affreux soupirs. Les outres, quelque désir qui le presse, ne lui permettent point le moindre relâche au-dessous des eaux : elles remontent à l'instant même avec rapidité, et jaillissent à leur surface, enlevées par l'air qu'elles renferment. Il est ainsi en butte à un nouveau genre de combat. Il s'élance, vainement ambitieux de punir de ses morsures ces outres téméraires; elles reculent à son approche, et ne se laissent jamais atteindre, semblables à des êtres vivans qui ont pris la fuite. Frémissant de fureur, il s'enfonce de nouveau dans les mers, et s'y précipite en tourbillons nombreux, tantôt volontairement, tantôt malgré lui, tirant et tiré tour à tour. Comme des ouvriers en bois qui exécutent ensemble avec vitesse les travaux du sciage, pressés de finir ou quelque barque, ou quelque pièce nécessaire aux navigateurs, tous deux,

après avoir fixé la position de la scie, la tirent vers eux avec un égal effort, tandis que ses dents s'ouvrent une nouvelle route; allant, venant des deux côtés, elle coupe, elle seie, toujours entraînée et de nouveau tirée. Telles sont les luttes qui ont lieu entre ces outres et le monstre des mers. Bouillonnant de douleur, il vomit au loin sur les flots une noire écume; son souffle terrible mugit sous l'onde qui mugit aussi emprisonnée; on dirait que celui de l'impétueux Borée est engouffré dans son sein. L'animal pousse son haleine avec force et violence : tour à tour, les nombreux torrens de ce souffle, lancés en longs ruisseaux dans l'abîme, forcent et creusent les eaux en s'y frayant une route. Comme entre les dernières extrémités des mers d'Ionie et de la bruyante Thyrrène, dans l'espace si resserré qui forme le détroit toujours agité par les expirations véhémentes de Typhon, l'onde grosse et rapide est tourmentée par les chocs des anfractuosités qu'elle rencontre sans cesse, et la noire Charybde tourbillonne, entraînée sur elle-même par ces reflux trop fréquens; ainsi l'empire d'Amphitrite, mis partout en mouvement par l'immense et rapide haleine

du monstre, est bouleversé jusque dans ses gouffres. Un des pêcheurs, pressant alors la rame, conduit promptement sa nacelle vers la terre, lie la corde à quelque roche de la rive, et retourne comme s'il avait amarré un bâtiment avec le cable de la proue. Lorsque le cétacée, las de tant d'agitations, plongé dans l'ivresse par la douleur, sent son cœur féroce s'affaiblir, dompté par la fatigue, et que les balances inclinées de l'odieuse mort l'entraînent, une des outres surgit, messagère et premier signal de la victoire. Sa présence excite une joie vive parmi les pêcheurs. Lorsqu'un héraut, aux vêtemens blancs, retourne d'un combat, objet de tant d'alarmes, ses concitoyens, rayonnant d'espérance, s'empressent autour de lui, avides d'entendre à l'instant son heureux message; de même les pêcheurs, voyant cette outre d'un présage favorable, sentent leur cœur agité des plus doux mouvemens. Bientôt les outres s'élèvent et remontent à la surface des flots, amenant après elles l'énorme animal; accablé de ses douleurs et de ses blessures, il est enlevé malgré lui.

A cette vue, l'audace des pêcheurs s'allume; ils poussent, à force de rames, leurs galères

vers le cétacée; la mer retentit au loin des cris et des clameurs de ces marins qui s'appellent, qui s'excitent les uns les autres ; on croirait voir les approches et les dispositions d'un combat naval, tant ils montrent d'ardeur, tant est grand le tumulte dont ils assourdissent les mers, tant ils brûlent d'impatience de fondre sur le cétacée. Le chevrier gardant ses troupeaux, le berger faisant dépaître ses brebis dans la vallée, le bûcheron frappant le pin de sa coignée, le chasseur poursuivant les bêtes féroces, entendant au loin ce bruit étrange et funeste, se rendent étonnés vers le rivage, et, se plaçant sur une éminence, s'établissent spectateurs des rudes travaux de ces hommes, de leur combat sur les ondes, de l'épouvantable issue de cette pêche.

L'horrible et mortelle attaque commence. Quelques-uns des pêcheurs mettent en œuvre l'affreux trident, les autres l'épieu à pointe aiguë; ceux-ci font mouvoir les faux au dos courbe, ceux-là frappent de la hache tranchante : tous sont occupés ; tous, armés de fers redoutables, les dirigent contre la vaste mâchoire du cétacée; ils le parcourent aussi tout autour, frappant, blessant, accablant de coups,

sans relâche, ce malheureux animal. Abandonné de son immense force, il ne peut plus, quel que soit son désir, écarter de sa gueule ces bâtimens ennemis dont il est assiégé. Toutefois, en s'agitant dans l'onde, ses énormes nageoires, ou l'extrémité de sa queue, leur impriment encore un choc terrible du côté de la poupe, et rendent vains une dernière fois les travaux des rames, l'effort guerrier des pêcheurs; semblable à un vent impétueux qui pousse, contre la proue d'un navire, les vagues irritées et contraires. On entend les cris confus de ces marins qui retombent sur l'animal; la mer est souillée du sang noir que vomissent ses cruelles blessures, l'onde en bouillonne et en est rougie. Ainsi lorsqu'une terre rouge et ocreuse, détachée par les torrens d'hiver de la cime rouge des monts et fondue dans leurs eaux, est entraînée par l'impétuosité de leur chute dans le sein grossi des mers, les flots d'Amphitrite sont chargés au loin de cette teinte rougeâtre, et paraissent entachés de sang; ainsi cette partie du domaine de Neptune est maintenant rougie et mêlée de celui qui jaillit des nombreuses blessures du monstre. Les pêcheurs, par des jets adroitement dirigés, font pé-

nétrer un poison dans ses plaies; l'onde même, par le sel dont elle est imprégnée, devient brûlante pour elles comme le feu, et conspire à précipiter sa mort. Lorsque la foudre, lancée par le maître en courroux des dieux, frappe un navire qui sillonne la mer, et y fait un affreux ravage, l'onde amère se joignant à ces horribles feux, ajoute la violence de ses chocs à ceux de ces carreaux embrâsés; de même l'élément liquide, par les substances qui s'y dissolvent, enflamme, irrite davantage les plaies cruelles, les terribles tourmens du cétacée. Mais lorsqu'accablé sous le poids de tant d'intolérables maux, il touche, au milieu des plus rudes angoisses, aux portes du trépas, les pêcheurs, ravis de joie, le tirent chargé de liens sur le rivage : il est entraîné malgré lui toujours percé de fers acérés, de robustes épieux, chancelant et dans l'étourdissement, dans la fatale ivresse de la mort. Les pêcheurs, entonnant alors le grand Pœan de la victoire, balançant les rames de leurs bras vigoureux, s'abandonnent aux plus vifs transports, et dans le temps qu'ils pressent leurs navires, remplissent les airs de leurs chants rauques et aigus. Lorsqu'après un combat naval, les vain-

queurs, enchaînant les vaisseaux de leurs ennemis, portent à la hâte et pleins d'allégresse, sur la terre, ceux qui les montaient, et chantent le bruyant, le joyeux Pœan de leur victoire navale, les vaincus suivent forcément et dans la tristesse, en cédant à l'impérieuse nécessité; de même les pêcheurs, après avoir enchaîné le monstre, le remorquent sur le rivage. Lorsqu'il est près d'y toucher, c'est alors le trop réel et terrible moment de sa mort : il palpite, il bat l'onde de ses nageoires frémissantes, comme un oiseau qui s'agite et se débat aux autels contre la mort prête à en faire sa proie. Infortuné! qui soupire sans doute après des eaux d'une plus grande profondeur. Son énorme puissance est anéantie, ses membres engourdis n'obéissent plus : il est entraîné sur la terre poussant d'affreuses haleines. Ainsi que des nautonniers qui, voulant, aux approches de l'hiver, se reposer de la fatigue de leurs courses maritimes, retirent du sein des mers, conduisent sur la terre un gros navire de transport, et n'y parviennent qu'au prix des plus rudes travaux; ainsi les pêcheurs amènent avec effort sur la rive le monstrueux cétacée, Toute la grève est couverte de

ses immenses membres gisans. Etendu, mort, il est même horrible à voir : quoiqu'il ait cessé de vivre, quoiqu'il soit couché sur le sol, on n'ose s'avancer trop près de son informe cadavre; on le craint encore lorsqu'il n'existe plus; on frémit encore, après son trépas, à la vue des dents dont ses terribles mâchoires sont armées. Enfin les pêcheurs, s'animant entre eux, se réunissent autour de cette masse inanimée qu'ils ne voient même qu'avec effroi. Les uns considèrent l'épouvantable charpente de ses mâchoires, le triple rang de ses dents saillantes en fer de lance, très-rapprochées, à pointes nombreuses et aiguës. D'autres se plaisent à toucher ces cruelles blessures, dont leurs instrumens meurtriers ont accablé le monstre. Ceux-là regardent, avec étonnement, cette épine tranchante de son dos hérissé d'atroces aiguillons; ceux-ci attachent leurs regards sur sa queue, d'autres sur son ventre à si vaste capacité, d'autres sur son énorme tête. L'un d'entre eux, en voyant cet horrible tyran des mers, plus habitué à passer sa vie sur le continent que dans l'empire d'Amphitrite, prononce ces mots qui sont entendus de ceux de ses compagnons dont il est

entouré : Terre amie, qui prends soin de me nourrir, tu m'as donné l'existence, tu me pourvois d'alimens terrestres ; puisses-tu recueillir mon dernier soupir, lorsque mon jour fatal sera venu ! Que je ne sois point une des victimes des nombreux dangers des mers ! Que je puisse, du rivage, payer mon juste tribut à Neptune ! Qu'un bois d'une mince épaisseur ne me transporte point sur les ondes rebelles ! Que je n'aie point à gémir de voir s'avancer dans les airs les vents et les orages ! Ils causent aux mortels une crainte plus affreuse que les flots ; que les tourmens d'une navigation pénible auxquels ils sont en butte, au milieu des tempêtes les plus désastreuses. N'est-ce point assez de perdre la vie dans la vaste mer ? Faut-il encore servir de proie à de pareils monstres ? Faut-il, privé de sépulture, être réservé, si on les rencontre, à remplir le gouffre odieux de leur estomac ? De pareils malheurs me font frémir. O mer ! salut donc de dessus la terre ; sois-moi de loin douce et propice.

Telles sont les manœuvres dont on fait usage contre ceux de ces cétacées, à plus vaste dimension, dont le poids immense affaisse les ondes :

on en emploie de moindres contre ceux d'une moindre grandeur. On se sert d'instrumens dont la proportion suit celle de ces animaux, de cordes plus minces, d'hameçons moins forts, d'un plus petit appât. Au lieu d'outres de la peau de chèvres, on a des courges sèches, disposées en cercle, qui enlèvent, par leur légèreté, ce genre de cétacées.

Les pêcheurs en veulent-ils aux petits des lamnes, ils dénouent le plus souvent le lien dont la rame était contenue, et le font arriver dans les flots. Sitôt que l'animal l'aperçoit, il s'y jette et le saisit de ses fortes mâchoires. Ses dents crochues, engagées comme par des nœuds à ces liens, y restent irrévocablement arrêtées; on le prend alors avec moins de peine, en le frappant à coups pressés de l'impitoyable trident.

Au nombre de ces intraitables cétacées, est la race des chiens, si distingués des autres par la fureur de leur immodérée voracité. Ils se font remarquer surtout par l'impudence et l'audace les plus effrénées. Hardis jusqu'à l'insolence, transportés de la rage la plus affreuse, rien ne leur inspire de crainte. Lors même qu'ils sont captifs dans les filets, ils osent souvent s'élan-

cer sur les marins, s'approcher de leurs nasses remplies de poissons, et s'approprier leur pêche, dont ils font à l'instant un doux repas. Le pêcheur attentif, leur présentant à propos l'hameçon et les poissons pour appât, en fera une proie facile, due à leur aveugle et insatiable avidité.

On n'attaque le phoque ni avec l'hameçon, ni avec des instrumens à trois pointes, qu'on fasse pénétrer dans son corps; il est protégé par une peau extrêmement dure, rempart impénétrable. Lorsque les pêcheurs l'aperçoivent enveloppé, malgré eux, dans les dictues, au milieu de nombreux poissons, ils n'ont pas un moment à perdre pour amener les rets sur le rivage; le moindre retard ferait triompher le phoque dans ses efforts pour s'échapper, quel que fût le nombre des filets : il s'y précipiterait et les romprait facilement des pointes dures et aiguës de ses ongles; il serait tout à la fois le libérateur des autres poissons qui étaient emprisonnés avec lui, et l'occasion d'une douleur cruelle pour les pêcheurs. S'ils se pressent de l'entraîner à terre, ils lui donneront la mort, en assénant violemment sur ses tempes de grands coups de

leurs tridents, de leurs barres noueuses, de leurs longues perches : les blessures dont les phoques sont atteints à la tête, leur donnent le plus prompt trépas.

Trop souvent l'importune présence des tortues dérange la pêche et fait tort à ceux qui s'y livrent. Un homme hardi, dont le cœur est inaccessible à la crainte, n'aura qu'une peine légère à s'en rendre maître. Se portant sur la rude tortue, au milieu des flots, il la retourne et l'asseoit sur sa carapace (1) ; elle tentera vainement de se soustraire à la mort : palpitant avec force, elle essaiera de ses pieds exhaussés de se rétablir par de faibles et vaines natations, et provoquera le rire des pêcheurs, qui tantôt la feront périr sous les coups de leurs instrumens de fer, tantôt la retireront captive du sein de leurs filets. Ainsi lorsqu'un folâtre enfant joue avec une tortue des montagnes, et la met sur le sol à la renverse, couchée sur le dos, elle

(1) Par le mot *carapace*, on entend la partie convexe de l'écaille dont le dessus du corps de la tortue est recouvert ; par celui de *plastron*, l'écaille plate qui en recouvre le dessous, et qui s'applique au sternum.

ambitionne ardemment de retrouver le contact de la terre, agite ses pieds rugueux, et, palpitant avec plus de fréquence, tourmente ses genoux crochus, prêtant à rire à ceux qui la voient dans ce bizarre embarras; ainsi l'animal des mers, du même genre, renversé, retourné dans l'onde, est à la merci des pêcheurs. Souvent cette tortue vient sur la terre, où ses écailles sont surprises par l'ardeur des rayons de Phœbus : elle reporte dans les flots ces parties desséchées; trop légère alors, elle surnage et ne saurait gagner le fond; elle roule sur elle-même à la surface, en proie au vain désir de pénétrer dans l'intérieur : les marins qui la rencontrent dans cet état, s'en emparent facilement et à leur gré.

La pêche des dauphins est réprouvée des dieux : les sacrifices de celui qui oserait la faire ne leur seraient point agréables; il n'approcherait de leurs autels qu'une main profane. L'homme qui se porte volontairement à leur faire la guerre, entache de son crime tous ceux de sa maison. Les immortels sont également irrités du meurtre des humains et de celui de ce prince des mers. Un même génie est le partage

des hommes et de ces ministres de Neptune. De là le principe, comme naturel, de leurs affections, le nœud qui les lie à l'homme d'une amitié si particulière : aussi, dans les parages de l'Eubée (1), les dauphins prêtent-ils leur assistance aux pêcheurs, quels que soient les poissons qu'ils ambitionnent de prendre. Lorsque, dans leurs pêches nocturnes, ils se présentent sur les ondes, armés de l'épouvantail de leurs feux, de la lumière vive d'une lampe d'airain, les dauphins se rangent à leur suite pour hâter avec eux leur pêche. Les poissons, saisis d'épouvante, prennent la fuite : les dauphins, du sein des eaux, viennent, réunis, à leur rencontre, les forcent de retourner en arrière, les harcèlent, les pressent, quoique ambitieux de gagner le fond, de faire retraite vers la terre ennemie : semblables à des chiens de chasse qui, par leurs aboiemens successifs, décèlent, ramènent le gibier aux chasseurs. Repoussés ainsi vers le rivage, dans le trouble et le désordre, les poissons tombent aisément dans les mains des pêcheurs, percés de leurs tridents aigus. Voyant que la route des

(1) Une des îles de la mer Egée.

mers leur est fermée, ils bondissent dans l'onde, pressés par les dauphins, leurs rois, et par les feux des marins. Lorsque le travail de cette heureuse pêche est terminé, les dauphins s'approchent pour demander le prix de leur secours, pour recevoir leur part du butin : les pêcheurs ne s'y refusent point ; ils leur délivrent sans peine la portion qui leur en est due. S'ils commettaient l'injustice de leur en faire tort, les dauphins ne s'offriraient plus dans la suite comme auxiliaires dans leurs pêches.

Qui n'a connaissance de cette antique histoire du chanteur de Lesbos, qui, monté sur un dauphin, tranquillement assis sur son dos, sillonna les plaines liquides, sans interrompre ses harmonieux accords, se déroba ainsi au sort fatal dont le menaçaient des pirates, et aborda au Ténarium (1), sur les rives montueuses des Lacons? Peut-être aussi a-t-on présente à la mémoire cette affection si justement célèbre d'un

---

(1) Promontoire qui est la terre du Péloponèse la plus avancée vers le midi; il se nomme aujourd'hui Matapan, du mot grec *metopon*, qui signifie front. *Géographie de Danville*, page 72.

dauphin pour ce jeune berger de la Libye, qui, gardant les troupeaux, devint l'objet de son vif attachement. Jouant avec lui près du rivage, se plaisant au son de la flûte pastorale, il aimait à se confondre avec les brebis dépaissantes, à quitter la mer, à goûter l'abri des bois. L'entière Æolide conservera toujours le souvenir de cette tendre amitié qu'un dauphin, non dans les siècles reculés, mais de nos jours même, portait à un jeune insulaire, qu'il aimait comme s'il eût été l'auteur de ses jours. Ce dauphin vivait près d'une île; on le voyait toujours au port, comme un habitant de la cité; son cœur ne pouvait se détacher un moment de son jeune ami. Dès leur plus tendre enfance, et à mesure qu'ils avaient avancé en âge, les liens de la plus étroite amitié s'étaient de plus en plus resserrés entre eux : le dauphin s'était fait aux mœurs et aux habitudes de l'enfant. A peine avaient-ils atteint l'époque et toute la vigueur de leur puberté, déjà le jeune homme et le dauphin l'emportaient à la course, le premier sur ses compagnons, le second sur ceux de son espèce. On vit alors un phénomène vraiment admirable, difficile même à croire, fait pour frapper d'un égal étonne-

ment les étrangers et les gens du pays. La renommée, qui publie au loin ce prodige, attire un grand concours de personnes empressées d'être témoins de cette union intime du jeune homme et du dauphin. La foule qui se rend sur le rivage pour admirer cette étrange amitié, croît de jour en jour. Le jeune homme, monté sur sa nacelle, navigue au devant du port; il appelle le dauphin, il l'appelle de ce nom qu'il lui a donné dès ses plus jeunes ans. Le dauphin, à la voix du jeune homme, s'élance comme un trait, arrive à la nacelle, balance sa queue, soulève fièrement sa tête en signe de joie, avide de se presser, sans intermédiaire, auprès du jeune homme; celui-ci le frappe mollement de ses mains, le caresse avec amitié : le dauphin voudrait pouvoir se placer dans la nacelle, à ses côtés. Sitôt qu'il le voit plongeant d'un saut léger dans l'onde, il nage avec lui, près de lui; soulevant de ses flancs les flancs de son ami, pressant, de sa tête et de sa bouche, la tête et la bouche du jeune homme : on dirait qu'il veut l'accabler de baisers, qu'il aspire à serrer sa poitrine contre la sienne, tant il nage côte à côte avec lui. Le dauphin se trouve-t-il à portée du

rivage, le jeune homme, saisissant la partie postérieure de sa tête, monte sur son dos humide. Fier, heureux de cette charge aimée, le dauphin la reçoit avec plaisir et se porte partout où son conducteur chéri lui en manifeste le désir, soit qu'il veuille s'engager dans le lointain des mers, soit qu'il préfère retourner près du port, ou s'approcher de terre; il obéit à la moindre expression de sa volonté. Un coursier, dont la bouche est sensible, suit avec moins de docilité l'impulsion que lui imprime son maître, à la faveur du frein oblique; un chien, compagnon ordinaire d'un chasseur, est moins docile, moins empressé de le suivre partout où celui-ci porte ses pas; les ministres d'un souverain ont une volonté moins en harmonie avec la sienne, moins d'ardeur de se conformer à ses ordres, que le dauphin de céder au moindre vœu de son ami, sans mors, sans frein qui l'y obligent. Il ne se borne pas à le porter lui-même; au moindre signe, il en fait autant de tout autre, l'admet sur son dos, lui obéit, ne se refuse, par amitié pour son ami, à aucune espèce de service, tant cette amitié est vive et sincère. La mort frappe le jeune insulaire: le dauphin, tel qu'un homme,

en proie à la plus inquiète douleur, va, revient sans cesse sur le rivage, cherchant, redemandant partout son tendre ami. On croit réellement entendre la voix plaintive et gémissante d'un mortel, tant la douleur qui le presse est profonde et pénible. Les autres habitans de l'île l'appellent; il ne se rend pas le plus souvent à leurs cris, il ne veut plus de la nourriture qu'ils lui prodiguent; il disparaît bientôt de cette mer: personne ne l'a plus vu depuis, il n'a plus paru au port: le vain désir de revoir son ami l'a consumé, il n'a pas tardé à le rejoindre dans le tombeau.

Toutefois, quelque bonté qui distingue leur naturel, quel que soit l'esprit de bienveillance qui les anime en faveur des hommes, les Thraces barbares, ainsi que les habitans de Bysance, leur font sans pitié la guerre. Ces peuples sont éminemment féroces et méchans : ni leurs fils, ni leurs pères n'en sont épargnés; les liens du sang sont pour eux de faibles barrières. Ils conduisent ainsi cette cruelle pêche : deux dauphins jumeaux, double fruit d'un douloureux enfantement, vont à la suite de leur mère, pareils à des enfans en bas âge. Les Thraces impitoyables

fondent sur eux, en employant, dans cette odieuse attaque, leurs lances légères. Les dauphins, voyant la nacelle s'avancer sur eux, ne craignent point de l'attendre, ne cherchent point à prendre la fuite, ne soupçonnant pas de fraude les mortels, ne croyant point avoir à en redouter aucun outrage. Ils les accueillent, tout joyeux, de leurs caresses, comme de véritables amis. Ces transports les poussent à leur ruine. Les pêcheurs se portant aussitôt sur la lance à trois pointes, projettent et enfoncent en entier dans leur corps le fer, instrument si terrible de ce genre de pêche; ils en font une horrible blessure à l'un des jeunes dauphins. Arraché de son àplomb par la douleur, souffrant d'une manière cruelle, il se précipite au fond des eaux; dans le plus affreux délire, fruit des maux intolérables, des tourmens atroces dont il est déchiré. Les pêcheurs ne tentent point de l'entraîner de force vers eux, ils se consumeraient en efforts inutiles, pour obtenir ainsi leur proie; ils lui livrent, au gré de ses désirs, une longue corde, pressent la nacelle de leurs rames rapides, et suivent dans tous ses mouvemens le dauphin éperdu. Lorsqu'affaibli par les plus horribles,

douleurs, il succombe à la fatigue et aux déchiremens du fer cruel; il reparaît à la hauteur des flots, privé de sentiment: ses membres robustes sont dénués de force; soulevé par l'onde légère, il est prêt à rendre le dernier soupir. Sa mère ne l'abandonne jamais, est sa constante compagne dans sa détresse, semblable à une personne qu'on retire du sein des eaux, abattue et profondément gémissante: on croirait voir une mère dans le plus affreux désespoir, à qui des ennemis, après avoir pris une ville, arrachent ses enfans d'entre ses bras, pour leur servir de butin, suivant l'exécrable loi de la guerre; de même celle du dauphin s'agite, dans la plus mortelle inquiétude, autour de son petit si cruellement blessé, comme si elle-même avait été frappée du fer et en éprouvait les tourmens. Elle tombe sur son autre petit pour le forcer à s'écarter, et le harcèle en l'éloignant toujours.
« Fuis, mon fils, lui dit-elle: les iniques humains ne sont plus nos amis; ils disposent contre nous leurs armes et leurs attaques; ils font déjà la guerre aux dauphins, en rompant ce pacte d'alliance, ouvrage des immortels, en violant ce traité, ces nœuds si anciens d'amitié

« qui nous unissaient. » Tel est le langage qu'elle tient à ses petits, quoique privée de l'organe de la voix. Elle excite l'un à fuir au loin : souffrante des affreuses souffrances de l'autre, elle le suit, même dans le voisinage de la nacelle, et ne le quitte point. On tenterait en vain de l'éloigner, on n'y parviendrait ni en la frappant avec violence, ni par quelque menace que ce pût être. Infortunée ! elle se laisse entraîner, avec son petit qu'on entraîne, jusque sous la main des pêcheurs. Ceux-ci, durs et inflexibles, n'ont aucune pitié de cette mère désolée ; leur cœur de fer reste inébranlable : tombant à coups redoublés de leurs lances sur la mère et sur son petit, ils leur donnent en même temps la mort à tous deux. S'ils donnent la mort à cette mère, ce n'est point contre sa volonté ; c'est le sachant, l'ambitionnant même, qu'elle succombe avec son fils mourant. Ainsi lorsqu'un dragon sorti de dessous quelque antre creux, s'approche d'un nid d'hirondelles nouvellement nées et nues, les tue et les broie entre ses dents, leur mère, désespérée, vole d'abord au-dessus, poussant des sons aigus et pressés, vive et touchante expression de la douleur qu'elle éprouve du

meurtre de ses petits; bientôt les voyant sans vie, elle ne cherche plus à se soustraire au trépas, et se porte elle-même sous la dent du dragon, jusqu'à ce qu'elle en reçoive la mort; ainsi celle du jeune dauphin périt avec lui, en se précipitant aussi elle-même volontairement dans les mains des pêcheurs.

On assure que les diverses races d'ostracés qui rampent dans les champs de Neptune, sont plus fournies en chair toutes les fois que la lune arrondit son orbe, qu'elles remplissent alors plus exactement leurs coquilles; qu'au déclin de cet astre, leurs membres amaigris se resserrent sur eux-mêmes: que telle est la loi à laquelle ces mollusques sont soumis. Les pêcheurs, se portant dans le fond des eaux, retirent les uns de dessus le sable avec leurs mains, arrachent les autres de dessus les rochers auxquels ils adhèrent fortement. Les flots en vomissent aussi un grand nombre sur le rivage, ou dans les trous qui ont pu se creuser dans le sable.

Les pourpres sont les plus voraces des ostracés: voici la véritable manière dont on en fait la pêche. On a de petites nasses tissues de joncs très-serrés, dont la forme est celle des paniers con-

nus sous le nom de *talares*; on introduit, on place ensemble dans leurs flancs des strombes et des cames. Emportées par leur aveugle et brûlante avidité, les pourpres ne tardent pas à paraître; elles avancent, hors de leurs coquilles, leurs langues allongées, qui sont en même temps minces et aiguës, et les engagent dans les claires-voies des talares. Elles n'y rencontrent qu'une bien fâcheuse nourriture; leurs langues, comprimées entre ces joncs trop peu distans, s'enflent; l'espace qui les sépare devient de plus en plus trop étroit; les pourpres font de vains efforts pour les ramener en arrière, elles y restent arrêtées et contenues par les douleurs les plus vives, jusqu'à ce que les pêcheurs les retirent, se débattant encore de leurs langues. Ils se servent ensuite de ces mollusques, pour faire passer sur de riches étoffes leur belle, leur superbe teinte pourpre.

Je ne crois pas qu'il y ait de pêche qui présente de plus rudes combats, de plus déplorables travaux à ceux qui s'y livrent, que celle des éponges. Lorsqu'ils se disposent à la faire, ils ont soin de s'abstenir d'une nourriture, d'une boisson trop abondantes; ils ne s'abandonnent

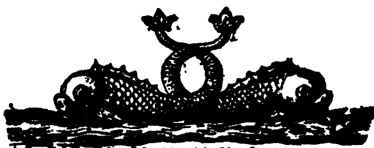
point aux douceurs d'un long sommeil peu convenable aux pêcheurs. Ainsi lorsqu'un chanteur célèbre, favori d'Apollon, se prépare à disputer le prix du chant, il ne néglige aucun moyen, il met tout en usage pour se maintenir, jusqu'au moment du combat, dans toute la force et la fraîcheur de sa voix; ainsi les pêcheurs d'éponges s'observent attentivement d'avance, afin que leur respiration reste libre à leur entrée dans l'onde, et les ranime contre le premier choc de leurs travaux. Lorsqu'ils y sont en butte, en parcourant l'épaisse profondeur des mers, ils invoquent toutes les divinités des eaux, et les supplient de les préserver de l'approche des funestes cétacées, ainsi que de toute autre rencontre dangereuse. S'ils aperçoivent le callichte, leur esprit rassuré reprend toute son énergie. On ne voit, en effet, dans aucune des parties de l'empire d'Amphitrite, où se trouve ce beau poisson, ni cétacée, ni monstre marin, ni tout autre objet qui puisse nuire : il se plaît, il se porte toujours dans les eaux limpides et qui n'offrent aucun danger; aussi l'a-t-on nommé le *poisson sacré*. Les pêcheurs, réjouis de sa présence, hâtent leurs manœuvres. L'un d'eux passe autour de ses reins

une corde très-longue; il arme ses deux mains, l'une d'un gros poids de plomb, l'autre d'une faux bien affilée. Il tient en réserve, dans sa bouche, une préparation huileuse blanche. Placé sur la proue, il considère la vaste étendue de l'abîme, il songe aux tourmens terribles, à l'onde immense contre lesquels il va lutter. Ses compagnons l'excitent, l'encouragent de leurs discours, comme un homme au pied rapide prêt à s'élancer dans la carrière. Lorsque son cœur a pris assez d'assurance, il se précipite dans les flots; le plomb l'entraîne plus aisément au fond des mers où il aspire d'arriver. En entrant dans l'onde, il laisse échapper de sa bouche cette huile préparée qui, se mêlant aux eaux, leur donne plus de transparence, une lumière plus vive; tel qu'un flambeau qui, au sein des ténèbres, fait sur l'œil une plus forte impression. Parvenu près des rochers, il aperçoit les éponges; elles s'y produisent dans le fond le plus bas des mers, fortement adhérentes entre elles. On assure qu'elles jouissent du bienfait de la vie, ainsi que tant d'autres êtres qui naissent sur les rochers battus des eaux. Sa main vigoureuse fond aussitôt sur elles et les coupe avec la faux, comme ferait un moissonneur

des dons de Cérès. Il s'inquiète peu de s'arrêter plus long-temps ; il agite promptement la corde, indiquant ainsi à ses compagnons de l'enlever. Le sang fétide des éponges jaillit à l'instant de toutes parts, et se porte tout autour de lui. Souvent cette odieuse sanie s'attachant à ses narines, arrête, par l'odeur repoussante qui lui est propre, le jeu de sa respiration : c'est par ce motif qu'il remonte avec tant de célérité, et que ses compagnons le hissent plus prompts que la pensée. On ne saurait le voir ainsi sortir des mers, sans être affecté tout à la fois du double sentiment d'une joie vive et d'une douleur mêlée de pitié. La crainte, ses accablantes fatigues, mettent ainsi son corps dans le plus triste état d'épuisement et de faiblesse. Malheureux! trop souvent, dans son horrible et funeste pêche, il périt au milieu des mers, surpris par la rencontre de quelque monstre. Il tire précipitamment la corde, avertissant par-là ses compagnons de sa détresse; ils l'enlèvent à moitié dévoré par quelque affreux cétacée, spectacle horrible! désirant encore rejoindre son navire et ses compagnons. Les autres pêcheurs, douloureusement émus, abandonnent aussitôt ce lieu cruel, cette pêche

exécrable, et les yeux baignés de pleurs, transportent sur la rive, les restes de leur infortuné compagnon.

Princes chéris de Jupiter, ô mes Souverains! telles sont les diverses merveilles, les scènes variées, ouvrages de la nature et de l'art, que nous offrent les mers, et dont j'ai recueilli la connaissance. Puissent vos navires, toujours secondés des vents doux et amis, sillonner le vaste Océan, sans éprouver de dommage! Puisse l'empire d'Amphitrite être toujours peuplé, rempli d'innombrables poissons! Puisse Neptune, du fond des eaux, maintenir les fondemens de la terre dans leur inébranlable solidité, et les défendre de toute secousse intérieure qui en provoque la destruction!



REMARQUES

SUR

LES HALIEUTIQUES

D'OPPIEN.

REMARQUES

SUR LES HALIEUTIQUES.



CHANT PREMIER.

Page 33, lig. 1. *Arbitre suprême de la terre, Antonin, fils illustre de Sévère et de Domna*, etc.

Le grec dit seulement *Antonin*. J'ajoute *fils illustre de Sévère et de Domna*, pour indiquer que le poète parle de l'empereur Marc-Aurelle Caracalla, surnommé Antonin par Sévère. C'est la désignation qu'Oppien lui a donnée au commencement des Cynégétiques. Si j'avais publié à la fois la traduction des deux poëmes, je me serais contenté, dans celle-ci, du seul mot Antonin, ainsi que l'a fait notre poète. Mais celle des Halieutiques paraissant ici séparée des Cynégétiques, j'ai cru qu'il était nécessaire de joindre au nom d'Antonin, qui a été celui de plusieurs princes, une dénomination caractéristique qui ne permît pas de se méprendre.

On sait que l'empereur Septime Sévère eut pour seconde épouse Julia Domna, fille de Bassianus, prêtre d'Apollon; que deux enfans provinrent de cet hymen,

Bassianus et Géta. Dans la suite, lorsque Sévère, parvenu à l'empire, voulut s'adjoindre ses fils, il fit quitter à l'aîné le nom peu noble de Bassianus, et lui donna celui de Marc-Aurelle Antonin : le surnom de Caracalla lui vint d'un habillement barbare, nommé *caracalle*, qu'il prit lors de son expédition contre les Parthes.

Pag. 33, lig. 5. *Tout ce qui vit dans l'abîme, dans le sein des flots orageux*, etc.

Lippius a très-bien exprimé dans les vers qui suivent, le sujet de chacun des chants d'Oppien.

> Primus habet coitus, proles et pascua ponti.
> Ostendit fraudes, cædes et bella secundus.
> Tertius in pisces hamos et retia jactat.
> Ducit amor quarto captos in fata natantes.
> In quinto Delphinus amat, ceteque necantur.

Pag. 36, lig. 20. *Celle d'un empereur.*

Le grec dit, *βασιλῆος ἄγρη*, une pêche impériale.

Pag. 37, lig. 9. *Sans résistance.*

On lit dans le grec οὐκ ἀέκων, *non invitus*; que Salvini traduit; *non sub malgrado*. Adulazione poetica, dit-il, verso l'imperadore. Je ne veux pas croire qu'Oppien, dont les sentimens paraissent si nobles, si généreux, ait

eu l'intention de s'avilir par une flagornerie aussi basse que fausse. Pouvait-on persuader à un empereur romain, qu'un poisson se prît avec plaisir à l'hameçon, pour avoir l'avantage d'être enlevé de sa main ? Afin qu'une flatterie soit agréable et produise son effet, ne faut-il pas au moins qu'on puisse se faire l'illusion de croire qu'elle est sincère et juste ? Sans cela, ne manque-t-elle pas son objet ? Celle-ci ne serait-elle pas aussi vile que ridicule ?

Pag. 37, lig. 11. *C'est un spectacle qui réjouit également*, etc.

Oppien avait dit de même dans les Cynégétiques : « Quel plaisir pour lui, lorsque d'un fer acéré il perce l'habitant de l'onde, l'arrache, malgré ses bonds, à sa profonde demeure, l'enlève, et le voit s'agiter en l'air avec la souplesse et l'agilité d'un danseur ! » *Trad. de Belin de Ballu.* Strasbourg, 1787.

Pag. 42, lig. 4. *Le phycis, que les pêcheurs nomment aussi l'inhabile*, etc.

Rondelet croit que le phycis est une espèce de tanche. Il veut encore que l'épithète d'inhabile, mise dans le texte à la place d'eunuque, ne regarde pas le phycis, mais qu'elle s'applique au gade merlan; et que le pronom grec de la fin du vers 126, ἃς θ'ἁλιῆες, ne se rapporte point à φυκίδες.

Pag. 42, lig. 8. *Le trigle aux couleurs rouges.*

En latin, *mullus*. E perche le triglie son di color rosato, veneziani chiamano *mule*, le pianelle de loro senatori. I latini, mullei, calcei patriciorum. (*Note de Salvini.*) Les trigles sont de couleur tirant sur le rouge. On les nomme *mulli* en latin : de là est venu le nom de *mules*, que les Vénitiens ont donné aux pantoufles, également rouges, de leurs sénateurs. Les Romains donnaient le nom de *mullei* aux chaussures des patriciens.



Pag. 43, lig. 4. *Qui pareil aux animaux ruminans.*

« Ce poisson, dit M. le comte de Lacépède, non-seulement habite dans la Méditerranée, mais encore vit dans les eaux qui baignent la Sicile et la Grèce, et les îles répandues auprès des rivages fortunés de cette Grèce si fameuse. Il n'est donc pas surprenant que les premiers naturalistes grecs aient pu observer cet osseux avec facilité. Le cheiline est d'une couleur blanchâtre ou livide mêlée de rouge : il ne parvient guère qu'à la longueur de trois décimètres : les écailles qui le recouvrent sont grandes et très-transparentes; il montre, sur les côtés de sa queue, des appendices transversales, dont la forme et la position ont frappé les observateurs. La conformation de ses dents n'a pas moins été remarquée ; elles sont émoussées au lieu d'être pointues, et par conséquent

très-propres à couper ou arracher les algues et les autres plantes marines que le scare trouve sur les rochers qu'il fréquente. Les végétaux marins paraissent être l'aliment préféré par ce cheiline, et cette singularité n'a pas échappé aux naturalistes d'Europe les plus anciens ; mais ils ne se sont pas contentés de rechercher les rapports que présente le scare, outre la forme de ses dents, les dimensions de son canal intestinal, la quantité de ses sucs digestifs et la nature de sa nourriture, très-différente de celle qui convient au plus grand nombre de poissons ; ils ont considéré le scare comme occupant, parmi ces poissons carnassiers, la même place que les animaux ruminans qui ne vivent que de plantes, parmi les mammifères qui ne se nourrissent que de proie, et, exagérant ce parallèle, étendant les ressemblances, et tombant dans une erreur qu'il eût été cependant facile d'éviter, ils sont allés jusqu'à dire que le scare ruminait ; et voilà pourquoi, suivant Aristote, les Grecs l'ont appelé μηρυκαν. » *Histoire naturelle des Poissons*, tom. 6, pag. 277, in-12.

Pag. 44, lig. 6. *Et ceux des poissons*, etc.

Le grec dit ηδὲ πρέποντες que Lippius traduit par *decentes ;* d'autres, du nombre desquels est Salvini, en font un nom particulier de poisson. Je ne crois pas devoir suivre son exemple ; j'aime mieux croire, comme Lippius, que πρέποντες exprime seulement la beauté des

formes de ceux des habitans des mers dont il est question d'une manière générale.



Pag. 49, lig. 21. *Est arrêté tout à coup par la bouche d'un poisson de taille médiocre* (1), etc.

On ne lira point sans intérêt ce que M. de Lacépède dit au sujet de ce poisson, dont tout le merveilleux tient à une plaque de diverses lames qui ont la forme de cette espèce d'abat-jour qu'on nomme *persienne*, laquelle est adhérente au-dessous de sa gorge, et qu'il présente aux corps auxquels il s'accroche dans un sens opposé à celui de la fermeture de ces lames, ce qui produit une résistance d'une certaine énergie, mais très-peu capable d'arrêter la marche d'un bâtiment.

« Depuis le temps d'Aristote, dit l'ictyologiste français, jusqu'à nos jours, cet animal a été l'objet d'une attention constante; on l'a examiné dans ses formes, observé dans ses habitudes, considéré dans ses efforts. On ne s'est pas contenté de lui attribuer des propriétés merveilleuses, des facultés absurdes, des forces ridicules; on l'a regardé comme un exemple frappant des qualités occultes départies par la nature à ses diverses productions. Il a paru une preuve convaincante de ces

(1) Rondelet croit que l'echéneis d'Oppien est la lamproie, et non l'echéneis remora. Les raisons qu'il en donne ne me paraissent pas décisives.

qualités sécrètes dans leur origine et inconnues dans leur essence. Il a figuré avec honneur dans le tableau des poètes, dans les comparaisons des orateurs, dans les récits des voyageurs, dans les descriptions des naturalistes; et cependant à peine dans le moment où nous écrivons, l'image de ses traits, de ses mœurs, de ses effets, a-t-elle été tracée avec fidélité. Ecoutons, par exemple, au sujet de ce remora, l'un des plus beaux génies de l'antiquité :

« L'echéneis, dit Pline, est un petit poisson accou-
« tumé à vivre au milieu des rochers. On croit que
« lorsqu'il s'attache à la carène des vaisseaux, il en re-
« tarde la marche; et de là vient le nom qu'il porte et
« qui est formé de deux mots grecs, *je retiens*, et l'autre
« *navire*. Il sert à composer des poisons capables d'a-
« mortir et d'éteindre les feux de l'amour. Doué d'une
« puissance bien plus étonnante, agissant par une fa-
« culté morale, il arrête l'action de la justice et la
« marche des tribunaux; compensant cependant les
« qualités funestes par des propriétés utiles, il délivre
« les femmes enceintes des accidens qui pourraient trop
« hâter la naissance de leurs enfans; lorsqu'on le con-
« serve dans du sel, son approche seule suffit pour re-
« tirer du fond des puits les plus profonds l'or qui peut
« y être tombé. »

Mais le naturaliste romain ajoute avant la fin de la célèbre histoire qu'il a écrite, une peinture bien plus étonnante du remora, et voyons comment il s'explique au commencement de son 32e liv.

« Nous voici parvenus au plus haut des forces de la « nature, au sommet de tous les exemples de son pou- « voir. Une immense manifestation de sa puissance oc- « culte se présente d'elle-même; ne cherchons rien au- « delà, n'en espérons pas d'égale, ni de semblable. Ici « la nature se surmonte elle-même, et le déclare par « des effets nombreux. Qu'y a-t-il de plus violent que « les mers, les vents, les tourbillons et les tempêtes? « Quels plus grands auxiliaires le génie de l'homme « s'est-il donnés que les voiles et les rames? Ajoutez à « cela la force inexprimable des flux alternatifs qui font « un fleuve de tout l'Océan : toutes ces puissances et « toutes celles qui pourraient se réunir à leurs efforts « sont enchaînées par un seul et très-petit poisson qu'on « nomme *echeneis*. Que les vents se précipitent, que les « tempêtes bouleversent les flots, il commande à leurs « fureurs, il brise leurs efforts, il contraint de rester « immobiles des vaisseaux que n'aurait pu retenir au- « cune chaîne, aucune ancre précipitée dans la mer, et « assez pesante pour ne pouvoir en être retirée. Il « donne ainsi un frein à la violence, il dompte la rage « des élémens, sans travail, sans peine, sans chercher « à retenir et seulement en adhérant. Il lui suffit, pour « surmonter tant d'impétuosité, de défendre aux na- « vires d'avancer. Cependant les flottes armées pour la « guerre se chargent de tours et de remparts, pour que « l'on combatte au milieu des mers comme au haut des « tours. O vanité humaine! un poisson très-petit con- « tient leurs éperons armés de fer et de bronze, et les

« tient enchaînés ! On rapporte que lors de la bataille « d'Actium, ce fut un *echeneis* qui, arrêtant le navire « d'Antoine au moment où il allait parcourir les rangs « des vaisseaux et exhorter les siens, donna à la flotte « de César la supériorité de la vitesse et l'avantage d'une « attaque impétueuse. Plus récemment, le bâtiment « monté par Caïus, lors de son retour d'Andara à Antium, « s'arrêta sous l'effort d'un echéneis; alors le remora « fut un augure, car à peine cet empereur fut-il « rentré à Rome, qu'il périt sous les traits de ses propres « soldats. Au reste, son étonnement ne fut pas long, « lorsqu'il vit que de toute sa flotte, son quinquerème « seul n'avançait pas : ceux qui s'élancèrent du vaisseau « pour en rechercher la cause, trouvèrent l'echéneis « adhérent au gouvernail, et le montrèrent au prince « indigné qu'un tel animal pût l'emporter sur quatre « cents rameurs, et très-surpris que ce poisson, qui, « dans la mer, avait pu retenir son navire, n'eût plus « de puissance jeté dans le vaisseau. Nous avons déjà « rapporté plusieurs opinions, continue Pline, au sujet « du pouvoir de cet echéneis, que quelques Latins ont « nommé *remora*. Quant à nous, nous ne doutons pas « que tous les genres des habitans de la mer n'aient une « faculté semblable. L'exemple célèbre et consacré dans « le temple de Gnide ne permet pas de refuser la même « puissance à des conques marines; de quelque manière « que ces effets aient lieu, ajoute plus bas l'éloquent « naturaliste que nous citons, quel est celui qui, après « cet exemple de la faculté de retenir des navires,

« pourra douter du pouvoir qu'exerce la nature par « tant d'effets spontanés et de phénomènes extraordi- « naires? »

« Combien de fables et d'erreurs accumulées dans ces passages, qui d'ailleurs sont des chefs-d'œuvre de style! Accrédités par un des Romains, dont on a le plus admiré la supériorité de l'esprit, la variété des connaissances et la beauté du talent, elles ont été presque universellement accueillies pendant un grand nombre de siècles; mais on n'attend pas de nous une mythologie, etc. » *Hist. naturelle des Poissons*, tom. 5, pag. 192 et suivantes.



Pag. 53, lig. 5. *Non, il n'est pas de douleur plus cruelle*, etc.

On ne sait ce qu'on doit admirer ici le plus ou du sentiment dont l'auteur est animé, ou de l'adresse qu'il emploie dans le choix des idées qui en sont l'expression. Qu'il est beau de voir ce jeune et sensible poète cherchant, comme sans dessein, à ramener l'attention de l'empereur vers un père condamné à l'exil! Avec quelle finesse il termine le tableau qu'il n'avait commencé que dans cet objet! Quelle délicatesse de motif et de sentiment! Qu'Oppien est beau, je dirai même sublime, dans ce passage, si digne d'ailleurs d'être goûté pour sa belle poésie!

John Jones, ou plutôt Diaper, son co-traducteur, a paraphrasé ainsi ce passage :

The love of country's not to man confined
The same propensions sway the brutal mind.
Fishes their native caves vith transport view,
They have their countries, and their fondness too.
No nation may with that blest clime compare,
That gave us first acquaintance of our eyes.
How rich the soil! how beautiful the skyes!
The name of country fills the grateful mind
With all that's tender, generous and kind.
Ah! wretched those who forc'd from what they love
Necessitous in vagrant exil rove,
Still restless must the killing grief renew,
Despis'd by all, or pity'd but few.

Ch. 1er.

Oppien, dans ses Cynégétiques, avait saisi une circonstance du même genre, pour exprimer, quoique d'une manière plus éloignée, son désir d'obtenir le rappel de son père; on y lit, en parlant de la vache marine : « Cette espèce chérit singulièrement les lieux qui l'ont vue naître, les forêts où elle fait son séjour et sa retraite accoutumée. Si les chasseurs, après l'avoir enchaînée dans leurs filets, transportent cet animal dans une autre contrée, et le laissent courir en liberté dans les vallées, il reviendra bientôt dans les lieux chéris qu'il habitait; il ne peut se résoudre à errer dans un pays où il est étranger. Ce n'est donc point aux seuls mortels que la patrie est chère : cet amour est également gravé par la nature dans le cœur des animaux sau-

vages. » *Traduction de Belin de Ballu*, chant premier, pag. 43.

Pag. 54, lig. 9. *Ils promènent quelques grains de sable dans leur bouche*, etc.

Le grec dit ἀπὸ ψαμμάτοιο πάσαντο. Ils se nourrissent de sable. J'ai cru devoir adoucir un peu cette idée, qui ne me paraît pas vraie, prise dans un sens absolu; on est moins éloigné de croire qu'ils promènent quelques grains de sable dans leur bouche, pour en extraire l'humidité qu'il recèle, et qui, dans l'affaiblissement où ils se trouvent, peut suffire à leur nourriture.

Pap. 59, lig. 2. *L'impétueux physsale*, etc.

« Ce cétacée n'est pas étranger à la Méditerranée. Les anciens n'en ont pas eu cependant une idée bien nette. Il paraît même que, sans excepter Pline ni Aristote, ils n'ont pas bien distingué les formes ni les habitudes de ces grands cétacées. Malgré la présence de plusieurs de ces animaux dans la Méditerranée, et malgré les renseignemens que leurs relations commerciales avec les Indes pouvaient leur procurer sur plusieurs autres, non-seulement ils ont appliqué à leur *mysticetus* des organes, des qualités, des gestes du rorqual aussi bien que de la baleine franche; mais encore ils ont attribué à leurs baleines des formes ou des propriétés du gibbar, du

rorqual et du cachalot macrocéphale mêlé avec ceux du gibbar. » *Lacép. Hist. naturelle des Cétacées.*

Pag. 60, lig. 2. *De ce nombre sont encore les béliers cruels*, etc.

« Il y a, dit Rondelet, plusieurs autres bêtes marines à nous inconnues, hormis que de nom, comme béliers, éléphans, panthères, mélanthyes, hyènes, roues, dromons, et autres infinies. Oppien, au premier livre, met les béliers entre les cruels et ceux des hautes mers; au cinquième, entre les cétacées. Pline écrit que, du temps de l'empereur Tibère, la mer Océane, se retirant sur la grève, laissa plus de trois cents bêtes marines, de merveilleuse variété et grandeur, guère moins en la côte de Saintonge. Entre les autres, des éléphans, des béliers et plusieurs néréides; Ælian et Oppien ont fait mention de la panthère, des mélanthyes, de l'hyène, liv. 16, chap. 19, 1re partie.

Pag. 65, lig. 16. *Alors les poissons, tout joyeux, s'élancent en foule de toutes parts dans le voisinage de la terre*, etc.

Le lecteur me saura gré sans doute d'insérer ici un fragment d'une des plus belles productions qui aient depuis long-temps honoré les lettres, je veux parler de celle dont nous sommes redevables à M. le vicomte de

Châteaubriand, qui a pour titre le *Génie du Christianisme*. Dans cet ouvrage, si riche en tableaux poétiques, en images d'une fraîcheur et d'un coloris délicieux, se trouve un passage (1) sur les poissons, qui a le plus grand rapport avec cette partie du poëme d'Oppien qui donne lieu à l'extrait suivant :

« Le philosophe qui refuse de croire en Dieu, est bien à plaindre. Tous ces instincts que le Maître du monde a répartis dans la nature, disparaissent pour lui. Il ne vous dira pas comment les poissons, échappés des glaces du pôle, viennent, à travers la solitude de l'Océan, trouver chaque année le fleuve où doit se célébrer leur hymen. Le printemps, instruit par le Souverain des mers, prépare sur nos bords la pompe nuptiale : il couronne les saules de verdure ; il étend les lits de mousse dans les grottes, et déploie les feuilles de nénuphar sur les ondes, pour servir de rideaux à ces couches de cristal. A peine ces préparatifs sont-ils achevés que les légions émaillées viennent conter à nos fontaines les magnificences des régions des tempêtes. Ces navigateurs étrangers animent tous nos rivages ; les uns, comme de légères bulles d'air, remontent perpendiculairement du fond des eaux ; les autres se balancent mollement sur les vagues, ou divergent du centre commun comme d'innombrables traits d'or, ceux-ci dardent obliquement leurs formes glissantes à travers l'azur fluide ; ceux-là dorment dans un rayon de soleil qui pénètre la gaze

(1) Livre 5, chap. 4, *instinct des animaux*.

argentée des flots. Tous s'égarent, reviennent, nagent, plongent, circulent, se forment en escadron, se séparent, se réunissent encore; et l'habitant des mers, inspiré par ce souffle de vie dont Dieu anime toute la nature, suit, en bondissant, la trace de feu que son amante a laissée pour lui dans les ondes. »



Pag. 67, lig. 20. *On dit que cette espèce d'hymen les féconde*, etc.

On ne croit plus aujourd'hui à ce mode de fécondation; voici comment s'exprime à ce sujet M. de Lacépède dans son discours sur l'Histoire naturelle des poissons.

« A peine les femelles sont-elles débarrassées du poids qui les tourmente, que quelques-unes dévorent une partie des œufs qu'elles viennent de pondre; et c'est ce qui a donné lieu à l'opinion de ceux qui ont cru que certaines femelles de poissons avaient un assez grand soin de leurs œufs, pour les couver dans leurs gueules. D'autres avalent aussi avec avidité la liqueur laiteuse des mâles, à mesure qu'elle est répandue sur des œufs déjà déposés; et voilà l'origine du soupçon erroné auquel n'ont pu se soustraire des modernes et de très-grands naturalistes, qui ont cru que les poissons femelles pourraient bien être fécondés par la bouche. » *Histoire naturelle des Poissons*, tom. 1, pag. 136.



Pag. 69, lig. 10. *Par là devenu fécond, les anguilles y naissent en foule*, etc.

On est mieux fixé maintenant sur la manière dont se propagent les anguilles; long-temps, jusqu'à nos jours même, on a été dans l'erreur à cet égard. Notre ictyologiste français va nous fournir encore des instructions précieuses.

« Comment se perpétue, dit cet illustre naturaliste, cette espèce utile et curieuse? L'anguille vient d'un véritable œuf, comme tous les poissons. L'œuf éclot le plus souvent dans le ventre de la mère, comme ceux des raies, des squales, de plusieurs blennies, de plusieurs silures. La pression sur la partie inférieure du corps de la mère, facilite la sortie des petits déjà éclos. Ces faits, bien vus, bien constatés par les naturalistes récens, sont simples et conformes aux vérités physiologiques les mieux prouvées, aux résultats les plus sûrs des recherches anatomiques sur les poissons, et particulièrement sur l'anguille. Et cependant combien, depuis deux mille ans, ils ont été dénaturés et altérés par une trop grande confiance dans les observations précipitées et mal faites qui ont séduit les plus beaux génies, parmi lesquels nous comptons non-seulement Pline, mais même Aristote. Lorsque les anguilles mettent bas leurs petits, communément elles reposent sur la base du fond des eaux; c'est au milieu de cette terre et de ce sable humectés qu'on voit frétiller les murènes qui viennent de paraître à la lumière. Aristote a pensé que cette géné-

ration était due à cette fange. Les mères vont quelquefois frotter leurs ventres contre des rochers ou d'autres corps durs, pour se débarrasser plus facilement des petits déjà éclos dans leur intérieur. Pline a écrit que, par ce frottement, elles faisaient jaillir des fragmens de leur corps qui s'animaient, et que telle était la seule origine des jeunes murènes dont nous exposons la véritable manière de naître. D'autres anciens auteurs ont placé cette même origine dans les chairs corrompues des cadavres des chevaux, ou d'autres animaux jetés dans l'eau, cadavres autour desquels doivent souvent fourmiller de jeunes anguilles forcées de s'en nourrir par le défaut de tout autre aliment placé à leur portée. A des époques bien plus rapprochées de nous, Helmont a cru que les anguilles venaient de la rosée du mois de mai, et Leuwenhoek a pris la peine de montrer la cause de cette erreur, en faisant voir que dans cette belle partie du printemps, lorsque l'atmosphère est tranquille et que le calme règne sur l'eau, la portion de ce fluide la plus chaude est la plus voisine de sa surface, et que c'est cette couche plus échauffée, plus vivifiante et plus analogue à leur état de faiblesse, que les jeunes anguilles peuvent alors préférer. Schwenckfeld de Breslaw, en Silésie, a fait naître des murènes anguilles des branchies du cyprin bordelière. Shoneveld de Kiel, dans le Holstein, a voulu qu'elles vinssent à la lumière sur la peau des gades morues ou des salmones éperlans. Ils ont pris l'un et l'autre pour de très-petites murènes anguilles, des gordius, des sang-sues ou d'autres vers qui s'atta-

chent à la peau ou aux branchies de plusieurs poissons. Eller, Charleton, Fakleberg, Gesner, Birckholtz ont connu au contraire la véritable manière dont se reproduit l'espèce que nous décrivons. Plusieurs observateurs des temps récens sont tombés à la vérité dans une erreur combattue même par Aristote, en prenant les vers qu'ils voyaient dans les intestins des anguilles qu'ils disséquaient, pour des fœtus de ces animaux. Leuwenhoeck a eu tort de chercher les œufs de ces poissons dans leur vessie urinaire, et Vallisniéri dans leur vessie natatoire; mais Muller et peut-être Mondini ont vu les ovaires ainsi que les œufs de la femelle; et la laite du mâle a été également reconnue.

« D'après toutes ces considérations, on doit éprouver un assez grand étonnement, et ce vif intérêt qu'inspirent les doutes et les recherches d'un des plus habiles et des plus célèbres physiciens, lorsqu'on lit dans le *Voyage de Spallanzani*, que des millions d'anguilles ont été pêchées dans les marais, les lacs et les fleuves d'Italie et de la Sicile, sans qu'on eût vu dans leur intérieur ni œuf, ni fœtus. Ce savant observateur explique ce phénomène, en disant que les anguilles ne multiplient que dans la mer, et qu'on n'en trouve pas, continue-t-il, suivant Sennebier, dans le lac de Genève, jusqu'auquel la chute du Rhône ne leur permet pas de remonter, tandis qu'on les pêche dans le lac de Neufchâtel, qui communique avec la mer par le Rhin et le lac Brenna. Il invite en conséquence les naturalistes à faire de nouvelles recherches sur les anguilles qu'ils rencontreront au

milieu des eaux salées et de la mer proprement dite, dans le temps du frai de ces animaux, c'est-à-dire vers le milieu de l'automne, ou au commencement de l'hiver.

« Les œufs de l'anguille éclosant presque toujours dans le ventre de la mère, y doivent être fécondés; il est donc nécessaire qu'il y ait dans cette espèce un véritable accouplement du mâle avec la femelle, comme dans celle des raies, des squales, des syngnathes, des blennies et des silures, ce qui confirme ce que nous avons déjà dit de ses affections. Et comme la conformation de la murène est semblable, en beaucoup de points, à celle des serpens, l'accouplement des serpens et de la murène doit avoir lieu à peu près de la même manière. Rondelet a vu en effet le mâle et la femelle entrelacés, dans le moment de leur réunion la plus intime, comme deux couleuvres le sont dans des circonstances analogues; et ce fait a été observé depuis par plusieurs naturalistes. » *Histoire naturelle des Poissons*, tom. 3, p. 329 et suiv.



Pag. 71, lig. 6. *C'est une chose assez reconnue que le serpent s'accouple avec la murène.*

Cette jolie, mais ridicule fable de l'accouplement de la vipère avec la murène, ne trouve plus aujourd'hui personne qui daigne y ajouter foi. Les circonstances qui l'accompagnent dans le tableau que nous offre Oppien, la rendent encore plus digne d'être reléguée parmi les erreurs populaires. *Murœna*, dit Pline, *quocumque tem-*

pore parit cum cœteri pisces stato pariant : ova ejus citissime crescunt, in sicco littore lapsas vulgus coitu serpentium impleri putat. Liv. IX, chap. 23.



Pag. 75, lig. 21. *Le chien vorace, l'aigle de mer, et tous ceux qu'on désigne sous le nom de cartilagineux, les dauphins même, ces rois des poissons, et les phoques aux gros yeux, font des petits vivans qui, au sortir du sein de leurs mères, ont les mêmes formes qu'elles.*

Les dauphins, les phoques, qui font partie des mammifères, sont les seuls réellement vivipares. Quant aux poissons cartilagineux, ils sont tous ovipares, en ce sens que leurs petits viennent tous d'un œuf. Mais il en est quelques-uns, dans ce nombre, dont les œufs éclosent dans le ventre de leur mère. Ce sont ceux de ce genre dont Oppien a raison de dire qu'ils sont, en naissant, semblables à leur mère : tels sont les raies, les squales, les aodons, la chimère (dans le mâle de laquelle on a remarqué un double instrument de fécondation), les syngnathes, encore ces derniers présentent-ils une particularité remarquable : leurs œufs sortent par une déchirure qui se fait au-dessous de leur ventre, et se disposent dans une espèce de canal, sur des rangs plus ou moins nombreux ; c'est là qu'ils sont fécondés à travers la peau très-mince de ce canal, que les petits rompent lorsqu'ils éclosent.



Pag. 78, lig. 8. *Les phoques ont aussi grand soin de leurs petits*, etc.

Buffon, qui faisait un cas particulier d'Oppien, non-seulement comme poète, mais encore comme naturaliste, puisqu'il dit de lui, t. 6 de l'histoire des quadrupèdes, qu'*une probabilité devient une certitude, par le témoignage d'Oppien*, s'explique ainsi sur ces animaux dans son Histoire Nat., t. 27, p. 162, éd. in-12 : « Les phoques femelles mettent bas en hiver; elles font leurs petits à terre sur un banc de sable, sur un rocher, sur une petite île, et à quelque distance du continent; elles se tiennent assises pour les allaiter (1), et les nourrissent ainsi, pendant douze à quinze jours, dans l'endroit où ils sont nés; après quoi la mère amène ses petits avec elle à la mer, où elle leur apprend à nager et à chercher à vivre; elle les prend sur son dos lorsqu'ils sont fatigués. Comme chaque portée n'est que de deux ou trois, ses soins ne sont pas fort partagés, et leur éducation est bientôt achevée; d'ailleurs ces animaux ont naturellement assez d'intelligence et beaucoup de sentiment : ils s'entendent, ils s'entr'aident et se secourent mutuellement : les petits reconnaissent leur mère au milieu d'une

---

(1) Quand les veaux marins sont en mer, leurs pieds de derrière leur servent de queue pour nager, et à terre, de siége, quand ils donnent à téter à leurs petits. *Voyage de Dampierre*, t. 1, p. 117.

Id., p. 119.

troupe nombreuse, ils entendent sa voix, et dès qu'elle les appelle, ils arrivent à elle sans se tromper. Nous ignorons combien de temps dure la gestation; mais à en juger par celui de l'accroissement, par la durée de la vie, et aussi par la grandeur de l'animal, il paraît que ce temps doit être de plusieurs mois; et l'accroissement étant de quelques années, la durée de la vie doit être assez longue; je suis même très-porté à croire que ces animaux vivent beaucoup plus de temps qu'on n'a pu l'observer, peut-être cent ans et davantage; car on sait que les cétacées en général vivent bien plus long-temps que les animaux quadrupèdes : comme le phoque fait une nuance entre les uns et les autres, il doit participer de la nature des premiers, et par conséquent vivre plus que les derniers. »



Pag. 79, lig. 5. *Grands dieux ! l'homme n'est donc pas le seul en qui l'amour de ses enfans soit plus fort, soit plus doux que la lumière et la vie.*

Oppien, dans son troisième chant des Cynégétiques, a exprimé le même sentiment. On me saura donc gré de mettre le lecteur à portée de le comparer à lui-même, en rapportant ses propres idées. J'en cite la traduction, dont nous sommes redevables à Belin de Ballu, que la mort a enlevé aux lettres, comme quelques circonstances dans la révolution l'avaient enlevé à ses amis, pour le transporter, en qualité de professeur de grec,

dans une des principales villes de Russie. Nous lui devons une traduction française de Lucien, la seule complète que nous ayons de cet auteur. Si elle laissait quelque chose à désirer, ce serait peut-être un peu de cette élégante légèreté qui caractérise l'original. Mais Belin avait encore une longue carrière littéraire à parcourir, lorsqu'il livra cette traduction de Lucien qui, à cause de sa grande fidélité, sera toujours très-utile à ceux qui se dévoueront à l'étude de la langue grecque. Voici le passage des Cynégétiques d'Oppien, qui a rapport au morceau cité en tête de cet article.

« O puissance de cet amour qu'un Dieu sans doute a gravé dans le cœur de tous les êtres, pour leur jeune postérité! Ce n'est pas chez les seuls humains en qui tout est le fruit du génie que cette tendresse éclate. Elle anime les reptiles et les poissons, les nombreux habitans de l'air, et jusqu'aux animaux les plus féroces. Que de soins le dauphin, le glaucus aux yeux brillans, le phoque et tous les citoyens de l'onde ne prodiguent-ils pas à leurs petits! et parmi les oiseaux, quelle infatigable tendresse n'ont pas pour leur couvée, les colombes, les orfraies, toutes les espèces d'aigles, et la corneille qui vit de si nombreuses années! Voyez comme à l'aspect de l'épervier planant au haut des airs, la poule, cet oiseau qui partage la demeure des humains, s'agite avec inquiétude autour de ses poussins! D'abord elle jette un cri perçant, bondit çà et là, les appelle d'une voix aiguë, et la tête élevée, le cou arrondi, les plumes hérissées, elle ouvre les ailes, les étend vers la terre; ses petits tout

tremblans se réfugient sous ce léger rempart. Souvent elle épouvante l'oiseau cruel et le force à prendre la fuite, tant elle est intrépide à défendre sa postérité : elle nourrit avec tendresse ses poussins lorsqu'ils sont dans l'enfance, ou lorsque n'ayant point encore de plumes, ils viennent à rompre les liens de la coquille. Ainsi parmi les bêtes féroces, les lionnes rugissantes, les panthères impétueuses, les tigres au dos rayé affrontent tous les dangers pour défendre leurs petits, attaquent les chasseurs, bravent les lances dont ils sont armés, et subissent le trépas. Rien ne les effraie quand elles combattent pour leur postérité, ni la foule menaçante des jeunes hommes armés d'épieux, ni les éclairs du fer et de l'airain, ni la grêle de pierres ou de traits dont elles sont frappées. Tous leurs efforts tendent à sauver leurs petits, ou à perdre la vie. » *Chant troisième, page* 63.



Pag. 81, lig. 2. *Elle leur donne asile dans ses flancs*, etc.

Je n'ai pas besoin d'avertir que ce que dit ici Oppien est une erreur, ou tout au moins une méprise qui provient de ce que ces cartilagineux ont des plis à leur peau de dessous le ventre, à l'abri de laquelle leurs petits se réfugient dans le moment du danger, d'où ils sortent ensuite lorsqu'il a cessé. Cependant Rondelet dit la même chose de la torpille : « Elle engendre environ vers l'automne, selon Aristote, non pas des œufs, mais des petits vifs qu'elle éclot au dedans, lesquels, quand ils ont peur, les reçoit dans soi, puis les met dehors. » Partie première, *liv.* 12, *ch.* 18.



Pag. 82, lig. 24. *C'est ainsi que la race misérable de la faible aphye naît sans avoir été engendrée.*

On lit dans la belle histoire générale et particulière des poissons de Bloch, ouvrage d'une superbe exécution, surtout pour le nombre et la beauté des planches enluminées, qui représentent les poissons dans tout l'éclat de leurs couleurs naturelles : « Ce nom d'aphye, qui signifie *sans mère*, vient sûrement d'*aphya*, que les anciens donnaient à un petit poisson qu'ils faisaient naître de l'écume de la mer, sans le secours de la génération. » *Troisième partie*, pag. 122. On ne croit plus aujourd'hui à la production spontanée de ces animaux. Cette erreur assez singulière s'est pourtant accréditée jusque parmi nous, puisque Rondelet, qui a consigné dans son septième livre, chapitre premier, l'opinion des anciens à cet égard, ne fait aucune réflexion qui décèle le moindre doute. Il est cependant certain que ces osseux viennent comme tous les autres d'un œuf, et que se tenant dans le limon des mers, ils se montrent et paraissent naître, lorsque les eaux ébranlées par la tempête jusqu'en leurs fondemens, en entraînent la vase et ces poissons qui y vivaient. Il en est de même des huîtres; bien loin qu'on ne distingue dans ces mollusques aucun sexe, comme le dit Oppien, on reconnaît au contraire les deux sexes dans le même individu : en sorte que ces animaux sont *hermaphrodites*. Leurs œufs, ainsi que nous l'apprend le savant auteur de l'*Anatomie comparée*, M. Cuvier, sont situés

derrière le foie ; ils sont quelquefois abreuvés par une humeur qui paraît de la semence, laquelle est secrétée dans un certain temps. Cette disposition est nécessaire, puisque l'huître ne peut se remuer, et par conséquent ne peut aller chercher un autre individu pour s'accoupler. Ce savant a vu dans les *moules*, et il pense que ce doit être la même chose dans les *huîtres*, que lorsque les œufs ont été fécondés, ils descendent et se placent entre les deux lames qui forment chaque branchie. Il les a vus plusieurs fois, en examinant les moules au microscope, dans cette même place. Il a distingué dans chaque œuf un petit moule vivant et remuant déjà ses valves, ce qui prouve évidemment que ces animaux sont ovovipares (1).

---

(1) Voyez sur ces animaux le superbe ouvrage de Regenfus, et ceux de Knorr, notamment celui qui a pour titre : *Les Délices des Yeux et de l'Esprit*.



REMARQUES SUR LES HALIEUTIQUES.

CHANT SECOND.

Pag. 87, lig. 1re. *Ou mieux encore de Phorcus*, etc.

Phorcus, fils de Neptune et de la nymphe Thoosa, père de Méduse, régna en Sardaigne et en Corse. Atlas le vainquit et le détrôna; il devint dieu marin, et fut révéré comme le premier des Tritons et des autres divinités de la mer : c'est ce que les poètes nommaient le chœur de Phorcus.

Pag. 88, lig. 3. *De quelle puissance propre et inhérente à sa substance n'est pas douée la molle torpille*, etc.

Rien n'est plus curieux, n'est plus extraordinaire que de retrouver dans les poissons, particulièrement dans la torpille, cette propriété électrique, cet instrument vivant propre à lancer la foudre. Le lecteur, pour qui ce fait et sa cause seraient nouveaux, me saura peut-être gré de le mettre au courant de ce que la physique nous

en a appris; il sera ainsi dispensé de chercher ailleurs des notions sur ce sujet. Nous les trouvons dans l'article de ce cartilagineux de M. de Lacépède. On verra que les idées d'Oppien sur l'organe électrique de ce poisson, étaient assez justes. Comme il est bien reconnu aujourd'hui que le fluide électrique est l'agent du phénomène que nous offre la torpille, je joindrai, à la citation qu'on va lire, un extrait de ce que j'ai écrit, en 1808, sur la *nature* de l'agent électrique et sur *sa manière d'agir* pour produire les effets de l'électricité. Cet abrégé de la théorie que j'ai publiée ne sera pas indifférent à ceux qui aiment à remonter au véritable principe des choses.

« La torpille, dit M. de Lacépède, a reçu de la nature une faculté particulière bien supérieure à la force des dents, des darts et des autres armes dont elle aurait été pourvue; elle possède la puissance redoutable et remarquable de lancer, pour ainsi dire, la foudre; elle accumule dans son corps et fait jaillir le fluide électrique avec la rapidité de l'éclair; elle imprime une commotion soudaine et paralysante au bras le plus robuste qui s'avance pour la saisir, à l'animal le plus terrible qui veut la dévorer; elle engourdit, pour des instans assez longs, les poissons les plus agiles dont elle cherche à se nourrir; elle frappe quelquefois ses coups invisibles à une distance assez grande; et par cette action prompte, et qu'elle peut souvent renouveler, annullant les mouvemens de ceux qui l'attaquent et de ceux qui se défendent contre ses efforts, on croit la voir réaliser, au fond des eaux, une partie de ces prodiges que la poésie et la fable

ont attribués aux fameuses enchanteresses dont elles avaient placé l'empire au milieu des flots ou près des rivages.

« Mais quel est donc dans la torpille l'organe dans lequel réside cette électricité particulière? et comment s'exerce ce pouvoir que nous n'avons vu encore départi à aucun des animaux que l'on trouve sur l'échelle des êtres, lorsqu'on descend depuis l'homme jusqu'au genre des raies?

« De chaque côté du crâne et des branchies, est un organe particulier qui s'étend communément depuis le bout du museau jusqu'au cartilage demi-circulaire qui fait partie du diaphragme et qui sépare la cavité de la poitrine de celle de l'abdomen. Cet organe aboutit d'ailleurs, par son côté extérieur, presqu'à l'origine de la nageoire pectorale; il occupe donc un espace d'autant plus grand, relativement au volume de l'animal, qu'il remplit tout l'intérieur compris entre la peau de la partie supérieure de la torpille et celle de la partie inférieure. On doit voir aisément que la plus grande épaisseur de chacun des deux organes est dans le bord, qui est tourné vers le centre et vers la ligne dorsale du poisson, et qui suit, dans son contour, toutes les sinuosités de la tête et des branchies, contre lesquelles il s'applique. Chaque organe est attaché aux parties qui l'environnent par une membrane cellulaire dont le tissu est serré, et par des fibres tendineuses, courtes, fortes et droites, qui vont depuis le bord extérieur jusqu'au cartilage demi-circulaire du diaphragme.

« Sous la peau qui revêt la partie supérieure de chaque organe électrique, on voit une espèce de bande étendue sur tout l'organe, composée de fibres prolongées dans le sens de la longueur du corps, et qui, excepté ses bords, se confond dans presque toute sa surface supérieure avec le tissu cellulaire de la peau. Immédiatement au-dessous de cette bande, on en découvre une seconde de même nature que la première, et dont le bord intérieur se mêle avec celui de la bande supérieure; mais dont les fibres sont situées dans le sens de la largeur de la torpille.

« Cette bande inférieure se continue dans l'organe proprement dit, par un très-grand nombre de prolongemens membraneux qui y forment des prismes verticaux à plusieurs pans, ou pour mieux dire, des tubes creux perpendiculaires à la surface du poisson, et dont la hauteur varie et diminue à mesure qu'ils s'éloignent du centre de l'animal et de la ligne dorsale. Ordinairement la hauteur des plus longs tuyaux égale six vingtièmes de la longueur totale de l'organe; celle des plus petits en égale un vingtième, et leur diamètre, presque le même dans tous, est aussi d'un vingtième ou à peu près.

« Les formes des différens tuyaux ne sont pas toutes semblables: les uns sont exagones, d'autres pentagones, d'autres carrés: quelques-uns sont réguliers, mais le plus grand nombre est d'une figure irrégulière. Les prolongations membraneuses qui composent les pans de ces prismes sont très-déliées, assez transparentes, étroite-

ment unies l'une à l'autre par un réseau lâche de fibres tendineuses, qui passent obliquement et transversalement entre ces tuyaux ; et ces tubes sont d'ailleurs attachés ensemble par des fibres fortes et non élastiques, qui vont directement d'un prisme à l'autre. On a compté dans chacun des deux organes d'une grande torpille, jusqu'à près de douze cents de ces prismes. Au reste, entre la partie inférieure de l'organe et la peau que revêt le corps du poisson, on trouve deux bandes entièrement semblables à celles qui recouvrent les extrémités supérieures de ces tubes. . . . . .

« Non-seulement la grandeur de ces tuyaux augmente avec l'âge de la torpille, mais encore leur nombre s'accroît à mesure que l'animal se développe; chacun de ces prismes creux est d'ailleurs divisé, dans son intérieur, en plusieurs intervalles, par des espèces de cloisons horizontales, composées d'une membrane déliée et très-transparente, paraissant se réunir par leurs bords, attachées dans l'intérieur des tubes par une membrane cellulaire très-fine, communiquant ensemble par de petits tuyaux sanguins, placées l'une audessous de l'autre, à de très-petites distances, et formant un grand nombre de petits interstices qui semblent contenir un fluide.

« De plus, chaque organe est traversé par des artères, des veines, et un grand nombre de nerfs qui se divisent, dans toutes sortes de directions entre les tubes, et étendent de petites ramifications sur chaque cloison où ils disparaissent. Tel est le double instru-

pour donner lieu aux divers phénomènes de l'électricité. Au sujet de cette question, j'ai été entraîné par ma première idée à reconnaître que le calorique étant un fluide répulsif de sa nature, il doit exercer la répulsion qui est de son essence sur les corps qui lui sont soumis dans les phénomènes et les circonstances électriques; en sorte qu'alors les molécules des corps électrisés se trouvent entre deux forces du même genre, dont l'une, le *calorique intérieur et propre du corps*, agit de *dedans au dehors*, pour maintenir l'équilibre entre sa force répulsive et l'attraction des molécules du corps; et l'autre, le *fluide électrique* envoyé sur le corps pour l'électriser, exerce sa puissance de *dehors au dedans*, aussi par répulsion : d'où résulte que l'équilibre préexistant entre le calorique propre du corps et l'attraction de ses molécules, est rompu, et que l'attraction moléculaire acquiert de la prépondérance; ce qui force une partie du calorique intérieur de jaillir au dehors, en quantité proportionnée à la force de l'électricité portée à la surface du corps. De là provient l'atmosphère électrique plus ou moins étendue de ce corps, suivant le degré d'électricité communiquée : cette atmosphère est due tant à cette cause, qu'à la résistance que l'air oppose à la dispersion du fluide exhalé.

Ces considérations, entièrement neuves, lèvent toutes les difficultés, font disparaître toutes les anomalies que présentait la science de l'électricité : l'explication des phénomènes devient simple, facile; par là sont dissipés tous les nuages qui obscurcissent les autres théo-

ries, et notamment celle des deux fluides de Symmer (1),

(1) Que ceux qui s'obstinent à défendre l'opinion ou l'hypothèse des deux fluides, me disent, s'il leur est possible, pourquoi dans l'expérience galvanique des deux plaques, l'une de cuivre, l'autre de zinc, fixées à des isoloirs de verre et mises en contact, ces deux plaques, après leur séparation, se trouvent l'une à l'état *positif*, l'autre à l'état *négatif?* ou, pour me servir de leurs expressions, pourquoi l'une, celle de cuivre, a-t-elle acquis l'électricité *résineuse*, et l'autre, celle du zinc, l'électricité *vitrée?* Si l'on suppose un moment, avec les partisans du système des deux fluides, que le cuivre et le zinc contiennent chacun, avant l'expérience, les deux fluides *vitré* et *résineux* neutralisés, comme ils le disent, il s'ensuit nécessairement que, dans l'expérience citée, le cuivre a acquis l'*électricité résineuse* en se chargeant de tout ou partie du *fluide résineux* qu'on suppose au zinc, et que le zinc a acquis l'*électricité vitrée* en se chargeant de tout ou partie du *fluide vitré* qu'on suppose au cuivre; car sans cela, d'où ces deux métaux ainsi isolés auraient-ils acquis l'un cet excès de fluide vitré, l'autre cet excès de fluide résineux? On arriverait donc à cette conséquence que, dans le contact de ces deux métaux, le fluide résineux du cuivre ne repousse pas le fluide résineux du zinc, et que le fluide vitré du zinc ne repousse pas le fluide vitré du cuivre: conséquence absurde, puisqu'on sait au contraire et qu'on met en avant comme point fondamental de la théorie, que les fluides homogènes, le *vitré* avec le *vitré*, le *résineux* avec le *résineux* se repoussent, et que les fluides différens, c'est-à-dire, le *vitré* avec le *résineux* s'attirent. Il faudrait se refuser à l'évidence même pour ne pas sentir la force de cette objection qui ruine de fond en comble cette théorie précaire des deux fluides, l'un *vitré*, l'autre *résineux*, que Symmer n'aurait, je crois, jamais produite, si les phénomènes électriques des métaux en contact eussent été connus de son temps.

à laquelle l'erreur où était tombé Æpinus avait en quelque manière donné naissance.

Le résultat de la prédominance de l'attraction moléculaire, due à la répulsion que le fluide électrique exerce à la surface d'un corps, est de produire sur lui une contraction, un retrait de toutes ses molécules. Ce recul, qui n'est pas plus sensible à l'œil que celui des corps élastiques choqués, produit sur les êtres doués de la vie et de l'animalité, un étonnement, un engourdissement, une espèce de paralysie qui arrêtent ou suspendent le jeu des organes qui en sont frappés. C'est là l'effet produit par la torpille et par les autres poissons électriques, lorsqu'ils lancent contre ceux des habitans des eaux dont ils veulent faire leur proie, cette espèce de foudre si analogue à celle des airs, et qui n'en diffère que par son intensité bien moindre : semblable en cela à l'électricité que nous produisons avec nos instrumens, d'une énergie si différente de celle qui émane en torrens si redoutables du sein et du choc des nuages orageux.

Veut-on charger la bouteille de Leyde, il faut qu'elle soit en communication avec le réservoir commun, afin qu'elle puisse perdre de son fluide propre une quantité égale à la charge d'électricité envoyée dans son intérieur; en sorte qu'après cette charge, elle ne contient pas plus de fluide électrique qu'auparavant. Ce fait était reconnu de tous les physiciens, mais la cause en était ignorée; elle est évidente dans la théorie que je développe, puisqu'elle nous apprend que le fluide électrique,

en s'appliquant aux parois intérieures de la bouteille, y exerce une compression qui la force de se débarrasser, par la partie opposée, d'une même quantité de fluide électrique, et qu'aussi lorsqu'elle a perdu tout celui qu'elle peut livrer sans cesser d'être bouteille ou verre, elle ne peut plus en admettre dans son intérieur, quoique la communication reste établie, par la partie extérieure, avec le réservoir commun : *fait important*, dont aucune autre théorie ne donne une explication satisfaisante. Enfin, en généralisant cet effet produit sur la bouteille de Leyde, lorsqu'on en effectue la charge, soit par la partie intérieure, soit par la partie extérieure, et en appliquant ce phénomène à tous les autres corps, on voit qu'on est à même d'en conclure : *qu'aucun corps ne peut s'électriser, s'il ne peut perdre de son fluide propre une quantité égale à celle qui est envoyée à sa surface pour l'électriser*, et que c'est cette quantité expulsée par le corps, par ses pores, et retenue par l'air atmosphérique, qui forme autour de lui son atmosphère électrique, laquelle constitue sa sphère d'activité. Ces atmosphères étaient tantôt admises, tantôt contestées par les physiciens, sans qu'ils eussent, tout aussi peu ceux qui les admettaient que ceux qui les niaient, ce qui en détermine le véritable principe.

L'existence aujourd'hui bien prouvée des atmosphères électriques produites par le fluide propre d'un corps électrisé, fournit une explication aussi simple que naturelle des attractions et des répulsions électriques, même dans le cas de la présence de deux corps

électrisés négativement qui se repoussent, comme tout le monde sait. Ainsi cette circonstance qui était jusqu'ici le désespoir des physiciens, ne présente plus de difficulté, et devient une preuve irrésistible de la vérité de ces idées sur la nature et la manière d'agir du fluide électrique.

L'état lumineux que prend souvent le fluide électrique m'a donné occasion de réfléchir sur ce qui peut lui donner ce caractère. On ne pouvait résoudre cette question délicate sans aborder celle du phénomène de la lumière en général, sans chercher à savoir ce qui en constitue la nature. Ces méditations ont amené des idées neuves sur cette matière, dont peu de physiciens anciens ou modernes se sont occupés, qui offre toutefois un beau champ de découvertes à un homme de génie. Je me bornerai à dire, pour le présent, que la lumière solaire ne paraît point différer de celle que présente le fluide électrique; que cette dernière, vue au prisme, offre les mêmes bandes colorées, etc. Je n'entrerai point ici dans plus de détails : ceux dont cette belle partie des sciences pourrait piquer la curiosité, en trouveront de plus grands dans la seconde édition qui va paraître de l'ouvrage ci-dessus indiqué, dans laquelle toutes les questions relatives à l'électricité, et surtout à la lumière, y sont traitées avec beaucoup plus d'étendue que dans la première édition.

Revenons encore un moment à la torpille. Quelques physiciens comparent l'ensemble des tuyaux de ces cartilagineux à ces instrumens connus sous le nom de *bat-*

teries électriques, qui consistent en une série de bouteilles chargées et en communication entre elles, au moyen d'une chaîne métallique. La décharge de cette suite de bouteilles ayant lieu dans le même moment, et leur effet se portant, par l'intermède d'une verge de métal, sur un même point, y produit une forte électricité. Cette comparaison ne pourrait être exacte, qu'autant qu'il y aurait une communication établie entre tous ces tuyaux, et une décharge instantanée d'eux tous à la fois. Où la torpille puise-t-elle cette quantité si longtemps soutenue de fluide électrique, pour effectuer la charge de ces tuyaux ? C'est ce que personne n'a expliqué d'une manière assez satisfaisante, pour réunir tous les esprits. Ce que je dis à cet égard est si vrai, que d'autres physiciens ont pensé (et l'on sent bien que ce doit être Volta) que l'appareil électrique de la torpille représente une pile galvanique, dans laquelle, entre les substances humides (l'*albumine* et la *gélatine* contenues dans ces tuyaux), les unes, par leur frottement dû sans doute au mouvement contractile (1) de la tor-

---

(1) La torpille, dit Réaumur, n'est pas entièrement plate; son dos, ou plutôt le dessus de son corps, est un peu convexe. Je remarquai que pendant qu'elle ne produisait ou ne voulait produire aucun engourdissement dans ceux qui la touchaient, son dos gardait la convexité qui lui est naturelle. Mais se disposait-elle à agir, insensiblement elle diminuait la convexité de ces parties; quelquefois même de convexes qu'elles sont elle les rendait concaves; alors l'instant était venu où l'engourdissement allait s'emparer du bras : le coup était prêt à partir, le bras se trouvait

pille, lorsqu'elle veut produire l'effet électrique, font l'office des métaux superposés dans la pile ordinaire, et les autres remplacent les corps humides interposés entre les plaques métalliques de cette même pile. Quelque ingénieuse que paraisse cette idée, j'ai peine à croire qu'elle soit la véritable théorie du phénomène de la torpille et des autres poissons électriques.

Me serait-il permis de hasarder mes idées ou plutôt mes conjectures sur cette matière? Ne serait-il pas possible que, dans le moment que la torpille veut produire les effets électriques, l'air ou quelque gaz résultat, résidu ou produit de la décomposition de l'eau ou de l'air, ou de toute autre substance dans le mécanisme de la respiration, ou dans celui de toute autre fonction de ce cartilagineux, passât dans ces tuyaux; que, soumises ensuite à la force très-puissante et très-compressive des grands faisceaux nerveux de la torpille, ces substances gazeuses se contractassent et en fissent jaillir le calorique qui les tenait à l'état de gaz? Ce calorique est, dans ma théorie, le fluide électrique lui-même; en sorte qu'il se passerait ici ce qu'on observe dans le briquet physique, dont le piston, en comprimant fortement l'air contenu

---

engourdi, les doigts qui pressaient le poisson étaient obligés de lâcher prise; toute la partie de l'animal qui s'était aplatie redevenait convexe; mais au lieu qu'elle s'était aplatie insensiblement, elle devenait convexe si subitement, qu'on n'apercevait pas le passage d'un état à l'autre, etc. *Mémoires de l'Académie des Sciences*, *année* 1714.

dans le cylindre métallique, en chasse le calorique qui, à la sortie de la petite ouverture pratiquée au bas du cylindre, enflamme l'amadou. J'ai éprouvé qu'en prenant un tube cylindrique de verre rempli d'air, auquel on adapte un piston, et dont on ferme la partie opposée par un bouchon que traverse un fil métallique, ce fil, présenté dans le moment de la compression du piston, à des boules de sureau suspendues à des fils de soie, donne des signes d'électricité. Un effet du même genre serait-il produit par la torpille et par les autres poissons électriques?

J'invite mes lecteurs à méditer cette explication et à la rapprocher du passage, déjà cité en note, de Réaumur. Vassali-Eandi a imaginé une autre théorie qui, sans être celle que je propose, peut lui servir d'initiative. On lit dans une note du troisième volume des poissons de Sonini: « Spallanzani avait fait voir à Vassali, dès 1792, ses grandes tables sur l'anatomie des organes électriques de la torpille, et lui avait dit qu'ayant essayé de couper les grands faisceaux nerveux qui, en se divisant, viennent embrasser les prismes remplis de matière molle qui composent la plus grande partie du corps de la torpille, il observa que le poisson perdait la liberté de donner des secousses; ce qui fait dire à Vassali que, dans la torpille, *les nerfs expriment l'électricité contenue dans les muscles*, et qu'au contraire lorsqu'on n'avait point touché aux nerfs, on obtenait encore de petites secousses de cet animal, même quelque temps après sa mort. »

« Je soupçonne, dit Vassali, que les poissons secouans ont la faculté de condenser le fluide électrique dans une partie de leur corps, et que, dans la position ordinaire de leurs organes intérieurs, ce fluide est retenu par un voile cohibent qui devient ensuite déférent par la raréfaction et l'addition des humeurs, et laisse passer l'électricité condensée chaque fois que le poisson *veut* donner la secousse. Dans cette théorie, l'*air* et la *nourriture* fourniraient l'électricité comme aux autres animaux, et *les organes électriques seraient la partie du corps dans laquelle se condenserait le fluide électrique.* Le milieu dans lequel vit la torpille ne saurait présenter aucun obstacle à cette théorie, soit à cause de la structure de cet animal, soit par la nature de l'eau relativement à l'électricité, etc. »



Pag. 95, lig. 23 et suiv. *C'est ainsi que parmi les hommes, on remarque de la sagacité dans les uns et de l'inaptitude dans les autres.*

C'est une chose digne de l'attention d'un philosophe et d'un ami de la nature, que cette différence dans les facultés des hommes. Ceux mêmes qui paraîtraient devoir le plus se rapprocher à cet égard, les membres d'une même famille, ceux qui tiennent le jour des mêmes individus, offrent non-seulement des différences, mais encore des disproportions, pour ne pas dire des disparates, qui sont pour le moraliste des problêmes assez difficiles à résoudre. Des êtres placés dans les mêmes

circonstances, nés des mêmes parens, qui ont reçu la même éducation, présentent cependant des résultats opposés. Trop souvent un homme d'un esprit supérieur a un fils ou un frère imbécille, d'un esprit faux ou borné, quoique celui-ci ait reçu le même enseignement, ait eu les mêmes maîtres. Les exemples, si on voulait les rapporter ici, n'en seraient que trop nombreux. On n'aurait pas besoin de les aller chercher dans l'antiquité, quoiqu'elle nous en fournisse plusieurs très-frappans et trop connus. N'est-ce pas à la physiologie, plutôt qu'à la morale, à nous donner quelques lumières à cet égard? Ne trouverons-nous pas le principe de cette inégalité dans cette différence physique qui établit des modifications, des nuances d'impression et de sensibilité, d'où résulte ou l'homme de génie ou l'homme obtus, dans un assemblage d'organes discordans, hors de la proportion et de l'harmonie nécessaires, pour constituer ce que le vulgaire appelle un homme *heureusement organisé*; d'où provient un imbécille, ou un fou? Tels ces instrumens dont les cordes mal d'accord ne présentent à nos oreilles blessées que des tons aigres et faux, qu'une musique détestable. Le docteur Gall, ce savant cranalogiste, ne désavouera pas sûrement cette explication. Sa longue étude de l'organe cérébral, les nombreuses expériences qu'il a été dans le cas de faire pour appuyer son système, lui ont fourni des preuves multipliées de ce que j'avance. Les anciens avaient fait des observations du même genre : Homère décrit la forme *aiguë* de la tête chauve de Thersite, et paraît at-

tribuer à cette forme particulière et bisarre, le caractère de ce guerrier.

> Αὐτὰρ ὕπερθε
> Φοξὸς ἔην κεφαλὴν, ψεδνὴ δ᾽ ἐπενήνοθε λάχνη.
>
> *Iliade, chant premier, vers 219.*

Pag. 97, lig. 3. *Apprenez par cet exemple, ô mortels! quelle est la triste fin de cette passion insensée pour la table*, etc.

Il paraît que l'auteur fait allusion à ces repas des Romains, si célèbres par leur luxe monstrueux. En écrivain discret, et qui ne veut offenser personne, il se retranche dans les généralités; il profite de l'occasion de donner une leçon utile; il le fait toutefois sans humeur comme sans pédanterie, avec cette noblesse d'expression, de sentiment qui constitue l'homme franc et poli tout ensemble. Il est impossible de ne pas s'apercevoir, par la diction pure et distinguée d'Oppien, que son éducation avait été digne de sa naissance.

Pag. 97, lig. 16 et 17. *Ils lestent alors leur dos d'une pierre*, etc.

Virgile, dans son quatrième livre des Géorgiques, donne aux abeilles le même genre d'industrie; elles luttent ainsi avec avantage contre la force des vents.

> Nec vero a stabulis pluvia impendente recedunt
> Longius, aut credunt cœlo adventantibus Euris.

Sed circum tutæ sub mœnibus urbis aquantur,
Excursus breves tentant; et *sæpe lapillos*
Ut cymbæ stabiles fluctu jactante suburram
Tollunt; his sese per inania nubila librant.

L'air est-il orageux et le vent incertain,
Il ne hasarde point de voyage lointain :
A l'abri des remparts de sa cité tranquille,
Il va puiser une onde à ses travaux utile;
Et souvent dans son vol, tel qu'un nocher prudent,
Lesté d'un grain de sable, il affronte le vent.

Trad. de Delille.

Grégoire Bersmann a rendu la même idée dans les vers suivans :

Adversus autem se notos per nubila
Librat, lapillum sustinens rite pedibus,
Quo flatuum contra ruentes impetus
Se firmat ipsa gravata pondere.
Nam cymba recto non fertur tramite
Quam non suburræ fulcit æquilibrium.



Pag. 100, lig. 12. *Dans les forêts, un cerf au bois fourchu qui parcourt les lieux fréquentés des serpens*, etc.

Oppien, dans ses Cynégétiques, décrit cette espèce de guerre des cerfs contre les serpens. « Une haine implacable, dit-il, règne entre la race entière des cerfs et celle des serpens. Ce quadrupède cherche sans cesse le fier reptile dans le fond des vallées, et sitôt qu'il reconnaît ses vestiges tracés en longs sillons tortueux, il accourt, transporté de joie, au repaire de son ennemi, applique ses naseaux sur son nid, et par la violence de

son souffle, il l'attire au combat. Le reptile funeste voudrait en vain l'éviter; le cerf l'arrache, malgré lui, à sa retraite profonde. A peine le monstre, gonflé de venin, a vu son ennemi, qu'il dresse une horrible tête, ouvre une large gueule hérissée de dents blanches et aiguës, fait craquer ses mâchoires, et pousse des sifflemens pleins de colère; mais le cerf, qui semble rire de son courroux, le déchire à coups de dents, malgré les vains efforts qu'il fait pour se défendre. Le serpent a beau s'élancer au col et aux jambes du quadrupède, celui-ci le mord sans relâche et jonche la terre de ses tronçons palpitans. Quelle que soit la perfidie de son caractère, vous auriez pitié de ce reptile en le voyant ainsi mutilé, tomber en lambeaux. » *Trad. de Belin de Ballu*, chant 2, pag. 39.

On lit dans la note de ce traducteur, relative à cet article, pag. 180 : « L'inimitié du cerf et du serpent est « une fable répétée par une foule d'auteurs anciens; « elle paraît fondée sur une vérité : le cerf mange réelle- « ment des serpens et des couleuvres, sans doute pour « se soulager de quelque maladie. On a trouvé plus « d'une fois des tronçons de serpens dans les intestins du cerf. »

Pag. 110, lig. 7 et suiv. *De l'extrémité de la queue de la trygone, sort un horrible aiguillon tout à la fois redoutable par sa force et dangereux par son venin*, etc.

C'est une erreur qui s'est long-temps perpétuée, que

celle de ce prétendu venin dont on gratifiait les pointes osseuses des poissons. On sait aujourd'hui que l'effet fâcheux qu'ils produisent n'est dû à aucune espèce de venin. Une anatomie bien faite de ces animaux nous a fait connaître qu'il n'existe chez eux aucune glande qui en soit le réservoir. On trouvera dans le discours sur l'Histoire naturelle des Poissons de M. de Lacépède, un assez long passage sur ce sujet. Je me contenterai de rapporter ce qu'il dit à cet égard à l'article de la raie aigle.

« Lorsque cette arme particulière est introduite très-avant dans la main, dans le bras, ou dans quelque endroit du corps de ceux qui cherchent à saisir la raie aigle, lorsque surtout elle y est agitée en différens sens, et qu'elle en est violemment retirée par des efforts multipliés de l'animal, elle peut blesser le périoste, les tendons, ou d'autres parties plus ou moins délicates, de manière à produire des inflammations, des convulsions et d'autres symptômes alarmans. Ces terribles effets ont bientôt été regardés comme les signes de la présence d'un venin des plus actifs; et comme si ce n'était pas assez d'attribuer à ce dangereux aiguillon, dont la queue de la raie aigle est armée, les qualités redoutables, mais réelles des poissons, on a bientôt adopté sur sa puissance délétère les faits les plus merveilleux, les contes les plus absurdes. On peut voir ce qu'ont écrit sur ce venin mortel, Oppien, Ælien, Pline, relativement aux effets funestes que nous indiquons. Ces trois auteurs ont entendu par leur pastenague ou leur raie trygone, non-

seulement la pastenague proprement dite, mais la raie aigle, qui a les plus grands rapports de conformation avec cette dernière. Non-seulement ce dard dentelé a paru aux anciens plus propre à donner la mort que les flèches empoisonnées des peuples à demi-sauvages, non-seulement ils ont cru qu'il conservait sa vertu malfaisante long-temps après avoir été détaché du corps de la raie, mais son simple contact tuait l'animal le plus vigoureux, desséchait la plante la plus vivace, faisait périr le plus gros arbre dont il attaquait la racine : c'était l'arme terrible que la fameuse Circé remettait à ceux qu'elle voulait rendre supérieurs à tous leurs ennemis. Et quels effets plus redoutables, selon Pline, que ceux que produit cet aiguillon, qui pénètre dans tous les corps avec la force du fer et l'activité d'un poison funeste ?

« Cependant ce dard, devenu l'objet d'une si grande crainte, n'agit que mécaniquement sur l'homme, ou sur les animaux qu'il blesse; et, sans répéter ce que nous avons dit des prétendues qualités vénéneuses des poissons, l'on peut assurer que l'on ne trouve auprès de la racine de ce grand aiguillon aucune glande destinée à filtrer une liqueur empoisonnée; on ne voit aucun vaisseau qui puisse conduire un venin plus ou moins puissant, jusqu'à ce piquant dentelé; le dard ne renferme aucune cavité propre à transmettre ce poison jusque dans la blessure, et aucune humeur particulière n'imprègne ni n'humecte cette arme, dont toute la puissance provient de sa grandeur, de sa durée, de ses dentelures,

et de la force avec laquelle l'animal s'en sert pour frapper. » *Histoire naturelle des Poissons*, tom. 1, pag. 14, édit. in-12.

Pag. 112, lig. 6. *Le thon et le xiphias portent toujours avec eux un fléau qui les vexe et les déchire sans cesse*, etc.

Rondelet, dans son huitième livre des Poissons, première partie, a tracé, sur la figure qui représente le thon, l'*insecte*, l'*œstre* dont parle Oppien; il dit dans son article du xiphias : « Ce poisson est aussi fort tourmenté d'un ver nommé *œstrus* ou *asilus*, comme le thon; il en saute à terre et dans les navires. Ce ver est pourtrait au pourtrait du grand thon; il se fiche sous l'aile, à cause que sa chair y est plus molle et plus tendre; il en peut sucer le sang, et y tient si fort qu'il n'en peut tomber, quelque mouvement du corps qu'il fasse. »

Bloch n'a pas manqué, à l'exemple de tous les ictyologistes, de parler de ce petit animal, si terrible pour le thon et le xiphias.

« Selon *Aristote* et *Pline*, dit-il, le thon, dans la canicule, est tourmenté par un insecte qui a la grosseur d'une araignée et la forme d'un scorpion, et qui se met sous les nageoires de la poitrine. Le thon, piqué par cet animal, devient furieux au point que, selon Oppien, il saute dans les vaisseaux et sur le rivage. La raison pour laquelle cet insecte s'attache plus particulièrement au thon qu'aux autres poissons, est que la peau du thon

est très-molle sous les nageoires de la poitrine. » *Ictyologie*, ou *Histoire générale et particulière des Poissons*, deuxième partie, pag. 89.

Il manquerait quelque chose à cet article, si nous ne rapportions ce qu'en a écrit M. de Lacépède, dont le style dans ce passage, comme dans tant d'autres, est si vif et si animé, pour ne pas dire même poétique.

« D'autres fois, et dans certains temps de l'année, des insectes aquatiques s'attachent à sa peau et au-dessous de ses nageoires pectorales, et dans d'autres endroits, d'où il ne peut les faire tomber malgré tous ses efforts; et quoiqu'il se frotte contre les algues, les sables ou les rochers, ils se cramponnent avec obstination, et le font souffrir si vivement, qu'agité, furieux, en délire comme le lion et les autres grands animaux terrestres, sur lesquels se précipite la mouche du désert, il va au devant des plus grands dangers, se jette au milieu des filets, s'élance sur le rivage ou s'élève au-dessus de la surface de l'eau, et retombe jusque dans les barques des pêcheurs. » *Hist. nat. des Poissons*, t. 4, pag. 25.

« Des animaux marins, très-grands et très-puissans, tels que les squales, les xiphias, sont pour les thons des poissons dangereux, contre les armes desquels leur nombre ou leur réunion ne peuvent pas toujours les défendre.

« Mais indépendamment de ces adversaires remarquables par leur force ou par leurs dimensions, le thon expire quelquefois victime d'un être bien petit et bien faible en apparence; mais qui, par les piqûres qu'il lui

fait et les tourmens qu'il lui cause, l'agite, l'irrite, le rend furieux, à peu près de la même manière que le terrible insecte ailé qui règne dans les déserts brûlans de l'Afrique, est le fléau le plus funeste des panthères, des tigres et des lions. Pline savait qu'un animal dont on compare le volume à celui d'une araignée, et la figure à celle d'un scorpion, s'attachait au thon, se plaçait auprès et au-dessous de ses nageoires pectorales, s'y cramponnait avec force, le piquait de ses aiguillons, et lui causait une douleur si vive, que ce scombre livré à une sorte de délire, et ne pouvant, malgré tous ses efforts, ni immoler, ni fuir son ennemi, ni appaiser sa souffrance cruelle, bondissant avec violence au-dessus de la surface des eaux, la parcourait avec rapidité, s'agitait en tout sens, et ne résistant plus à son état affreux, ne connaissait plus d'autre danger que la durée de son angoisse; excédé, égaré, transporté dans une sorte de rage, il s'élançait sur le rivage et sur le pont des vaisseaux, et bientôt il trouvait dans la mort la fin de son tourment. » *Même volume*, pag. 459.

Pag. 112, lig. 18 et 19. *Ils se tourmentent en courses rapides sur les flots.*

Le grec dit ἄλλοτε δ' ἄλλη κυμα κελητιστεύσαιν; mot à mot) ils enjambent, ils enfourchent les flots avec la rapidité d'un coursier, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Cette expression, outre qu'elle paraîtrait bien hasardée en français, n'est pas assez noble pour pouvoir entrer dans

le texte; mais je la rapporte ici, en y joignant la phrase grecque, afin que cette image ne soit pas perdue pour le lecteur. Euripide avait dit de même dans les *Phéniciennes*. ζεφυρυ πνοιαῖς ἱππευσάντος ἐν οὐρανῷ. Montant à cheval vers les cieux sur le souffle léger des zéphirs; nous dirions, dans le génie de notre langue : S'élançant vers les cieux sur l'aile des zéphirs. On lit dans Horace, ode 4, liv. 4 : *Ceu flamma per tœdas vel Eurus per siculas equitavit undas*. Il paraît que plusieurs auteurs, soit ceux qu'on vient de citer, soit plusieurs autres, se sont emparés de la même expression, qui leur a paru tout à la fois vive et hardie.



Pag. 115, lig. 21. *L'attaquent à la fois de toute la violence de leurs dents, sans jamais lâcher prise.*

Les uns lisent ἄτρομοι, et les autres ἄτροποι. Les commentateurs préfèrent cette dernière version : c'est aussi celle que j'ai suivie.



Pag. 117, lig. 25. *Les chasseurs racontent que dans les bois, les thos féroces*, etc.

Oppien parle des thos, dans le troisième livre des Cynégétiques : « Souvent, dit-il, l'hymen rapproche les loups et les cruelles panthères, et de leur union naît une race vigoureuse, celle des thos, sur qui brillent réunies les couleurs de ceux dont ils tiennent le jour; ils ressemblent à leur mère par les nuances de leur

peau, et par la face à leur père. » *Trad. de Belin de Ballu*, p. 75. Celui-ci croit pouvoir avancer que ce quadrupède n'est pas notre *chacal*, comme l'avait pensé Buffon; mais il avoue en même temps qu'il ne sait à quel animal connu le rapporter.

« M. de Buffon, dit-il dans ses notes, p. 192, a pensé que le thos était le même animal que le *chacal*. (*Hist. des Quadrupèdes*, t. 6, pag. 188.) Nous devons sans doute beaucoup déférer aux opinions de ce grand homme; mais il semble que ce sentiment, qu'il a puisé dans l'ouvrage de Gesner, sur les quadrupèdes, et dans Bochart, Hierozoicon, tom. 1[er], pag. 847, n'est pas absolument exact. Il est constant, d'après ce passage d'Oppien, que le *loup doré* et le *thos* sont deux animaux fort différens. Le premier ressemble entièrement à un loup; il n'a de particulier que le poil doré : le thos, au contraire, n'a rien du loup que la forme de la tête; du reste, il en diffère essentiellement par la couleur de sa robe et par les taches dont elle est semée; ces taches, semblables à celles que porte la panthère, ont fait croire aux anciens que les thos étaient le produit de l'accouplement du loup et de la panthère : il résulte de là que les chacals manquant absolument de ces taches, et n'ayant qu'un poil doré et de couleur uniforme, ne peuvent être les mêmes que les thos, et que ces taches forment un caractère particulier. Oppien n'est pas le seul auteur qui nous apprenne que les thos ont la robe semée de taches. Arrien, dans son Histoire de l'Inde, pag. 329, distingue une espèce de thos, dont la robe

est semée de nuances différentes. Pline reconnaissait aussi cette espèce de loups tachetés, et les peint en ces mots, livre 8, chap. 15 : *Pompei magni primum ludi ostendere thoem* (1) *quem Galli rufium vocabant effigie lupi, pardorum maculis.* Ainsi, selon ce naturaliste, le thos a le port du loup et les taches de la panthère. Ce qu'Aristote dit du thos est trop abrégé, pour qu'on puisse en tirer un caractère propre à fixer sa ressemblance avec quelqu'un des animaux que nous connaissons. Quel est, parmi ces animaux, celui qui représente le thos d'Oppien et de Pline ? Je l'ignore; mais je crois pouvoir assurer que les naturalistes qui pensent que le thos des anciens est le chacal des Perses, se trompent, ou du moins n'ont point encore prouvé cette identité, contre laquelle l'autorité des anciens s'élève fortement. »

On lit dans Pline, livre 2, chap. 34 : *Thoes* (*luporum id genus est procerius longitudine, brevitate crurum dissimile, velox saltu, venatu vivens, innocuum homini*) *habitum non colorem mutant per hyemes hirtis æstate nudi.* Cette description conviendrait assez au chacal.

C'est l'opinion de M. Larcher qu'il exprime ainsi dans ses notes, t. 3 de sa traduction d'Hérodote, pag. 581 : « Cet animal paraît être le chacal que les Anglais écrivent jack-all. Il y en avait un à la Tour de Londres, tandis

---

(1) Je trouve dans le texte de Pline, que cite Belin, une petite différence; on y lit : *Pompei magni primum ludi ostenderunt* Chaum *quem Galli* Raphium *vocabant, effigie lupi, pardorum maculis.*

que j'étais en Angleterre, en 1752. Il est d'une couleur plus obscure que le renard et à peu près de la même grandeur; il glapit aussi de même que cet animal. Les Arabes l'appellent *Deeb* ou *Chathall*. Le nom anglais jack-all vient sans doute de ce dernier nom, et non pas parce que c'est le pourvoyeur du lion, comme on le croit communément en Angleterre. Quand je parle d'une opinion communément reçue, j'en excepte toujours les savans qui font le plus petit nombre. Il est si peu son pourvoyeur, que si un lion survient lorsqu'il dévore sa proie, il s'enfuit aussitôt. « On voit souvent le jack-« all (1) ronger les carcasses dont le lion a mangé par-« tie pendant la nuit. Cette circonstance, et le bruit que « le jack-all fait en quelque manière de concert avec « le lion, et que j'ai souvent entendu moi-même, et « tout ce qui peut favoriser cette opinion. »

Camus trouve des probabilités pour l'identité du chacal avec le thos : cependant il hésite à se ranger du côté de ceux qui l'adoptent. On peut voir ses motifs à l'article thos, dans sa traduction de l'Histoire des animaux d'Aristote, p. 805.



Pag. 120, lig. 7 et 8. *Ainsi la vertu obtient partout la récompense qui lui est due !*

Le grec dit δίκης αἰδοίης. Je traduis ces mots par celui de vertu, d'abord parce que celui de justice ne convient point à la circonstance dont il est ici question; en second

(1) Voyages de Shaw en Barbarie et au Levant, t. 1, p. 321.

lieu, parce que cette version ne s'accorderait point avec ce que l'auteur dit plus bas : *doit-on être si étonné que la justice habite loin des mers?*

Pag. 121, lig. 11 et 12. *Enfans d'Enée, il vous fit aborder sur cette terre, et vous en remit l'empire*, etc.

Oppien termine ce second chant par un éloge des Romains, aussi adroit que flatteur; il retrace rapidement, et comme en masse, tous leurs exploits guerriers contre les divers peuples successivement soumis à leur puissance. *Mais pourquoi*, dit-il, *rappeler ces prodiges de vos armes?* Il quitte ces souvenirs de leurs conquêtes, pour se livrer au sentiment qui semble le presser, de rendre hommage à l'empereur et à son fils. Quelle vivacité, quelle abondance d'expression et d'idées! Quel mouvement, quel élan de l'imagination et du cœur dans les vœux qu'il forme pour leur conservation! L'histoire nous apprend que les vers d'Oppien, outre le rappel de son père, qui était l'objet principal pour ce jeune poète, lui valurent autant de statères d'or qu'il y avait de vers dans ses poëmes. Ah! sans doute le passage dont nous nous occupons ne fut pas celui qui contribua le moins à cette générosité, dont il n'existait peut-être pas d'exemple, comme elle n'a pas été prise pour modèle.

Je ne puis m'empêcher de remarquer qu'il est un des vers de ce morceau qui ne me paraît pas avoir été bien entendu, ou du moins bien traduit par aucun traducteur latin, ni par Salvini, dont nous avons cité quelquefois

la traduction italienne. C'est celui que j'ai rendu par ces mots : *Et qu'enfin par eux la suprême puissance est arrivée, pour notre bonheur, à un heureux port.* εκ των μοι γλυκὺς ὅρμος ανακτορίης πεπέτασται. Lippius l'explique ainsi: *Nascitur ex istis mos et doctrina regendi;* ce qui offre un sens tout à fait différent de celui du texte. Rittershusius, dans son interprétation latine, me paraît avoir approché de la véritable idée de l'auteur, sans cependant y être arrivé tout à fait. *Ex quibus mihi dulcis portus imperii aperitur.* La traduction de Salvini est à peu près celle de ces mots latins : *Da questi aperto è a me un dolce porto di corte;* ce qui peut signifier : *Par eux le doux port de la suprême puissance m'est ouvert.* Quoique ces mots rendent à peu près ceux qui leur correspondent dans le grec, comme ce sens paraît insignifiant, et qu'il l'a paru vraisemblablement à Lippius lui-même, puisqu'il en a cherché un plus éloigné, je crois qu'il est convenable d'en imaginer un autre qui s'adapte davantage au motif du morceau entier dont il fait partie. Je pense donc que μοι peut être ici pris pour νυ, et que l'auteur a voulu dire que la *suprême puissance est arrivée, pour le bonheur des humains, à un heureux port* (1), puisqu'elle est établie, pour un grand nombre d'années, sur la tête d'Antonin et de son fils; ce qui met l'empire, pour long-temps, à l'abri des secousses et des malheurs qui ont si souvent

(1) J'ai vu avec plaisir que Diaper avait eu la même pensée.

The heav'nly power will look propitious down,
By SURE SUCCESSION fix th' establish'd throne,
Preserve th' immortal sire, and the god-like son.

ensanglanté la venue au trône des nouveaux Césars. Ce sens me paraît beau (1), naturel, digne d'Oppien et de l'honneur qu'il veut attacher au règne de ses souverains. On pourrait aussi admettre la version suivante, qui serait peut-être moins éloignée : « Je vois que descendue parmi les hommes, et devenue leur amie, tu es assise sur ce trône éclatant d'où l'auguste Antonin et son illustre fils dispensent des lois à la terre, *et que je leur dois d'en avoir laissé ouvrir pour moi la douce barrière.* »

(1) Je me sens d'autant plus déterminé à suivre cette interprétation, qu'elle me paraît être, avec ce qui termine ce chant, l'expression aussi vraie que naturelle des sentimens de tout bon Français dans l'heureuse circonstance qui, après tant d'années d'orages, a ramené sur le trône de France l'auguste famille des Bourbons.



REMARQUES

SUR LES HALIEUTIQUES.

CHANT TROISIÈME.

PAGE 123, lig. 1re. *Accordez maintenant quelque attention, ô mes Souverains ! à ce que je vais dire de l'art varié de la pêche.*

On voit par les premiers vers de ce chant, que c'est seulement dans celui-ci qu'Oppien commence à parler de la pêche. On a vu qu'il était question, dans les précédens, d'une foule d'autres circonstances qui concernent ces nombreux habitans des eaux, de leurs amours, de leur ponte, de leurs habitudes, des lieux où ils se plaisent, de la nourriture qu'ils préfèrent, des combats qu'ils se livrent, etc. Il est évident que l'auteur a eu raison de ne pas donner à son poëme le seul titre de *La Pêche*, comme ont voulu le faire ceux qui se contentent de le désigner ainsi. Ce n'est pas sans motif que le poète grec lui a donné un nom plus convenable, plus analogue au plan qu'il avait fait, qu'il a si heureusement exécuté.

C'était aussi le devoir d'un traducteur de ne pas en rétrécir l'idée, de conserver, jusque dans le titre du poëme, ce bel ensemble qui en fait la matière et l'objet; de lui donner enfin le nom qu'Oppien lui a donné. Je l'intitule donc les *Halieutiques*, quoique ce mot tout à fait grec ne présente pas d'abord, pour le commun des hommes, ce qu'il signifie. Pour prévenir toute difficulté à cet égard, j'en ai donné l'explication dans le titre même. Ovide, qui avait fait aussi un poëme sur la même matière, dont il ne nous reste que des fragmens, l'avait également intitulé les *Halieutiques*. M. Gail, cet helléniste et littérateur distingué, en a usé ainsi dans sa traduction des Cynégétiques de Xénophon, à laquelle il a laissé le titre grec.



Pag. 123, lig. 20. *Ces secrets des eaux, tu les appris à notre Pan, ton fils, qu'on assure avoir été le défenseur de ton père et le meurtrier de Typhon*, etc.

Typhon, l'un des géans qui escaladèrent le ciel, fut contraint, pour se dérober à la vengeance du maître des Dieux, de se retirer dans un antre du mont Inarimé, ou, selon d'autres, du mont Etna; le dieu Pan, fils de Mercure, l'attira au dehors, en l'invitant à un repas funeste sur le bord de la mer, où il fut atteint et écrasé par les foudres de Jupiter.



Pag. 124, lig. 10. *Les extrémités même des rives où viennent expirer les flots et que jaunit leur écume, furent rougies du sang de cet illustre rebelle*, etc.

Certains commentateurs veulent que le texte porte ἔθειραι au lieu de ὄχθαι, ce qui alors fait un sens tout différent, et ce qui signifie : *ses cheveux blancs furent, par suite de sa rebellion, rougis de son sang sur le bord des mers*. Lippius a suivi à peu près ce sens, quoique le mot ὄχθαι existe dans le texte grec du même volume. Mais la version que j'ai suivie me paraît meilleure : *puisque ses cent têtes furent dispersées en éclats de tous côtés*, comme le dit Oppien, rien de plus naturel que d'ajouter, *que les bords du rivage furent souillés de son sang*.



Pag. 124, lig. 19. *Que le corps, que les membres du pêcheur soient tout à la fois dégagés et robustes.*

Oppien dit à peu près la même chose dans ses Cynégétiques : « Je veux premièrement que les jeunes chasseurs ne soient point chargés d'un embonpoint excessif. Souvent, au milieu des rochers, il faut s'élancer sur un cheval d'une taille élevée, et poursuivre d'un pied vigoureux et léger les bêtes sauvages à travers les forêts. Que les hommes trop gros ne viennent point à la chasse ; que ceux qui sont délicats s'en abstiennent aussi. Quelquefois un chasseur passionné se trouve dans la nécessité de combattre corps à corps des ennemis belliqueux. Allez porter la guerre dans les forêts, vous qu'une heureuse

constitution rend tout à la fois et légers à la course et robustes dans les combats, etc. » *Trad. de Belin de Ballu*, chant 1er, pag. 4.

Pag. 125, lig. 23. *Le moment où Phœbus se plonge dans l'onde, celui où l'aurore sort des bras de son vieil époux sont les plus favorables pour les pêches qui se font vers l'été et l'automne*, etc.

Le grec dit ὀπωρινῇσιν ὥραις. Le mot ὀπωρινῇσιν exprime tout à la fois la fin de l'été et le commencement de l'automne.

Pag. 127, lig. 5. *Les pêcheurs distinguent quatre espèces différentes de pêches : les uns se plaisent à faire usage des hameçons ou haims*, etc.

Ce passage d'Oppien contient l'énumération des divers instrumens dont les anciens se servaient dans leurs pêches. Il serait inutile de donner d'autres détails sur ceux dont l'explication est dans le texte même. Oppien dit des *hameçons*, qu'on les adapte à l'extrémité de longs roseaux, que les haims ou crochets sont attachés à des crins ou à des fils. Il dit des *cathètes*, que ce sont des cordons armés d'un grand nombre d'haims, et le nom grec indique que ces cordons sont destinés pour le fond des mers. Suivant quelques-uns, ce sont de grands hameçons qu'on place et qui reposent dans des endroits creux. On tire alors ce sens de καθίημι, *je suis couché*. D'autres veulent

que καθετὶς soit le plomb même dont on charge la corde de la ligne, afin qu'elle soit entraînée par ce poids au fond de l'eau; dans ce cas ils font venir son nom de καθίεναι, être entraîné en bas.

Quant aux *dictues* (δίκτυον de δίκω je jette), ce sont de très-grands filets dont la forme est variable et qui prennent un nom particulier et spécifique de la forme qu'ils présentent. Ainsi on les nomme *amphiblestres*, lorsqu'ils sont faits de manière à pouvoir enfermer les poissons de tous côtés, et sans doute d'une manière circulaire; ils tirent leur dénomination d'ἀμφιβάλλειν; *gryphées*, lorsque faits d'osiers ils sont à plusieurs compartimens et contours propres à prendre et à tenir les poissons prisonniers; *gangames*, lorsque représentant nos *verviers* ou *verveux*, ils sont à mailles fortes dont les bords sont retenus et arrêtés par une bande circulaire de fer; *hypoches*, espèces de dictues destinées à emprisonner et à resserrer fortement les poissons qui y sont pris; *sagènes* ou *seines*, ce sont de grands filets qui s'étendent dans un très-grand espace, qui, placés dans la largeur d'une rivière, par exemple, la traverseraient en entier; *calumnes*, espèces de voiles qui, en se déployant au moment qu'on les lance à l'eau, occupent une assez grande étendue à sa surface; *pezes*, espèces de petites dictues; *sphairones*, filets circulaires en forme de bourse qu'on plaçait à terre, et dont la bouche semblait offrir une issue aux poissons arrêtés dans leur course par les *sagènes*; *panagre*, le mot même indique que c'était un filet propre à toute espèce de pêche; il servait aussi pour la

chasse, ainsi que le dit Oppien dans ses Cynégétiques, mais sans en donner aucune description; *kurtes*, nasses ou paniers faits d'osiers: on les place dans la nuit; on ne les lève que le lendemain. On peut consulter sur ces instrumens et sur ceux qui leur correspondent, *Shneider, petri Artedi synonymia piscium;* Duhamel, *Traité des Pêches;* l'Encyclopédie méthodique, volume ayant pour titre, *Dictionnaire de toutes les Pêches;* M. de Lacépède, dans les divers volumes de son Histoire Naturelle des Poissons, etc.



Pag. 131, lig. 14. *Dans l'instant le trait invisible qu'elle lance passe de l'un à l'autre, et imprime sur le bras de celui qui pêche un coup, une torpeur,* etc.

Nous avons vu que la torpille a la faculté de lancer sur les animaux dont elle veut faire sa proie, une espèce de foudre qui amortit leurs forces vitales, et qui les livre, par ce moyen, à sa voracité. Nous avons dit que cet effet est dû au fluide électrique que la torpille a la propriété de pouvoir projeter hors d'elle-même. Elle emploie le même moyen contre les pêcheurs; elle dirige le fluide, non sur eux, parce qu'ils sont trop éloignés et parce qu'ils sont isolés par rapport à elle, mais contre la ligne dont le pêcheur tient, à la main, l'extrémité, qui sert ainsi de conducteur et porte la foudre sur le bras de l'homme. Celui-ci, dompté par la douleur, laisse tomber ses instrumens de pêche, et renonce forcément à faire sa proie de ce cartilagineux.



Pag. 135, lig. 5. *Ecoutez d'abord avec quelle adresse la pêche des anthias est conduite dans mon heureuse patrie, vers le promontoire de Sarpedon*, etc.

M. de Lacépède n'a pas manqué de décrire, à l'article de ce poisson, la manière dont les anciens en faisaient la pêche : « Plusieurs auteurs grecs et latins, dit-il, ont parlé de l'anthias, et particulièrement Oppien et Pline se sont occupés de la manière de le pêcher. Selon ce que rapporte le naturaliste Romain, les lutjans de cette espèce étaient très-communs auprès des îles et des écueils voisins des côtes de l'Asie mineure. Un pêcheur, toujours vêtu du même habit, se promenait dans une petite barque pendant plusieurs jours de suite, et chaque jour, à la même heure, dans un espace déterminé, auprès de ces écueils et de ces îles; il jetait aux anthias quelques-uns des alimens qu'ils préfèrent. Pendant quelque temps cette nourriture était suspecte à ces animaux, qui, armés pour se défendre, bien plutôt que pour attaquer, doivent être plus timides, plus réservés, plus précautionnés, plus rusés que plusieurs autres habitans des mers. Cependant, au bout de quelques jours, un de ces poissons se hasardait à saisir quelques parcelles de la pâture qui lui était offerte. Le pêcheur l'examinait avec attention, comme l'auteur de son espoir et de ses succès, et l'observait assez pour le reconnaître plus facilement. L'exemple de l'individu plus hardi que les autres n'avait pas d'abord d'imitateurs; après quelque temps, il ne paraissait qu'avec des compagnons dont

le nombre augmentait peu à peu; et enfin il ne se montrait qu'avec une troupe nombreuse d'autres anthias qui se familiarisaient bientôt avec le pêcheur, et s'accoutumaient à recevoir la nourriture de sa main. Ce même pêcheur cachant alors un hameçon dans l'aliment qu'il présentait à ces animaux trompés, les retenait, les enlevait, les jetait avec vitesse et facilité dans son petit bâtiment, mais avait un grand soin de ne pas saisir l'anthias imprudent auquel il devait la bonté de sa pêche, et dont la prise aurait mis à l'instant en fuite tous ceux qui ne s'étaient avancés vers le navire qu'en imitant sa témérité, et se mettant en quelque sorte sous sa conduite.

« Oppien raconte que, lorsque, dans d'autres circonstances, un anthias est pris à l'hameçon, ses compagnons s'empressent à l'aider et à le détacher du fatal crochet ou de la ligne, en le poussant avec leur dos, et que même quelquefois l'individu retenu par la corde, la coupe avec l'aiguillon long et dentelé de sa nageoire dorsale, etc. » *Histoire naturelle des Poissons*, tom. 7, pag. 170.

Pag. 135, lig. 9. *Soit l'île d'Eleusa*, etc.

Dans laquelle était la ville de Sébaste, suivant ce que dit Danville dans sa Géographie ancienne, article Cilicie, pag. 114, in-4°. Il parle aussi d'un lieu nommé *Corycus*, et d'un autre nommé *Curco*, célèbre par la bonté du safran qui y croissait : il marque dans sa carte le promontoire de Sarpedon, dans la contrée de la Cilicie nommée *Cetis*.

Pag. 136, lig. 3. *Les présens, les festins, les témoignages d'amitié sont prodigués*, etc.

Non-seulement ceux qui recevaient des étrangers leur faisaient des présens, mais les étrangers en faisaient aussi à leurs hôtes. Les uns et les autres étaient nommés d'un nom commun ξενία : ils portaient le même nom, *xenia*, chez les Romains.

~~~~~~~~~~

Pag. 136, lig. 7. *En même temps la maison qui leur sert d'asile retentit des cris intéressans de ces jeunes oiseaux.*

Le grec dit : ἅπαν δ' ἐπὶ δῶμα λέληκεν ἀνδρὸς ξεινοδόχοιο λίγα κλάζουσι. Je croirais qu'au lieu de ανδρος ξεινοδοχοιο, il faudrait mettre μητρος ἐρχομενοιο. *Au retour, à l'arrivée, à l'approche de leur mère, toute la maison retentit des cris de ces jeunes oiseaux.* Ce sens me paraît plus naturel, plus vrai que celui du texte tel qu'il est, et qui signifie *la maison de l'homme qui leur donne l'hospitalité retentit*, etc. Je croirais donc que la phrase entière devrait être ainsi traduite : « Ainsi, lorsque l'oiseau du printemps (l'hirondelle), messager des douces haleines, donne la pâture à ses petits nouveaux nés et nus; que ceux-ci, frétillant et piolant de joie, s'élancent de leurs nids autour de leur mère, le bec largement ouvert, avides de saisir ce qu'elle leur destine, et qu'à son approche toute la maison retentit des cris intéressans de ces jeunes oiseaux. » Les commentateurs, eux-mêmes, conviennent que le texte était altéré. Les éditeurs ont rempli cette lacune : je crois qu'ils n'ont pas été parfai-
~~~~~~~~~~

tement heureux dans leur travail; et les mots μακρως ἐρχομενω me paraissent préférables.

Pag. 145, lig. 12. *De même lorsqu'un chasseur a disposé dans la forêt un piége contre les animaux féroces*, etc.

Oppien, dans ses Cynégétiques, parle de ce genre de piége, dont on se sert pour prendre les thos. « C'est en creusant, dit-il, des fosses, et par des ruses semblables, que l'on prend les thos, et que l'on trompe les diverses espèces de panthères; mais ces fosses sont beaucoup plus petites. La colonne que l'on dresse au milieu n'est point de pierre; on taille, à cet effet, le tronc d'un chêne, et au lieu d'un chevreau, on y suspend un chien auquel on serre étroitement les testicules avec une forte courroie. La douleur qui le tourmente lui fait pousser des hurlemens aigus. Ils se font entendre de la panthère, et portent la joie dans son cœur; aussitôt elle accourt du fond des bois. Ainsi les pêcheurs placent une amorce trompeuse au fond de leurs filets tissus d'osier de salamine, soit un polype (1), soit une écrevisse qu'ils présentent auparavant à l'ardeur de la flamme. L'odeur s'en répand sur les prochains rivages, elle attire les poissons qui courent au-devant du trépas, et vont se précipiter eux-mêmes dans la nasse d'où ils ne pourront plus sortir. De même, la panthère, du plus loin qu'elle

---

(1) Belin se trompe : c'est d'un poulpe que parle l'auteur. Le grec dit bien πολυπους; mais ce mot grec, qui signifie à plusieurs pieds, est le nom du poulpe pris du nombre de ses bras.

entend les cris du chien, accourt, s'élance sans se douter du piége trompeur, et tombe dans le gouffre pour avoir obéi aux désirs de son estomac. » *Traduction de Belin de Ballu*, chant 4, pag. 94.

« On s'empresse à l'instant de placer des fourches solides, on déploie les filets entre lesquels on dispose les rets. Aux deux extrémités, on place deux hommes sous des branches de frêne entrelacées depuis ces extrémités où sont ces jeunes gens qui gardent l'entrée des filets. On tend à gauche une longue corde peu élevée au-dessus de la terre, mais assez pour qu'elle vienne au nombril de l'homme. On attache à cette corde des rubans de toutes couleurs dont l'éclat effraie les bêtes sauvages; on y suspend mille plumes brillantes de divers oiseaux, des ailes de vautours, de cygnes, de cigognes; à droite, on place une embuscade cachée sous la feuillée. On construit à la hâte, en cet endroit, avec des branches vertes, des cabanes peu distantes de l'une et de l'autre, et l'on y cache quatre hommes dont le corps est entièrement revêtu de feuillage, etc. » *Ibid*, pag. 102.

Pag. 146, lig. 13. *Il y mêlera quelques larmes de cette princesse d'Assyrie, fille de Théante, qu'on assure avoir conçu pour son père une affreuse passion*, etc.

Il s'agit de Myrrha, qui, ayant eu avec son père Cynire un commerce incestueux, menacée d'en recevoir la mort, lorsqu'il reconnut le crime involontaire qu'elle lui avait fait commettre, fut changée en une plante d'où découle la mirrhe.

Pag. 148, lig. 9. *Il n'est pas de poisson qui s'accommode de plus vils alimens que le trigle : tout lui est bon, jusqu'à la moindre ordure*, etc.

Les goûts de ce poisson, si ce que dit ici Oppien est vrai, sont bien peu analogues à la belle parure, aux couleurs brillantes et magnifiques que les ictyologistes admirent en lui. Rondelet dit qu'on trouve dans Aristote que cet animal vit d'algue, d'huîtres, de fange, de chair. Bloch le met au nombre des poissons voraces qui dévorent tout ce qu'ils rencontrent. M. de Lacépède se contente de dire qu'il vit de crustacées. Après avoir fait de ce beau poisson un portrait si intéressant, il n'a pas voulu, sans doute, nous le représenter faisant sa nourriture des alimens les plus vils et les plus immondes, au moment de nous le montrer dans les mains et sur les tables de ces Romains si recherchés dans leur luxe effréné, pour y offrir cette succession des couleurs les plus riches et les plus variées par lesquelles ils passaient avant d'expirer. Cet article de M. de Lacépède est si bien fait, les richesses d'expression y sont si bien déployées, que ce serait faire tort à nos lecteurs de ne pas le mettre sous leurs yeux.

« Avec quelle magnificence, dit M. de Lacépède, la nature n'a-t-elle pas décoré ce poisson ! Quels souvenirs ne réveille pas ce mulle dont le nom se trouve dans les écrits de tant d'auteurs célèbres de la Grèce et de Rome ! De quelles réflexions, de quels mouvemens, de quelles images son histoire n'a-t-elle pas enrichi la mo-

rale, l'éloquence et la poésie ! C'est à sa brillante parure qu'il a dû sa célébrité; et en effet, non-seulement un rouge éclatant le colore, en se mêlant à des teintes argentines sur ses côtés et sur son ventre; non-seulement ses nageoires resplendissent des divers reflets de l'or, mais encore le rouge dont il est peint, appartenant au corps proprement dit du poisson, et paraissant au travers des écailles très-transparentes qui revêtent l'animal, reçoit par sa transmission et le passage que lui livre une substance diaphane, polie et luisante, toute la vivacité que l'art peut donner aux nuances qu'il emploie par le moyen d'un vernis habilement préparé. Voilà pourquoi le rouget montre encore la teinte qui le distingue, lorsqu'il est dépouillé de ses écailles; et voilà pourquoi encore les hommes, du temps de Varron, gardaient les rougets dans leurs viviers, comme un ornement qui devint bientôt si recherché, que Cicéron reproche à ses compatriotes l'orgueil insensé auquel ils se livraient, lorsqu'ils pouvaient montrer de beaux mulles dans les eaux de leurs habitations favorites.

« La beauté a donc été l'origine de la captivité de ces mulles; elle a donc été pour eux, comme pour tant d'autres êtres, d'un intérêt bien plus vif, une cause de contrainte, de gêne et de malheur. Mais elle leur a été bien plus funeste encore par un effet bien éloigné de ceux qu'elle fait naître le plus souvent; elle les a condamnés à toutes les angoisses d'une mort lente et douloureuse; elle a produit dans l'âme de leurs possesseurs une cruauté d'autant plus révoltante, qu'elle était

froide et vaine. Sénèque et Pline rapportent que les Romains, fameux par leurs richesses, et abrutis par leurs débauches, mêlaient à leurs dégoûtantes orgies, le barbare plaisir de faire expirer entre leurs mains un des mulles rougets, afin de jouir de la variété des nuances pourpres, violettes et bleues qui se succédaient depuis le rouge du cinabre, jusqu'au blanc le plus pâle, à mesure que l'animal, passant par tous les degrés de la diminution de la vie, et perdant peu à peu la force nécessaire pour faire circuler, dans les ramifications les plus extérieures de ses vaisseaux, le fluide auquel il avait dû ses couleurs, en même temps que son existence, parvenait enfin au terme de ses souffrances longuement prolongées. Des mouvemens convulsifs marquaient seuls l'approche de la fin du tourment du rouget. Aucun son, aucun cri plaintif n'annonçaient ni la vivacité des douleurs, ni la mort qui allait les faire cesser. Les mulles sont muets comme les autres poissons; et nous aimons à croire, pour l'honneur de l'espèce humaine, que ces Romains, malgré leur avidité pour de nouvelles jouissances qui échappaient sans cesse à leurs sens émoussés par l'excès des plaisirs, n'auraient pu résister à la plainte la plus faible de leur malheureuse victime. Mais ses tourmens n'en étaient pas moins réels : ils n'en étaient pas moins les précurseurs de la mort. Et cependant le goût de ce spectacle cruel ajouta une telle fureur pour la possession des mulles, ce désir raisonnable, s'il eût été modéré, de voir ces animaux animer par leurs mouvemens et embellir par leur éclat les

étangs et les viviers, que leur prix devint bientôt excessif. On donnait quelquefois de ces osseux leur poids en argent (1). Le Calliodore, objet d'une des satyres de Juvénal, dépensa 400 sesterces pour quatre de ces mulles. L'empereur Tibère vendit 4000 sesterces un rouget du poids de deux kilogrammes dont on lui avait fait présent. Un consul, nommé Célère, en paya un 8000 sesterces. Les Apicius épuisèrent les ressources de leur art pour parvenir à trouver la meilleure manière d'assassiner les mulles rougets. Et c'est au sujet de ces animaux que Pline s'écrie : « On s'est plaint de voir des « cuisiniers évalués à des sommes excessives; mainte- « nant c'est au prix des triomphes qu'on achète les cui- « siniers et les poissons qu'ils doivent préparer. » Et que ce luxe absurde, ces plaisirs féroces, cette prodigalité folle, ces abus sans reproduction, cette ostentation sans goût, ces jouissances sans délicatesse, cette vile débauche, cette plate recherche, ces appétits de brute qui se sont engendrés mutuellement, qui n'existent presque jamais l'un sans l'autre, et que nous rappellent les traits que nous venons de citer, ne nous étonnent point. De Rome républicaine, il ne restait que le nom, toute idée libérale avait disparu : la servitude avait brisé tous les ressorts de l'âme; les sentimens généreux s'étaient éteints; la vertu, qui n'est que la force de l'âme, n'existait plus; le goût, qui ne consiste que

(1) Des rougets ont pesé deux kilogrammes; le kilogramme d'argent vaut à peu près deux cents francs.

dans la perception délicate des convenances que la tyrannie abhorre, chaque jour se dépravait. Les arts, qui ne prospèrent que par l'élévation de la pensée, la pureté du goût, la chaleur du sentiment, éteignaient leurs flambeaux : la science ne convenait plus à des esclaves dont elle ne pouvait éclairer que les fers. Des joies fausses, mais bruyantes et qui étourdissent, des plaisirs grossiers qui enivrent, des jouissances sensuelles qui amènent tout oubli du passé, toute considération du présent, toute crainte de l'avenir, des représentations vaines de ces trésors trompeurs, entassés à la place des vrais biens que l'on avait perdus, plusieurs recherches barbares, tristes symptômes de la férocité, dernier terme d'un courage abâtardi, devaient donc convenir à des Romains avilis, à des citoyens dégradés, à des hommes abrutis. Quelques philosophes, dignes des respects de la postérité, s'élevaient encore au milieu de cette tourbe asservie ; mais plusieurs furent immolés par le despotisme, et dans leur lutte, trop inégale contre une corruption générale, ils éternisèrent, par leurs écrits, la honte de leurs contemporains, sans pouvoir corriger leurs vices funestes et contagieux. » *Histoire naturelle des Poissons*, tom. 6, pag. 82 et suiv. de l'éd. in-12.



Pag. 154, lig. 13. *Dans les parages de la ville sacrée de Marseille.*

Les Phocéens n'ayant pas voulu se soumettre à la domination de Cyrus, qui voulait les constituer en mo-

narchie, se retirèrent dans la Gaule Narbonnaise, et y bâtirent la ville de Marseille. Elle a été citée par tous les auteurs comme l'asile de toutes les vertus, ainsi que de toutes les idées libérales; ce qui lui a mérité l'épithète de *sacrée*. On pourrait ajouter aujourd'hui qu'elle réunit à ces avantages celui de tous les agrémens.



Page 154, lig. 14. *Là vivent d'énormes, de prodigieux, d'inabordables xiphias d'une immense grosseur et d'une forme toute différente de celle des poissons.*

Ce passage difficile paraît avoir été mal entendu par Lippius, qui le traduit ainsi: *Qui superant reliquos ingenti mole natantes; qui l'emportent par leur masse énorme sur tous les habitans des eaux*. En réfléchissant sur le texte d'Oppien, que voici:

Κεῖτι γαρ εκπαγλοί τε, καὶ ἰχθύσιν οὐδὲν ὁμοῖοι
Απλατοι ξιφίαι μεγακητεες ἐννεμέθονται.

dont la traduction littérale est en tête de cet article, j'ai été entraîné à en conclure que ce poète désignait, *peut-être sans le savoir lui-même*, quelque monstre des mers autre qu'un des poissons de notre genre xiphias. Comment, en effet, appliquer à nos xiphias ce que dit ici Oppien, que *souvent ces robustes habitans des eaux plongent leurs glaives dans les flancs creux des bateaux*, etc.? Il paraîtrait que ce n'est qu'au narwhal, ou au squale scie que cette circonstance pût convenir. Comment présumer surtout qu'on pût dire de nos xiphias qu'ils sont d'une immense grosseur et d'une forme

toute différente de celle des poissons? Me livrant à ce sujet à diverses conjectures et à de longues recherches, j'ai cru enfin reconnaître qu'il devait être question du *poulpe colossal*, ou du *poulpe kraken*, dont M. Denys Montfort nous a donné une longue et si étonnante histoire, qu'elle trouve beaucoup d'incrédules.

En parcourant ce qu'il a écrit sur ces énormes animaux, je suis arrivé à une citation d'*Olaus Magnus*, qui m'a paru devoir dissiper tous les doutes. On y lit en effet (1) la note suivante extraite de l'ouvrage de ce savant, *De piscibus monstruosis* 743. « *Xiphia est animal* NULLI ALTERI SIMILE *nisi in aliqua proportione ceto. Caput habet horridum ut bubo, os valde profondum veluti barathrum immensum quo terret et fuget inspicientes : oculos horribiles, dorsum cuneatum, rostrum mucronatum quo naves perfossas asserit*, etc. Le xiphias, dit M. Denys Montfort, ne ressemble à aucun autre : ses seules proportions colossales le rapprochent des cétacées. Sa tête, qui ressemble à celle d'un hibou, est épouvantable ; sa bouche, extrêmement vaste et ouverte, ressemble à une immense caverne qui glacerait d'épouvante et d'effroi l'homme le plus intrépide ; les yeux sont horribles et le dos élevé en pointe. Dans la figure extrêmement de caprice qui sert de frontispice à cette courte description du xiphias, on peut cependant encore reconnaître la tête du poulpe. Des espèces de

(1) Histoire générale et particulière des mollusques, tom. 2, p. 301 et suiv.

barbes courtes, à la vérité, entourent antérieurement la tête de cet animal; ses yeux rappellent ceux de ce mollusque; son large et énorme bec, qui engloutit ou un morse, ou un hippopotame, ne laisse plus aucun doute à cet égard. Mais le reste du corps, galonné dans toute sa longueur, ne ressemble plus à rien, et peut être relégué dans le pays des chimères. Il paraît qu'Olaus Magnus a mêlé, avec ce qui pouvait appartenir à ce monstre, ce qui doit être rendu au narwhal, et surtout lorsqu'il dit qu'attaquant les vaisseaux avec son nez pointu, il les fait périr en les perçant dans leur fond et en y faisant de larges voies d'eau qui les font couler bas. »

Il est à présumer qu'Oppien en a fait autant; il attribue à cet animal, qu'il ne connaissait sans doute que par les relations fausses ou exagérées des naturalistes qui l'avaient précédé, des choses qui conviennent tout à la fois aux véritables xiphias et à d'autres monstres des mers; ce qui fait qu'on a peine à reconnaître celui-ci dans la description très-peu fidèle qu'en fait ce poète.

M. Denys Monfort est porté à croire que les effets merveilleux racontés par les anciens de l'echénéis remora, et de la puissance qu'ils lui ont accordée de pouvoir arrêter la marche des vaisseaux, doivent plutôt être attribués au *poulpe colossal*, ou que du moins un pareil acte n'est pas hors de leur pouvoir, comme il l'est très-certainement de celui du remora.

Ce qui paraît confirmer cette idée, c'est ce qu'on voit dans la description qu'Oppien fait de l'echénéis, lorsqu'il dit que *le dessous de sa tête présente une bouche*

terminée en pointe arquée pareille à la courbure d'un hameçon. Or le véritable echénéis remora, celui auquel ce poète ne donne que la longueur d'une coudée, qu'il dit être noirâtre et d'une forme assez semblable à celle des anguilles, n'a pas une *bouche terminée en pointe arquée pareille à la courbure d'un hameçon* (1), tandis que ce caractère conviendrait fort bien au poulpe colossal. Il paraîtrait donc qu'encore ici Oppien aurait mêlé la description du véritable echénéis à celle d'un autre animal des mers qui pourrait bien être le prétendu *poulpe colossal*, et que ce qu'il dit de la puissance de cet osseux de pouvoir arrêter la marche des vaisseaux, devrait peut-être s'entendre du même poulpe colossal.

M. Denys Monfort, en parlant du fabuleux poulpe *kraken*, met Oppien au nombre des auteurs anciens qui en ont parlé, mais il n'indique pas sous quel nom. Si cela est, nous pensons que ce ne peut être que sous celui de xiphias et dans le passage qui donne lieu à la discussion qu'on vient de lire.

L'existence de ces poulpes colossaux et kraken n'est rien moins qu'admise par tous les naturalistes. Ils pensent que ce n'est que sur l'autorité de Pline qu'on a avancé qu'il existait des poulpes assez grands pour faire engloutir des vaisseaux : *In eodem, esse statius sebosus haud modico miraculo affert, vermes branchiis binis sexaginta cubitorum qui nomen a facie traxerunt : his tantas esse vires ut elephantos ad potum venientes, mo-*

(1) C'est ce qui avait fait croire à Rondelet que l'echénéis d'Oppien était la lamproie. Liv. 13, ch. 3.

dicus comprehensa manu eorum abstrahant. Pline, liv. 9, ch. 15. On lit également dans Ælien : *Temporis longiquitate polypi adeo magni evadunt, et ad ceti magnitudinem accedant, cetateique generis numerum obtineant.* Liv. 12, ch. 10.

Page 160, lig. 14. *Ils se procurent ainsi une pêche étonnante et immense*, etc.

La pêche des thons est une des plus intéressantes et des plus curieuses. Elle ne se fait pas toujours de la même manière, comme on va le voir par la description extrêmement détaillée que nous en donne M. de Lacépède.

« On donne, dit-il, le nom de *thonnaire* ou *tonnaire* à une enceinte de filets que l'on forme promptement dans la mer, pour arrêter les thons au moment de leur passage. On a eu pendant long-temps recours à ce genre d'industrie auprès de Couilloure, où on la pratiquait, et où, peut-être, on la pratique encore chaque année, depuis le mois de mars jusqu'à celui d'octobre. Pour favoriser la prise des thons, les habitans de Couilloure entretenaient, pendant la belle saison, deux hommes expérimentés qui, du haut de deux promontoires, observaient de loin ces poissons qui s'avançaient par bandes de deux à trois mille; ils en avertissaient les pêcheurs, en déployant un pavillon par le moyen duquel ils indiquaient l'endroit où ces animaux allaient aborder. A la vue de ce pavillon, de grands cris de joie se faisaient entendre, et annonçaient l'approche d'une

pêche dont les résultats importans étaient toujours attendus avec une grande impatience : les habitans couraient alors vers le port, où les patrons des bâtimens pêcheurs s'empressaient de prendre les filets nécessaires, et de faire entrer dans les bateaux autant de personnes que ces embarcations pouvaient en contenir, afin de ne pas manquer d'aides dans les grandes manœuvres qu'ils allaient entreprendre. Quand tous les bateaux étaient arrivés à l'endroit où les thons étaient réunis, on jetait à l'eau des pièces de filets lestées et flottées, et on en formait une enceinte demi-circulaire dont la concavité était tournée vers le rivage, et dont l'intérieur était appelé *jardin*. Les thons, renfermés dans ce jardin, s'agitaient entre la rive et les filets, et étaient si effrayés par la vue des barrières qui les avaient subitement environnés, qu'ils osaient à peine s'en approcher à la distance de six ou sept mètres.

« Cependant, à mesure que ces scombres s'avançaient vers la plage, on resserrait l'enceinte, ou plutôt on en formait une intérieure et concentrique à la première avec des filets qu'on avait tenus en réserve, en laissant une ouverture à cette seconde enceinte, jusqu'à ce que les thons eussent passé dans l'espace qu'elle embrassait; et en continuant de diminuer ainsi, par des clôtures successives et toujours d'un plus petit diamètre, l'étendue dans laquelle les poissons étaient renfermés, on parvenait à les retenir sur un fond recouvert uniquement par quatre brasses d'eau; alors on jetait dans ce parc maritime un grand *boulier*, espèce de seine, dont

le milieu est garni d'une manche. Les thons, après avoir tourné autour de ce filet, dont les ailes sont courbes, s'enfonçaient dans la poche ou la manche. On amenait, à force de bras, le boulier sur le rivage; on prenait les petits poissons avec la main, les gros avec des crochets; on les chargeait sur les bateaux pêcheurs, et on les transportait au port de Couilloure. Une seule pêche produisait quelquefois plus de quinze mille myriagrammes de thons; et pendant un printemps, dont on a gardé avec soin le souvenir, on prit, dans une seule journée, seize mille thons, dont chacun pesait dix ou quinze kilogrammes.

« Il est des parages dans la Méditerranée où l'on se sert, pour prendre les thons, d'un filet auquel on a donné le nom de *scombrière* ou *combrière*, de *courantille*, qu'on abandonne aux courans, et qui va pour ainsi dire au devant de ces scombres, lesquels s'engagent ou s'embarrassent dans ces mailles. Mais hâtons-nous de parler du moyen le plus puissant de s'emparer d'une grande quantité de ces animaux si recherchés; occupons-nous d'une des pêches les plus importantes qui aient lieu dans la mer : jetons les yeux sur la pêche pour laquelle on emploie la madrague; nous en avons déjà dit un mot au traité de la *raie mobular;* tâchons de la mieux décrire.

« On a donné le nom de *madrague* à un grand parc qui reste construit dans la mer, au lieu d'être établi pour chaque pêche, comme les *thonnaires*. Ce parc forme une vaste enceinte, distribuée en plusieurs chambres, dont les noms varient suivant les pays. Les

cloisons qui forment ces chambres sont soutenues par des flottes de liége, étendues par un lest de pierre et maintenues par des cordes, dont une extrémité est attachée à la tête du filet et l'autre amarrée à une ancre.

« Comme les madragues sont destinées à arrêter les grandes troupes de thons, au moment où elles abandonnent les rivages pour voguer en pleine mer, on établit, entre la rive et la grande enceinte, une de ces longues allées appelées *chasses :* les thons suivent cette allée, arrivent à la madrague, passent de chambre en chambre, parcourent quelquefois, de compartiment en compartiment, une longueur de plus de mille brasses, et parviennent enfin à la dernière chambre, que l'on nomme *chambre de mort*, ou *corpon*. Pour forcer ces scombres à se rassembler dans ce *corpon* qui doit leur être si funeste, on les pousse et on les presse pour ainsi dire par un filet long de plus de vingt brasses, que l'on tient tendu derrière ces poissons, par le moyen de deux bateaux, dont chacun soutient un des angles supérieurs du filet, et que l'on fait avancer vers la chambre de mort. Lorsque les poissons sont ramassés dans ce corpon, plusieurs barques chargées de pêcheurs s'en approchent : on soulève les filets qui composent cette enceinte particulière, on fait monter les scombres très-près de la surface de l'eau, on les saisit avec la main, et on les enlève avec des crocs.

« La curiosité attire souvent un grand nombre de spectateurs autour de la madrague ; on y accourt comme à une fête ; on rassemble autour de soi tout ce qui peut augmenter la vivacité du plaisir : on s'entoure d'instru-

mens de musique. Et quelles sensations ne font pas en effet éprouver l'immensité des mers, la pureté de l'air, la douceur de la température, l'éclat d'un soleil vivifiant, que les flots mollement agités réfléchissent et multiplient; la fraîcheur des zéphirs, le concours des bâtimens légers, l'agilité des marins, l'adresse des pêcheurs, le courage de ceux qui combattent contre d'énormes animaux, rendus plus dangereux par leur rage désespérée; les élans rapides de l'impatience, les cris de la joie, les acclamations de la surprise, les sons harmonieux des cors, le retentissement des rivages, le triomphe des vainqueurs, les applaudissemens de la multitude ravie! » *Hist. nat. des Poissons*, t. 4, pag. 459 et suiv., éd. in-12.

Si la longueur de cet extrait ne me faisait un devoir de m'arrêter, j'ajouterais à ce tableau déjà si animé, si intéressant, les réflexions philosophiques et touchantes qui sont à la suite; j'y renvoie le lecteur, qui ne manquera pas de me savoir gré de cette indication.

Pour compléter cet article de la pêche des thons et des manières différentes dont elle se fait dans divers pays, je rapporterai ce qu'on lit dans le Dictionnaire de toutes les pêches de l'Encyclopédie par ordre de matières.

« La pêche du thon, qui se fait aux côtes des Basques et du Labour, dans l'amirauté de Bayonne, commence ordinairement à la mi-avril, ou au plus tard au commencement de mai : elle dure jusqu'à la fin de septembre, et même quelquefois elle se continue encore en

octobre, si les thons ne sont pas encore repassés; elle se fait à la ligne, les bateaux toujours à la voile. Les pêcheurs la font à quelques lieues de la côte, et quand les thons ne la rangent point, et qu'au contraire ils s'en éloignent, les pêcheurs vont quelquefois à quinze et vingt lieues. Il faut alors du vent pour faire cette pêche.

« On ne met point d'appât à l'hameçon, qu'on a soin seulement de garnir de vieux linge, disposé de manière que la tige de l'haim est couverte ou d'un fil, ou d'un chiffon bleu, et l'hameçon est recouvert d'une espèce de petit sac de gros basin blanc, taillé en forme d'une sardine, dont les thons sont fort friands; en sorte que cet hameçon, mouillé et enveloppé, fait illusion au poisson, qui est très-vorace, et qui le gobe aussitôt.

« Pour empêcher le thon de se dégager de la ligne et d'emporter l'haim en le coupant, les pêcheurs frappent l'hameçon sur une petite ligne d'environ une brasse de long, formée de huit à dix fils de cuivre, que le thon ne peut couper. Cette ligne de cuivre est frappée sur un autre fil fin de chanvre, bien retors et bien travaillé, de deux à trois brasses de long : la grosse ligne où elle est amarrée a ordinairement deux cents brasses de long : chaque double chaloupe en a six, avec lesquelles on peut prendre chaque fois des poissons. Quand la pêche est bonne et abondante, une chaloupe peut prendre par jour cent à cent cinquante thons, dont quelques-uns d'une grosseur considérable, pesant jusqu'à deux quintaux et plus. »

REMARQUES
SUR LES HALIEUTIQUES.

CHANT QUATRIÈME.

PAGE 161, lig. 17. *Amour! trompeur Amour! le plus beau, sans doute, des dieux*, etc.

Ce morceau, qui commence le quatrième chant, étincelle des beautés du premier ordre. Quel élan sublime! Quel heureux délire! Qu'Oppien est beau dans ces vers où, entraîné par le sentiment qui le presse, il donne l'essor à son génie, et se sent échauffé de ce feu divin et inspirant qu'Apollon n'accorde qu'à ses favoris, qu'Ovide a si bien peint dans ces mots: *agitante calescimus illo!* Quel beau mouvement dans ce qui suit! « O vous, les plus puissans de ceux qui commandent aux mortels, Antonin, et vous son cher, son divin fils, voyez avec complaisance, avec intérêt, ces ravissans tableaux des mers dont les Muses, en me comblant de leurs faveurs, ont tracé les heureuses images dans mon esprit et dans mes chants! Poète, elles ont ceint mon front de leurs lauriers immortels, pour me rendre

digne de faire passer à vos oreilles et dans vos âmes le charme enivrant de la douce harmonie. »

Le tableau qui vient après cette peinture si vive et si animée des bienfaits, des malheurs de l'amour, se ressent de cette inspiration céleste qui avait produit les vers précédens. Le début de ce chant ne le cède en richesse de poésie à aucun autre sorti de la plume de ce poète. Il en a inséré un du même genre dans le second chant des Cynégétiques, que je joins ici, pour qu'on puisse en faire le rapprochement.

« Amour, puissant Amour, que tu es grand! que ta force est immense! que ton empire est absolu! Dieu suprême! quels sont tes jeux! La terre est assise sur ses fondemens, et tu la fais trembler sous tes traits: l'Océan est agité, et tu rends ses flots immobiles. Tu t'élances dans les airs, et le vaste Olympe frémit de ta présence. Tous les êtres tremblent devant toi, depuis la voûte immense des cieux jusqu'aux entrailles de la terre. Les tristes habitans de l'empire de Pluton, qui ont bu l'onde insensible du Léthé et se sont dérobés à tous les maux, te redoutent encore. Ta puissance pénètre où n'a jamais pénétré l'œil du soleil : sa lumière cède, en tremblant, à tes feux, que respectent les foudres même de Jupiter : tant ils sont violens les traits que tu nous lances, Dieu terrible! ces traits douloureux et brûlans qui corrompent la raison, inspirent une folle ivresse, allument des fureurs extrêmes; ces traits, dont rien ne peut guérir les coups, et dont tu te sers pour enflammer le cœur des animaux, de désirs qu'ils ne

peuvent calmer par une douce union. » *Trad. de Belin de Ballu*, chant second, pag. 48.



Pag. 163, lig. 12. *L'un d'eux gémit-il engagé au terrible hameçon, un autre, s'élançant à sa défense, rompt la corde de ses dents*, etc.

M. de Lacépède, en citant à ce sujet Oppien, rapporte la même chose de ces animaux.

« Les individus de cette espèce, dit-il, vivent en troupe; et le poète grec Oppien, qui a cru devoir chanter leur affection mutuelle, dit que lorsqu'un scare a été pris à l'hameçon, un de ses compagnons accourt et coupe la corde qui retient le crochet et l'animal, avec ses dents obtuses dont il est accoutumé à se servir pour arracher ou scier l'herbe qui tapisse le fond des mers. Il ajoute, que si un scare enfermé dans une nasse cherche à en sortir, la queue la première, ces mêmes compagnons l'aident dans ses efforts, en le saisissant avec leur gueule, par cette queue qui se présente à eux, en la tirant avec force et constance; et enfin, pour ne refuser à l'espèce dont nous nous occupons aucune nuance d'attachement, il nous montre les mâles accourant vers une femelle retenue dans une nasse ou par un hameçon, et s'exposant, pour l'amour d'elle, à tous les dangers dont les pêcheurs les menacent. Mais je n'ai pas besoin de remarquer que c'est un poète qui parle; et combien le naturaliste plus sévère n'est-il pas forcé de réduire à quelques faits peu extraordinaires, des habitudes si tou-

chantes, et que la sensibilité voudrait conserver comme autant d'exemples utiles et d'heureux souvenirs! » *Histoire naturelle des Poissons*, tom. 6, pag. 279, édit. in-12.



Pag. 168, lig. 17. *Les sépies, malheureuses dans leurs amours, éprouvent le sort le plus fâcheux*, etc.

La sèche est, suivant M. de Lamarck, un des *céphalopodes* nus, compris dans la classe nombreuse des mollusques, ayant un corps charnu, déprimé, contenu dans un sac ailé dans toute l'étendue de sa longueur, et renfermant vers le dos un os crétacé, spongieux, ayant des bras garnis de *ventouses* : ce que dit Oppien du secours qu'elles se portent mutuellement, est vrai, et rapporté par tous ceux qui ont écrit l'histoire de cet animal.



Pag. 170, lig. 15. *Semblables à de jeunes mariées que personne n'a vu se montrer devant la maison de leurs époux*, etc.

On lit dans Jean-Louis Vives, livre 2 : *Novas nuptas amissâ virginitate menses aliquot latere convenit.* Il y a donc apparence que cet usage qui annonçait une réserve si éloignée de nos mœurs, a eu lieu, puisqu'il est mentionné tout à la fois par deux auteurs différens.



Pag. 172, lig. 12. *C'est ainsi que parmi les mortels la jalousie est le plus funeste, le plus terrible des maux.*

Je ne sais si Oppien aurait été une des victimes de cette jalousie cruelle qui, pareille à la rouille qui dévore le fer, s'attache, dans sa rage insensée, à tout ce qui est grand et généreux; odieuse et atroce passion, celle des petites âmes, des esprits subalternes qui, ne pouvant souffrir l'éclat d'une supériorité qui les écrase, se livrent à une espèce de fureur pour l'affaiblir, pour rabaisser, au niveau de leur médiocrité, le grand homme, l'homme de génie, dont le triomphe est un supplice pour eux. Voltaire a dit :

C'est le sort des héros d'être persécutés.

Cette passion est encore plus ardente chez les femmes. Il semble que cette belle moitié de l'espèce humaine, dont la douce pudeur, l'aimable modestie sont le plus souvent l'apanage, susceptible, à cause de la souplesse de ses organes, d'impressions plus vives, en fasse ressentir une réaction plus aiguë et plus intense, lorsque en proie aux tourmens du délire qui l'obsède, elle est subjuguée par une insurmontable jalousie, ou par la fureur d'une implacable vengeance. Cette passion cruelle a cela d'affreux, qu'elle s'associe tout ce qui peut servir son indomptable délire : le mensonge, la calomnie sont ses moyens, ses ministres favoris, surtout lorsqu'une passion encore plus vile et plus honteuse, la cupidité, s'y trouve réunie; la calomnie, dont Diderot dit, avec

autant de vérité que d'éloquence : « Elle disparaît à la « mort de l'homme obscur (*après l'avoir souvent persé- « cuté toute sa vie*); mais on la voit debout devant « l'urne du grand homme, et continuant d'en remuer « la cendre avec son poignard. La perversité de ses ac- « cusateurs, et l'innocence de l'accusé sont-elles égale- « ment évidentes, l'on se tait : la justification passe sans « bruit, tombe et l'innocent reste suspecté. »

Tel est son privilége, on croit la calomnie,

lisons-nous dans le Mierre. Le grand Condé répétait sans cesse ces vers, qui expriment une trop malheureuse vérité :

Quand une fois ce monstre nous attache,
Il sait si bien ses cordillons nouer,
Que, bien qu'on puisse enfin les dénouer,
Restent toujours les marques de l'attache.

Diderot, Vie de Sénèque, pag. 13.

Si les plaies de la calomnie laissent des cicatrices qui ne s'effacent jamais, il faut l'attribuer à une certaine malice de l'espèce humaine, toujours plus disposée à croire le mal plutôt que le bien; en second lieu, à l'insouciance du commun des hommes, au peu d'intérêt qu'ils mettent à entendre la justification de la personne calomniée. Il en est peu d'un génie assez élevé, d'une pénétration assez vive et assez juste, qui aient une assez grande connaissance du cœur humain pour pressentir les motifs secrets qui font mouvoir les calomniateurs : motifs qui, s'ils étaient connus, feraient retomber sur

eux la mésestime et le mépris qu'ils cherchent à déverser sur les victimes de leur basse et criminelle jalousie.

Oppien, dans ses Cynégétiques, s'exprime avec une plus grande énergie encore sur ce sujet.

« O Jupiter ! quel est donc le caractère atroce de la jalousie ? tu la fais triompher à nos yeux de la nature même. Puissant roi des Dieux, elle a reçu de toi une force plus active, plus pénétrante que celle de la flamme, et tu l'as armée d'un glaive de diamant. Loin de garantir les enfans de la fureur de leurs pères, elle ne connaît ni les liens du sang, ni ceux de l'amitié. C'est elle qui jadis arma contre leurs propres enfans, les demi-Dieux et les Déesses même. Thésée, Athamare en Attique; Procné, Philomèle en Thrace; Médée à Colchos et l'illustre Thémisto. Bien plus, ainsi qu'aux malheureux mortels, elle présente aux animaux l'horrible festin de Thyeste. » *Traduction de Belin de Ballu*, chant 3, pag. 69.



Pag. 177, lig. 17. *Les sargues ont un vif amour pour les chèvres.*

Cet amour pour les chèvres, qu'Oppien et d'autres anciens naturalistes attribuent aux sargues, n'est point véritable, ou n'a d'autre cause que l'espèce de suin qui émane de ces quadrupèdes, qui les attire par son odeur assez forte, et dont quelques molécules détachées par les eaux peuvent, en s'y mêlant, avoir de l'attrait pour ces poissons. Il paraît que notre poète ajoutait quelque

foi à cet empressement des sargues pour les chèvres, puisqu'il en parle ainsi dans les Cynégétiques.

« Les sargues, dit-il, s'attachent aux boucs, et une foule de poissons de toute espèce, éprise d'amour pour le *subus*, se range autour de lui lorsqu'il fend les flots, et lui forme un immense cortége. Transportés de joie, ils le pressent de toutes parts, et l'Océan écume autour d'eux, frappé sous leurs blanches nageoires. Mais insensible aux caresses de ces étrangers, le quadrupède sans pitié dévore ses amis d'une dent meurtrière. En vain ils voient le sort dont ils sont menacés; ils ne peuvent haïr celui qui leur donne le trépas, et ne veulent point se détacher de lui. Méchant et cruel subus, les pêcheurs te dresseront un jour dans les flots de mortelles embûches, dont tes ruses, ni tes cruautés envers les poissons, ne te sauveront pas. » *Traduction de Belin de Ballu*, chant second, pag. 49.

M. de Lacépède, bien loin d'admettre que ces osseux se portent vers les chèvres, lorsqu'elles entrent au sein des eaux, par l'effet de quelque cause qui les attire vers elles, et après avoir rejeté ce prétendu amour des sargues pour ces animaux, présente des idées tout à fait différentes et qui sont assez ingénieuses, pour que le lecteur qui n'en a pas connaissance ne soit pas bien aise que je les insère ici.

« A l'égard, dit-il, de l'amour merveilleux qu'Ælien et Oppien ont attribué à ce thoracin pour les chèvres, et de la propriété qu'on a supposée dans les incisives ou les molaires de ce spare, qui, portées avec soin, préser-

vent, dit-on (1), de tout mal aux dents, nous ne ferons pas à nos lecteurs le tort de les prémunir contre des assertions dont l'état actuel de la science ne permet pas de craindre la répétition. » *Histoire naturelle des Poissons*, tome 7, pag. 9, édit. in-12.

« Ajoutons que les mâles de l'espèce (du spare mendole) dont nous nous occupons, présentent fréquemment des nuances ou reflets noirâtres, surtout sur les nageoires et les opercules, pendant que les femelles sont encore pleines, et que dès le temps d'Aristote, ils recevaient des Grecs à cette époque, de l'altération des couleurs en noirâtre, ou en noir, le nom de boucs (τραγοι). Nous avons vu à l'article du sargue, qu'Ælien a parlé du prétendu amour de ces derniers pour les *chèvres*. On pourrait trouver l'origine de cette croyance ridicule dans quelques contes absurdes substitués maladroitement par l'ignorance à une opinion peut-être fausse, mais que l'on ne pourrait regarder au moins comme très-invraisemblable. Les espèces du sargue et de la mendole ont tant de rapports l'une avec l'autre, que des mâles de la première peuvent très-bien, dans la saison du frai, rechercher les œufs pondus par les femelles de la seconde, et ces femelles elles-mêmes. Cette habitude aura été observée par les anciens Grecs, qui, dès-lors, auront parlé de l'affection des sargues pour les mendoles femelles. Ces mendoles femelles au-

(1) Oppien ne parle pas de cette propriété ridicule des dents du spare ou sargue.

ront été désignées par eux sous le nom de *chèvres*, comme les mendoles mâles l'auront été sous celui de *boucs;* et dans un pays ami du merveilleux, et où l'histoire de la nature était perpétuellement mêlée avec les créations de la mythologie et les inventions des poètes, on aura bientôt dit et répété que les sargues avaient un amour assez violent, non pas pour les mendoles appelés *chèvres*, mais pour les véritables chèvres que l'on conduisait dans les gras pâturages arrosés par la mer. » *Id.*, tom. 7, pag. 21.

Pag. 178, lig. 18. *Lorsque tout retentit des bêlemens de joie de ces tendres chevreaux, l'aimable sourire anime la figure des bergers.*

Quelle idée riante! Quelle aimable peinture! Le grec dit seulement : *L'esprit des bergers sourit.* Lippius traduit :

Omnia cum circum reboant loca vocibus illis,
Pastores dulces fundunt de pectore risus.

Salvini traduit plus brièvement : *é ne ride la mente de pastori.* Image charmante, qui est suivie d'une autre qui ne l'est guère moins. « Lorsqu'un assez long séjour dans les eaux a satisfait leurs désirs et leurs besoins, elles (les chèvres) retournent vers la bergerie. Les sargues affligés les suivent alors tous en masse et de près *jusqu'à la dernière ride des ondes* qui touche à la terre. » Expression heureuse pour rendre une idée tout à fait agréable :

Εὖτ' ἂν δ' εἰναλίων μὲν ἅδην ἴσχωσι λοετρῶν;
Αἱ δὲ πάλιν στείχωσιν ἐς αὔλια, δὴ τότε σαργοὶ
Ἀχνύμενοι, μάλα πάντες ἀολλέες ἐγγὺς ἵκονται
Κύματος ἀκροτάτοιο γέλως ὅθι χέρσον ἀμείβει.

Lippius n'a pas traduit ces vers qui méritaient cependant de ne pas être oubliés. Salvini a été plus exact. Voici sa traduction :

Quando appunto
De' marini lavacri a sofficienza
Abbiano, ed alle stalle elle ne riedano;
Allora, sarghi addolorati in folla
Segueno presso del estremo flutto,
Ove il *riso* del mare el terren varca.

Ces comparaisons ne seront pas jugées inutiles : elles font connaître tout à la fois les divers génies des langues et des traducteurs. Rien ne forme plus le goût que ces rapprochemens.



Pag. 185, lig. 14. *Dans les anses paisibles des mers, un jeune pêcheur fait, en jouant, la pêche des anguilles.*

Cette manière de pêcher ces animaux est curieuse et même nouvelle pour nous : elle n'est pas mentionnée dans nos divers ouvrages sur la pêche. L'Encyclopédie méthodique, outre celle à *la nasse*, à *la ligne dormante*, à *la main*, celle à la faveur d'une *préparation empoisonnée*, fait mention de deux autres assez intéressantes. La première est nommée *pêche des anguilles à la fouane*. « La fouane, y lit-on, est un instrument particulier à cette pêche. On le promène le long de la rivière, et on

fiche l'instrument au fond de l'eau, en remuant de côté et d'autre, comme pour faire sortir le poisson. Si la fouane est maniée par une main industrieuse, et qu'il y ait des anguilles aux lieux où on la fait agir, elles se prennent entre les branches, et on en tire quelquefois deux ou trois d'un seul coup; on doit cette méthode au solitaire inventif.

« Le secret suivant n'est sans doute qu'une imitation de la pêche à la fouane. On prend du sarment dont on fait une javelle que l'on noue par les deux bouts; on la jette ensuite au fond de l'eau avec une grosse pierre, ou un pieu auquel on l'attache, et on ne la retire que la nuit suivante. On y trouve souvent des anguilles entrelacées. Ce poisson se trouve pris par les dents qu'il n'a pu retirer du sarment, après l'avoir mordu. » *Encyclop. méthod.*, *Dictionn. de toutes les pêches.*



Pag. 165, lig. 14. *Il est un poisson malheureux et dénué de force, l'espèce misérable de la faible aphie, à laquelle on donne le nom d'engraule*, etc.

Nous avons déjà parlé d'une autre aphie bien différente de celle-ci, et que nous avons dit être le *cyprin aphie*. Les *engraules* sont de l'espèce appartenant au genre *clupée*, que nous nommons l'*anchois*. « Cet osseux, dit Willugby, est beaucoup plus connu par l'usage qu'on en fait pour l'assaisonnement, que par sa forme qu'on est rarement à portée d'observer, parce qu'elle se trouve dénaturée par les préparations que

l'on fait subir à ce poisson, avant de nous l'envoyer. Sa longueur ordinaire est d'un doigt, et s'étend quelquefois jusqu'à une palme et au-delà; sa grosseur est égale à celle du pouce de la main; il a le corps plus épais que le hareng, dépourvu d'écailles et remarquable par une transparence qui n'est interrompue qu'à l'endroit de l'épine; le dos est d'une couleur brune ou cendrée, avec un mélange de verd; celle du ventre est argentée; les mâchoires sont luisantes et ont une teinte rouge; le museau est terminé en pointe; la mâchoire supérieure dépasse de beaucoup l'inférieure, ce que Linnæus et Artedus donnent pour le principal caractère spécifique de l'*anchois;* l'ouverture de la gueule est d'une grandeur démesurée par proportion au volume de ce poisson; il en faut dire autant des ouvertures des ouïes. Les yeux, qui ont pareillement un diamètre considérable à raison des autres dimensions de l'anchois, sont recouverts par une peau lâche : leurs iris sont argentés.

« La nageoire du dos est garnie de quinze rayons; les nageoires pectorales en ont chacune quatorze; les ventrales, situées au-delà des précédentes, en allant vers la queue, n'ont chacune que sept rayons. On en compte dix-sept à la nageoire anale; la queue est évidée en forme de fourche.

« L'anchois est commun dans les parties de la Méditerranée qui baignent les côtes de Venise, de Gênes et de Rome. On sale ce poisson et on l'envoie dans de petits barils. Mais avant de l'apprêter, on a soin d'ôter la tête, que l'on dit être d'un goût très-amer; ce qui a

fait donner à ce poisson, par les anciens, le nom d'*encrasicholus*, c'est-à-dire qui a du fiel à la tête.

« Comme les anchois se dissolvent aisément dans presque toutes les liqueurs que l'on expose sur le feu, on fait avec ce poisson une saumure propre à relever la saveur des mets qu'elle accompagne. » *Note extraite du volume de l'Encyclop. méthod. sur les Poissons, article anchois.*

Pag. 188, lig. 6. *De même le front du rivage*, etc.

Le grec dit : οφρὺς ἀγχίαλυ λευκαίνεται αἰγιαλοῖο. Lipsius n'a pas rendu l'image agréable que présente le mot οφρὺς, le *sourcil*, la *bordure*.

Piscibus innumeris canent sic littora ponti.

Salvini l'a conservée.

Dall' apue innumerabili il ciglione
Del lido presso il mare si s'imbianca.

Pag. 188, lig. 10. *L'Euxin est la patrie des pélamys ; les thunnis farouches leur donnent l'être.*

Il paraît que le mâle de ces poissons portait le nom de θυννος, et la femelle celui de θυννις ; que les petits en changeaient en passant par différens âges, comme nous l'apprend Rondelet.

« Touchant ce poisson, dit-il, aucuns sans raison reprennent Aristote, disant que les pelamydes se changent en thons ; car ils prennent notre thon vulgaire pour le thon d'Aristote. Aussi n'a-t-il jamais entendu les pela-

mydes se changer en thons; mais voulant désigner que ce poisson a divers noms, pour les divers âges, il dit les petits thons s'appeler *cordylas ;* quand ils sont un peu plus grands, s'appeler *pelamides ;* quand encore sont plus grands, s'appeler *thons*. Mais je ne le croirai pas volontiers, quand il dit que les thons ne vivent que deux ans. Mais je pense qu'il le dit plutôt par l'opinion des pêcheurs que par la sienne; ce que montrent assez ces paroles. Aristote aussi écrit les pelamydes et thons ne faire leurs petits ailleurs que au Ponte, et après lui Pline. Il est bien vrai que le Ponte leur est bien plus commode pour ce, et plus abondant pour leur nourriture, à cause de l'abondance des eaux douces qui y tombent; lesquelles les thons aiment fort et s'engraissent, encore que de leur nature ils vivent de la chair des autres. Nous voyons, par expérience, les poissons être plus gras et plus gros quand il pleut fort; au contraire maigres et petits quand l'année est sèche et sans pluie. En outre, au Ponte, il n'y a guère de grandes bêtes marines qui tourmentent fort les autres poissons. Mais, si, pour cette raison, on conclut qu'ils ne font leurs petits qu'au Ponte, qu'on n'en voit point ailleurs, il me semble que la conclusion n'est pas nécessaire : car je crois qu'on n'en trouve point guère de petits, ni au Ponte, ni ailleurs, vu que tout poisson croisse bientôt au Ponte, comme écrit Pline après Aristote, par quoi ils sont cachés au profond des eaux où ils s'engraissent fort. Mais chacun pensera de cette affaire ce que bon lui semblera. Aucune fois les thons entrent aux ri-

vières. On en a vu en Agde monter jusqu'au pont. » *Première partie*, liv. 8, chap. 10, pag. 196.



Pag. 192, lig. 20. *C'est ainsi que dans les forêts, sur les montagnes, les chasseurs prennent par un heureux artifice les cerfs timides, en suspendant aux arbres extérieurs des cordons*, etc.

Oppien dit à peu près la même chose dans ses Cynégétiques, au sujet de l'ours. Il ajoute seulement, qu'on suspendait aussi à des cordes des *rubans de toutes couleurs*. « L'usage de cette corde, chargée de bandelettes de pourpre et de plumes de différentes couleurs, était d'effrayer les animaux qui auraient voulu sortir par le côté du demi-cercle que traçaient les filets et les toiles. On l'appelait en latin *formido*, comme les Grecs l'appelaient δεῖμα, qui a la même signification. Cette corde était soutenue dans sa longueur sur de petites fourches que les Latins appelaient *ancones*, *valli*, *veri*, *cervi*. » *Note du chant quatrième de Belin de Ballu*, p. 212.



Pag. 194, lig. 13. *Ou s'enfuit sous les herbes marines, sous les humides fucus.*

En français, *varec*; c'est une plante cryptogame de la famille des algues. Il est des rivages de la mer où on l'accumule en si grande abondance, qu'on s'en sert et qu'on le brûle pour fumer les terres. C'est un excellent engrais.



Pag. 194, lig. 19. *De même qu'un bubale qui prêt à tomber sous la griffe d'un lion furieux*, etc.

« On pense communément, dit Belin de Ballu, que le bubale des anciens est l'animal connu sous le nom de *vache de Barbarie*. C'est le sentiment de M. de Buffon, qui, d'après Pline, a montré et réfuté l'erreur dans laquelle plusieurs auteurs étaient tombés, en prenant le bubale pour l'espèce de taureau appelée *urus*. En effet, Aristote, *de part. anim.*, liv. 3, chap. 2, range le bubale dans la classe des cerfs; et en cela, Oppien s'accorde fort bien avec lui. Cependant il reste une difficulté sur l'identité de ces deux animaux : les cornes de *la vache de Barbarie*, décrite et représentée *dans les mémoires pour servir à l'histoire des animaux*, part. 2, pag. 24, sont simples; tandis qu'Aristote range le bubale entre les animaux dont les cornes ont des rameaux. Oppien indique aussi ce caractère par les mots ἀκρέμονες προϊενεῖς, rameaux prolongés. M. de Buffon n'a point soupçonné cette difficulté; et ce qui, vraisemblablement, a pu la lui déguiser, c'est la version latine d'Oppien, qu'il avait sous les yeux, et qu'il rapporte à la page 392 du tome 5 de l'Histoire des Quadrupèdes, βούβαλος *Oppiani Dorcade platycerote corpore inferior, cornua non ramosa sicut cervis et capreis, sed rupicaprorum similia* : ces mots *cornua non ramosa* sont absolument opposés au texte du poète. Les autres ne s'y lisent point; et je ne sais de quelle version d'Oppien ils ont été tirés. » *Note de Belin de Ballu*, chant second, pag. 161.

Larcher est d'une opinion contraire. On lit dans sa traduction d'Hérodote (t. 3, p. 578) : « M. Belin de Ballu prétend sur ce vers d'Oppien, p. 291, que ce n'est pas *la vache de Barbarie*, parce que les cornes des bubales sont composées de plusieurs rameaux, comme le bois de cerf. Il l'infère de ce qu'Oppien les nomme ἀκρέμονας ; mais ce poète les appelle ainsi, parce qu'elles sont au nombre de deux ; car ἀκρέμων au singulier ne signifie qu'une branche. »

Je pense comme Larcher. Il ne me paraît pas qu'on doive conclure du texte d'Aristote, que ce savant range le bubale, comme le dit Belin, dans la classe des cerfs. Le voici : ὅσοις δ' ἄχρηστος πέφυκεν ἡ τῶν κεράτων ἐξοχὴ, τούτοις προσέθηκεν ἑτέραν βοήθειαν ἡ φύσις. Οἷς τοῖς μὲν ἐλάφοις τάχος. Τὸ γὰρ μέγεθος αὐτῶν καὶ τὸ πολυσχιδὲς βλάπτει μᾶλλον ἢ ὠφελεῖ καὶ βουβάλοις καὶ δορκάσι. *Quibus autem cornua præ nimio excessu supervacua sunt, iis alterum natura adhibuit, ut cervis velocitatem. Grandis enim et multifida cornuum magnitudo potius obest quam prodest. Bubalis etiam capreisque interdum cornua inutilia sunt.*

Il résulte seulement de ce passage qu'Aristote dit *que ceux des animaux à qui l'extrême longueur des cornes est inutile, ont reçu de la nature un autre moyen de défense ; c'est ainsi qu'elle a donné aux cerfs une grande vitesse. La bifurcation et l'excessive longueur des cornes leur sont plus contraires que favorables.* Il en est de même, dit Aristote, des bubales et des chèvres. Le naturaliste grec, loin de rapprocher les bubales des cerfs, les mentionne à côté des chèvres, quadrupèdes

qui n'ont pas les cornes bifurquées. Si la critique de Belin méritait d'être admise, les raisons qu'il donne pour prouver qu'Aristote a entendu exprimer que les bubales avaient les cornes bifurquées, prouveraient également que les cornes des chèvres ont le même caractère. Ainsi la critique de Belin porte entièrement à faux.



Pag. 195, lig. 5. *Ainsi que l'oiseau-géant de la Libye.*

On voit assez qu'il est question de l'autruche. Oppien, dans ses Cynégétiques, décrit cet animal le premier pour la grandeur de tous ceux qui composent la grande tribu des oiseaux.

« Il est encore, dit-il, une autre espèce prodigieuse que j'ai vue de mes propres yeux : elle est également composée de deux races différentes, du passereau et du chameau ; et quoiqu'elle ait des ailes, et qu'on la compte au nombre des oiseaux, mes chants la célébreront cependant, parce qu'on ne la prend que par le genre de chasse qui fait l'objet de mes vers. La glu funeste aux autres volatiles ne peut enchaîner celui-ci ; les flèches qui traversent les routes de l'air n'ont point sur lui de puissance ; il faut le poursuivre à l'aide des coursiers, le lancer avec des chiens agiles, et l'enfermer dans des filets dont on lui dérobe la vue. Sa taille et sa force sont immenses, et telles qu'il peut porter un enfant sur son large dos. Ses jambes élevées ressemblent à celles des pesans chameaux, et sont couvertes de fré-

quentes écailles jusqu'à leurs doubles genoux. Il porte une tête assez petite, montée sur un long col que recouvrent de grands poils de couleur bleuâtre. Il agite une aile épaisse, mais il ne navigue point dans les plaines de l'air. Cependant il court avec autant de vitesse et de légèreté que volent les oiseaux. L'hymen de celui-ci ne s'accomplit pas (1) en montant sur sa femelle, comme fait toute l'espèce ailée, mais à rebours, ainsi que s'accouple l'animal de la Bactriane (le chameau). Il pond un œuf immense capable de contenir un oiseau si considérable, et cet œuf est revêtu d'une coquille aussi dure que la pierre. » *Traduction de Belin de Ballu*, chant troisième, page 84.

Aristote, Histoire des animaux, livre 5, chap. 2, dit positivement, que le chameau s'accouple avec sa femelle couchée; le mâle monte dessus : il ne la couvre point à rebours, mais comme le reste des quadrupèdes.

---

(1) Oppien, qui croyait mal à propos que les chameaux s'accouplaient à rebours et en se tournant le derrière, a cru, par une seconde erreur, qu'un *oiseau-chameau* (car c'est le nom qu'on donnait dès-lors à l'autruche) ne pouvait manquer de s'accoupler de la même façon, et il l'a avancé comme un fait certain. Mais cela n'est pas plus vrai de l'oiseau-chameau que du chameau quadrupède, comme je l'ai dit ailleurs; et quoique, selon toute apparence, peu d'observateurs aient été témoins de cet accouplement, et qu'aucun n'en ait rendu compte, on est en droit de supposer qu'il se fait de la manière accoutumée, jusqu'à ce qu'il y ait preuve du contraire. *Buffon*, *article de l'autruche*, deuxième volume de l'édition in-4°, pag. 25.

Pag. 196, lig. 23. *L'un d'eux prend alors de l'argile onctueuse et quelques racines de la plante connue des enfans d'Esculape sous le nom de cyclamen.*

Vulgairement *pain de pourceau.* La racine assez grosse de cette plante est âcre, caustique, et un violent emménagogue; elle provoque des vomissemens et des superpurgations funestes. Sans doute qu'elle communique son dangereux effet à l'eau qui est en contact avec les roches ou les fonds sur la surface desquels elle est frottée.



REMARQUES SUR LES HALIEUTIQUES.

CHANT CINQUIÈME.

PAGE 199, lig. 11. *Soit que leur cœur porte la trempe, l'empreinte de l'essence divine.*

Le grec dit κραδίην ἢ θεῶν ἔχρισεν ἀλοιφῇ. Mot à mot : et que Prométhée *ait oint leur cœur de l'essence divine;* ce que Lippius traduit par ces mots : *et corda perunxit plasmate divino;* et Salvini par ceux-ci : *e il cuor unse coll' unto degli dei.* Ce dernier ajoute : « cuore e principal parte dell' uomo, e da quel sanguigno punto, che si vede nel torlo d'ell' uovo, chiamato *punto saltante* e originato il moto, lo spirto e la vita dell' animale, e cosi nella sua fabrica vien considerato singularmente. Orazio :

Et fertur insani leonis
Vim stomacho apposuisse nostro.

questo disse credendolo residenza dell' anima, mettendoci l'unzione divina, cioe lo spirto, l'aura vitale. »

Pag. 200, lig. 5. *Enchaîné par l'homme, le noir quadrupède de l'Inde*, etc.

On comprend assez qu'il est question de l'éléphant.

Pag. 202, lig. 5. *Ils se dévorent entre eux et se servent les uns aux autres de nourriture*, etc.

Voici ce qu'on lit à cet égard dans le volume de l'Encyclopédie où Bonaterre traite des cétacées.

« En recueillant les observations des pêcheurs et des naturalistes, il paraît que dans les cétacées chaque espèce a ses alimens particuliers. En effet, s'ils prenaient tous la même nourriture, la mer, quelles que soient sa population et son étendue, ne pourrait déjà plus suffire à la subsistance d'une famille si nombreuse.

« Suivant Otho Fabricius, la baleine franche vit principalement de *cancers* et de *planorbes*. On est étonné d'apprendre qu'une bête aussi énorme que la *baleine* se nourrisse de si petits animaux, et qu'elle engraisse au point de donner plus de cent vingt milliers de lard; cependant cette assertion paraîtra plus probable, si l'on fait attention que ces vers et ces insectes sont en si grand nombre dans les mers du nord, qu'en ouvrant simplement la gueule, la baleine en engloutit plusieurs mille à la fois. Linné et plusieurs autres naturalistes disent qu'elle se nourrit de méduses; mais cette opinion ne paraît pas vraisemblable. M. Otho Fabricius n'en a pas entendu parler en Groenland; et d'ailleurs ces vers

n'offrent qu'une espèce de substance gélatineuse qui semble peu propre à produire une grande quantité de graisse. « Certaines gens prétendent encore, ajoute M. le « chevalier Pagès, que la baleine avale des *polipes* de « la grosseur d'une fève. L'on m'assura qu'elle se nour- « rissait d'une petite carnosité qu'on m'apporta. Elle « était de la grosseur d'un œuf, à peu près de la forme « d'un melon, et des fibres qui en resserraient la sur- « face, lui donnaient la forme des côtes de ce fruit. « Certaines fibres rouges répandues dans la carnosité « lui donnaient une couleur rougeâtre; le reste ne me « parut être qu'une matière visqueuse. Je doutai fort « qu'une baleine pût s'en nourrir; car l'ayant mise à « sécher, il ne resta presque rien de solide; et l'aliment « de la baleine a certainement un peu de solidité, puis- « que ses excrémens, couleur de safran, en ont assez. « Je crus plutôt qu'elle se nourrissait de *chevrettes*. Un « loup marin que l'on prit dans la suite, qui en avait « l'estomac plein, m'indiqua qu'elles abondaient au « fond de la mer. Les fanons de la baleine seraient très- « propres à les amasser et assez forts pour les écraser. »

« Le *nord-caper* se nourrit de *maquereaux*, de *thons*, de *morues* et de *harengs*. M. de Bréville, capitaine des vaisseaux de la compagnie des Indes, a observé que quand une baleine de cette espèce rencontre un banc de harengs, elle frappe l'eau avec sa queue, et la fait bouillonner de manière à étourdir ces poissons, et qu'alors elle en fait sa proie. Willugby a trouvé vingt ou trente morues dans un individu de cette espèce, et Harrebows

raconte que les Islandais trouvèrent six cents *morues* vivantes et, outre cela, une grande quantité de sardines et quelques oiseaux aquatiques, dans l'estomac d'un nord-caper qui, en poursuivant des poissons, s'était jeté sur le rivage. Toutes les autres espèces de ce genre se nourrissent de *harengs*, de *salmones arctiques* et d'*appâts de vase*.

« Le *narwhal* choisit de préférence les cynoglosses et les actinies. A la vérité, il n'a point de dents pour saisir sa proie; mais des auteurs dignes de foi assurent qu'il enfile ces poissons avec la dent qui sort de sa mâchoire supérieure; et qu'après les avoir ainsi ramenés jusque sur le bord des lèvres, il les suce et les détruit en y passant continuellement la langue.

« Les *cachalots* donnent la chasse aux *phoques*, aux *dauphins*, aux *cycloptères* et aux *baleines à bec*. Le grand cachalot poursuit avec acharnement le *requin*, dont il fait sa nourriture ordinaire; et cet animal, d'ailleurs si formidable, est saisi d'une telle frayeur à la vue de cet ennemi terrible, qu'il va se cacher dans la terre, ou sous le sable, pour se soustraire à sa dent meurtrière. Quelquefois, se voyant assailli de toutes parts, il se précipite à travers les rochers et se frappe avec tant de violence, qu'il se donne lui-même la mort : tant est grande la terreur dont il est pénétré ! Cet effroi va même si loin, ajoute M. Otho Fabricius, que ce chien de mer, qui recherche avec tant d'avidité le cadavre des autres cétacées, n'ose pas même s'approcher de celui du *grand cachalot*.

« Le *cachalot microps* n'attaque guère que les *phoques* qui prennent la fuite aussitôt qu'ils l'ont aperçu. Les uns gagnent avec précipitation le rivage, les autres grimpent sur les glaçons. Alors si le cachalot est seul, il se cache sous les glaces, et attrape les *phoques* à mesure qu'ils redescendent dans l'eau ; et lorsqu'il y a plusieurs cachalots réunis, ce qui arrive communément, ils entourent le glaçon, le renversent, et se saisissent de leur proie.

« Les *dauphins* vivent de *morues*, d'*aiglefins*, de *persèques*, de *pleuronectes* et de beaucoup d'autres poissons d'une grandeur médiocre. L'*épaulard* est, dit-on, le plus hardi, le plus vorace et le plus fort de cette famille. Presque tous les naturalistes s'accordent à dire qu'il attaque même les grosses baleines, qu'il les met en fuite, et qu'il est cause qu'elles viennent souvent échouer sur nos côtes. » *Introduction*, pag. 18.

Pag. 383, lig. 3. *De là le nom de conducteur qu'on lui a donné*, etc.

Ce poisson est celui que nous nommons le *centronote pilote*. Voici ce qu'en dit M. de Lacépède : « Le centronote dont nous traitons dans cet article parvient très-rarement à la longueur de deux décimètres; malgré les dards dont quelques parties de son corps sont hérissées, il ne pourrait donc se défendre avec succès que contre des ennemis peu redoutables, ni attaquer avec avantage qu'une proie presque invisible. Son espèce n'existerait

donc plus depuis long-temps, s'il n'avait reçu l'agilité en partage. Il se soustrait par des mouvemens rapides au danger qui peut le menacer. D'ailleurs sa petitesse fait sa sûreté et compense sa faiblesse. Il n'est recherché ni par les pêcheurs, ni par les grands habitans des mers; l'exiguité de ses membres le dérobe souvent à leur vue; le peu de nourriture qu'il peut fournir empêche qu'il ne soit l'objet des désirs des marins ou des appétits des squales. Il en résulte pour cette espèce, cette sorte de sécurité qui dédommage le faible de tant de privations. Pressée par la faim, ne trouvant pas facilement à certaines distances des rivages les œufs, les vers, les insectes, les mollusques qu'elle pourrait saisir, elle ne fuit ni le voisinage des vaisseaux, ni même la présence des squales, ou des autres tyrans des mers; elle s'en approche, sans défiance et sans crainte; elle joue au devant des bâtimens ou au milieu des terribles poissons qui la dédaignent; elle trouve dans les alimens corrompus que l'on rejette des navires, ou dans les restes des victimes immolées par le féroce requin, des fragmens appropriés par leur ténuité à la petitesse de ses organes. Elle précède ou suit avec constance la proue qui fend les ondes, ou des troupes carnassières de grands squales; et frappant vivement l'imagination par la tranquillité avec laquelle elle habite son singulier asile, elle a été bientôt douée, par les amis du merveilleux, d'une intelligence particulière. On lui a attribué un instinct éclairé, une prévoyance remarquable, un attachement courageux; on l'a revêtue de fonctions très-extraordi-

naires; et on ne s'est arrêté qu'après avoir voulu qu'elle partageât avec l'echénéis le titre de *conducteur du requin*, de *pilote* des vaisseaux. Nous avons été bien aise de rappeler cette opinion bizarre, par le nom spécifique que nous avons conservé à ce centronote, avec le plus grand nombre des auteurs modernes. Celui qui écrit l'histoire de la nature, doit marquer les écueils de la raison, comme l'hydrographe trace sur ses cartes ceux où ont péri les navigateurs. » *Histoire naturelle des Poissons*, tom. 5, pag. 403 et suiv., édit. in-12.

Pag. 203, lig. 18. *Ainsi qu'un jeune homme que son pieux amour fait rendre à son vieux père*, etc.

Cette comparaison est si touchante, si belle, que je crois devoir mettre sous les yeux du lecteur la traduction latine de Lippius, celle italienne de Salvini, et celle anglaise de John Jones, afin qu'il puisse les comparer à l'original et à la version française; voici celle de Lippius :

Ac veluti natus confecto ætate parenti
Debitor officii jam præmia justa rependit,
Debilibus membris, caligantemque senectam
Luminibus servans, dextram pretendit eunti,
Et movet a cano cuncta impedimenta parente :
Sic nova longævi sunt patris robora nati.

Voici celle de Salvini :

Qual fanciullo carezza il vecchio padre
Co' pensier governanti la viecchiezza,
Del nodrire pagando le mercedi,
E quello infiebolito delle membra,

È degli occhi, con studio maneggiando,
L'abbracia, è per le vie la mano porge
E in tutte l'opre aita ; é al padre i figli
Invecchiato, valor sono novello.

Suit la traduction anglaise de John Jones :

As when some filial breast with tenderest charms
Nurture repaying love, and duty warms
The grateful youth, in life's declining stage
His sire deprest with joynt-enfeebling age
Supports, when dim diffusion veils his eyes
Sticks to his side, nor all the day denies
His guiding arm ; along the dang'rous street
The glad old man with unsupplanted feet
Stalks on secure ; in sons of duteous mind
A secound youth reviving fathers find.

Can. 5.

Voici le texte grec :

Ως δὲ παῖς γενετῆρα παλαίτερον ἀμφαγαπάζει
Φροντίσι γηροκόμοισιν ἀπὸ θρεπτῆρα τίνων,
Τὸν δ' ἤδη μελέεσσι καὶ ομμασι ἀνδραγεοντα
Ενδυκέος μεθέπων προσπτυσσεται, ἐν τε κελεύτοις
Χεῖρ 'ὀρέγων, καὶ πᾶσιν ἐν ἔργμασίν αυτος ἀμύμων
Πατρί δὲ γηράσκοντι. νεον σθένος ὑιες εἰσιν.

Pag. 208, lig. 19. *Ils lui envoient de grandes outres remplies d'air*, etc.

Le grec dit πνοῖης ἀνδρομενης du souffle des hommes, c'est-à-dire de l'air qui sert ou qui a servi à la respiration des hommes. Il n'était pas possible de conserver cette expression dans la traduction française. « Les

Groenlandais, dit M. de Lacépède, par un usage semblable à celui qu'Oppien attribue à ceux qui pêchaient de son temps dans la mer Atlantique, attachent aux harpons qu'ils lancent, avec autant d'adresse que d'intrépidité, contre la baleine, des espèces d'outres faites avec la peau de phoques et pleines d'air atmosphérique. Ces outres très-légères, non-seulement font que les harpons qui se détachent flottent et ne sont pas perdus, mais encore empêchent le cétacée blessé de plonger dans la mer et de disparaître aux yeux des pêcheurs. Elles augmentent assez la légèreté spécifique de l'animal dans un moment où l'affaiblissement de ses forces ne permet à ses nageoires et à sa queue de lutter contre cette légèreté qu'avec beaucoup de désavantage, pour que la petite différence qui existe ordinairement entre cette légèreté et celle de l'eau salée, s'évanouisse, et que la baleine ne puisse pas s'enfoncer. » *Histoire naturelle des Cétacées*, tom. 1er, pag. 134, édit. in-12.



Pag. 214, lig. 19. *Les pêcheurs entonnent alors le grand pœan de la victoire*, etc.

Le pœan était un hymne qui se chantait lorsque quelque grand et heureux avantage avait été remporté ; cet usage tirait son origine du chant de joie que les habitans de Delphes chantèrent en l'honneur d'Apollon, après qu'il eut mis à mort, à coup de flèches, le serpent Python : ce qui donna lieu aussi à l'institution des jeux Pythiens.



Pag. 216, lig. 10. *Les uns considérant l'épouvantable charpente de ses mâchoires, le triple rang de ses dents saillantes en fer de lance*, etc.

Ce passage fait assez voir qu'il ne s'agit pas ici de la baleine, ni de tout autre cétacée mammifère, mais bien d'un squale, du *requin* ou du *très-grand*, et vraisemblablement du premier.

Après la description que nous venons de lire, dans Oppien, de la pêche de ce grand animal des eaux, on ne verra pas sans intérêt ce qui a été écrit dans divers ouvrages sur la manière dont se fait celle des véritables cétacées; la notice que nous allons extraire du volume des cétacées de l'Encyclopédie méthodique, contient tout à la fois l'histoire si intéressante de cette pêche et l'aperçu des avantages dont elle est pour les peuples qui s'y livrent. Aucun moment n'est donc plus favorable pour les rappeler au gouvernement, qui ne manquera pas d'ajouter à tous les bienfaits que nous en attendons, celui de nous rendre, aussitôt que les circonstances le permettront, un genre de commerce, je dirai même d'industrie d'une si haute importance pour le bien et la prospérité de la nation française.

« Celui qui osa le premier affronter le danger des flots et des tempêtes, était sans doute un homme courageux; mais celui qui, avec une frêle chaloupe, a eu la hardiesse d'aller attaquer, dans une mer couverte de glaces, le plus gros et le plus monstrueux animal que la nature ait produit, celui-là, dis-je, a donné l'exemple

d'une intrépidité bien plus extraordinaire. Les Basques sont les premiers qui aient formé cette entreprise, vers le quinzième siècle, et qui aient enhardi les autres peuples maritimes à se livrer aux détails de cette pêche dangereuse. Ils firent leurs premiers essais sur les côtes de la Biscaye et dans le golfe de Gascogne. Les *baleines* et les *cachalots* qui, dans ces temps-là, étaient moins rares qu'aujourd'hui, paraissaient fréquemment dans ces parages, et venaient jusque dans le port de Saint-Jean-de-Luz. Quelques pêcheurs les attaquèrent avec succès, et le profit qu'ils retirèrent de ces captures, excita l'émulation de leurs compatriotes. On établit des corps de garde sur le rivage où résidaient habituellement des hommes munis de navires, de tous les instrumens nécessaires pour la pêche, et qui partaient au premier signal que donnaient des sentinelles placées sur des hauteurs, pour observer l'arrivée des cétacées; mais comme ces animaux ne paraissaient que dans certains temps de l'année, on s'imagina qu'ils faisaient un séjour permanent dans les climats éloignés. On résolut donc de les suivre quand ils se retireraient, et on ne tarda pas à reconnaître qu'ils habitaient dans la mer du pôle; dès-lors on équipa des navires, et on choisit les matelots les plus hardis et les plus expérimentés pour aller les attaquer jusque dans leur retraite. De premiers succès firent accroître bientôt ces armemens; de sorte que dans le milieu du siècle dernier, on comptait déjà à Saint-Jean-de-Lùz douze ou quinze navires employés à cette pêche. Les Basques se portèrent d'abord dans la mer Glaciale

et sur les côtes du Groenland. Mais rebutés par les dangers qu'ils avaient à courir à travers les montagnes de glace, ils gagnèrent la pleine mer vers l'île de Finlande, dans l'endroit nommé *Sarde*. Ils quittèrent ensuite ces bas-fonds et vinrent établir leur pêche dans le détroit de Davis, aux environs de l'île Disco.

« Dans le temps que ce peuple industrieux se livrait avec tant d'ardeur à la poursuite des *baleines*, les ANGLAIS, témoins de ces succès, entreprirent aussi cette pêche à la fin du siècle. Elle leur était presque inconnue en 1575, puisque de l'aveu même des historiens de cette nation, à cette époque *on fit venir de Biscaye des hommes capables de prendre les baleines, d'en extraire l'huile, et même des tonneliers pour radouber les tonneaux*. Le premier voyage des navires anglais en Groenland eut lieu en 1358, et la ville de Hull eut la gloire de l'entreprise. Dans la suite, cette pêche est devenue fort considérable en Angleterre, par la protection que le gouvernement a accordée aux armateurs. Dès 1672, on avait promis une récompense de six schellings par tonneau d'huile, et de cinq schellings par tonneau de fanons. En 1697, ces encouragemens ayant paru insuffisans, et le roi ayant jugé ces entreprises au-dessus de la fortune d'un particulier, ordonna la formation d'une compagnie qui ferait 40,000 livres sterlings de fonds, et à laquelle il accorda une exemption de tous droits. Les souscripteurs le portèrent, en 1695, à 82,000 sterlings. En 1701, cette compagnie ayant été supprimée, on donna aux particuliers les mêmes priviléges. A mesure

que les Anglais obtenaient de nouveaux encouragemens, les Basques redoublaient d'activité pour soutenir le poids de la concurrence. Ils envoyèrent à cette pêche vingt-sept navires en 1729, et trente-trois en 1780. Mais quelques années après, le gouvernement anglais ayant ajouté aux avantages successivement renouvelés par différentes lois, une récompense de vingt, de trente et même de quarante schellings par tonneau, ces premiers armateurs, après avoir ouvert aux autres nations cette branche de commerce, furent enfin obligés de l'abandonner entièrement. Il ne resta plus à Saint-Jean-de-Luz que quinze à vingt navires, depuis 1731 jusqu'en 1735; que dix à douze depuis 1735 à 1740; enfin que cinq à six jusqu'à la guerre de 1774, qui finit de détruire absolument cette pêche.]

« On donna des gratifications aux armateurs; et pour exciter encore leur émulation, on distribuait de grandes récompenses à ceux dont la pêche était la plus abondante. Les équipages des bâtimens destinés à la pêche de la baleine furent exempts de la presse, c'est-à-dire qu'ils ne pouvaient être forcés, dans aucun cas, de servir sur les vaisseaux du roi, pas même en temps de guerre. Les armateurs furent indemnisés de toutes les pertes qu'ils avaient faites sur leurs premières entreprises. Ils jouirent d'une exemption générale de tous droits sur les objets d'approvisionnement, et d'une entière liberté pour la formation des équipages. En calculant tous les avantages qu'on a faits en Angleterre à ceux qui s'intéressent à la pêche de la *baleine*, il résulte que le gouvernement paie

une fois plus que le produit de cette pêche; mais il faut observer que, sans ces sacrifices, il sortirait du royaume le double de cette somme, pour acheter de l'étranger ces denrées devenues nécessaires. De plus, cette prime que le roi accorde à raison de quarante schellings par tonneau, circule dans le commerce et sert à former une foule d'excellens matelots. « Ces récompenses, disait un « ouvrage politique publié en 1766, ne sont point une « perte pour l'état : celle de l'argent que l'on porterait « à l'étranger pour acheter les productions de la ba- « leine, celle des matelots les plus courageux formés « par cette pêche, en seraient une réelle. »

« Enfin, pour augmenter de plus en plus les progrès de cette pêche, les communes ont accordé, le 27 août 1779, une prime aux cinq navires qui apporteraient la plus grande quantité d'huile de *baleine* : savoir, cinq cents liv. sterling à celui qui en aurait le plus, quatre cents livres au second, trois cents au troisième, deux cents au quatrième et cent au cinquième. Les Anglais étaient parvenus aussi à accroître cette pêche dans leurs anciennes possessions de l'Amérique septentrionale : une société établie à la Nouvelle-York avait accordé dix livres sterling de récompense pour chaque boucaut d'huile de *baleine*. A peine furent-ils en possession du Canada, qu'ils s'occupèrent d'abord d'y former des établissemens. En 1765, on armait déjà, à Anticosti, dix-huit navires; à Rhode-Island, trente-sept; et plusieurs autres dans différentes villes de cette colonie. Leur pêche a presque toujours été heureuse : aussi la métropole qui,

entre le produit de ces pêches, était encore obligée d'acheter pour 16 à 18 mille liv. sterling de fanons seulement, avait-elle trouvé dans l'importation faite chez elle par ses sujets Américains, de quoi fournir le complément à sa consommation.

« Les Hollandais se sont formés depuis long-temps à cette pêche, qui est devenue un des objets les plus importans de leur commerce. En 1611, les bourgeois des villes de Hoorn et d'Amsterdam se réunirent pour établir une compagnie destinée à la pêche de la *baleine*, sur les côtes de la Nouvelle-Zemble et de Spitzberg. Depuis ce temps-là, ils ont en effet à lutter contre les Anglais; mais ils ont eu plus d'avantage que nous : leur situation, leur économie et certaines vues politiques, ont soutenu leurs établissemens. On regardait comme un point d'honneur d'être mis au nombre des actionnaires de cette compagnie, et on ne faisait pas cas d'un marchand qui n'était pas intéressé dans la pêche de la baleine. Ces moyens ont produit l'effet qu'on en attendait : cette branche de commerce s'est accrue au point que la seule ville d'Amsterdam équipa soixante-quinze navires en 1765. Deux ans après, les Provinces-Unies en envoyèrent cent trente-deux sur les côtes du Groenland, et trente-deux au détroit de Davis : elles n'en avaient cependant que cent trente-cinq en 1774. En général, on compte que depuis 1669 jusqu'en 1780, les Hollandais ont pris, sur les côtes du Groenland ou de Spitzberg, plus de cinquante-cinq mille *baleines*. En Hollande non plus qu'en Angleterre, on ne calcule point

le bénéfice sur le produit de cette pêche. « J'ai ouï dire « en Hollande, dit le président de Montesquieu, que la « pêche de la baleine ne rend jamais ce qu'elle coûte; « mais ceux qui ont été employés à la construction des « vaisseaux, ceux qui en ont fourni les agrès, les appa- « raux, les vivres, sont aussi ceux qui prennent le plus « grand intérêt à cette pêche; perdissent-ils sur la « pêche, ils ont gagné sur les fournitures. » *Esprit des Lois*, liv. 20, chap. 6. Ces spéculations sages et réfléchies ont entraîné presque toutes les nations du nord.

« La ville de HAMBOURG est une de celles qui s'y est livrée avec le plus d'ardeur. Les villages d'Eylighland et de Jutland, qui bordent l'Elbe, lui fournissaient autrefois un grand nombre de matelots et de harponneurs expérimentés; mais les Anglais sont parvenus à attirer chez eux ces navigateurs, les plus sobres et les plus robustes qui existent sur la terre : dès-lors la pêche de la *baleine* des Hambourgeois a diminué à mesure que celle des Anglais s'est accrue. Cependant ils ont encore envoyé cette année (1789) trente-deux bâtimens en Groenland, ainsi qu'au détroit de Davis, pour la pêche de la baleine et du chien de mer.

« Le roi de Prusse a tenté de faire participer à cette branche de commerce, sa ville d'Embden; en conséquence, il donna des ordres, en 1768, d'équiper plusieurs navires pour cette pêche.

« Le GOUVERNEMENT SUÉDOIS, plus à portée du lieu de la pêche, a voulu aussi en profiter. En 1774, il accorda à une compagnie dont il avait protégé l'établisse-

ment à Gottembourg, le privilége de la pêche du Groenland et du détroit de Davis, pendant vingt ans; il fit en outre à cette compagnie des avantages très-considérables.

« Le DANEMARCK a voulu enfin partager un fruit que toutes les nations de l'Europe viennent cueillir sur ses rivages. On établit à Bergham une compagnie pour la pêche de la *baleine*. En 1775, le roi fit présent aux actionnaires d'une galiote à bombe et de deux autres bâtimens. Dans la même année, la société utile de cette ville consacra à l'encouragement de cette pêche, des sommes que le roi venait de lui envoyer.

« Les faits que je viens de rapporter ne sont que l'analyse des mémoires que M. Chardon, maître des requêtes et intendant des pêches, a bien voulu me communiquer. Ils suffiront sans doute pour donner une idée de l'importance sur laquelle cette branche d'industrie est envisagée par tous nos voisins, et des efforts que nous avons à faire pour la remettre en activité parmi nous. Nous avons vu que cette pêche, qui ne s'était soutenue en France que par ses propres forces, n'avait cependant succombé sous les efforts de la rivalité, qu'en 1744. Depuis ce temps, des négocians de Bayonne et de Saint-Jean-de-Luz ont fait, en 1745, de nouvelles tentatives sous la protection du gouvernement. M. de Laborde, par amour pour sa patrie, fit armer à ses frais, en 1765, deux navires à Bayonne, qui firent chacun deux voyages dans les mers du Groenland; mais toutes ces entreprises ont échoué, et les intéressés ont été obli-

gés de les abandonner, après avoir essuyé des pertes très-considérables, soit que l'exécution eût été mal dirigée, soit que le mauvais succès doive être attribué à l'impéritie des capitaines ou des équipages. C'est ce qui paraît assez probable, puisque les deux navires expédiés par M. de Laborde, ne prirent que deux *baleines* en deux voyages. Après des essais aussi infructueux, la pêche de la baleine eût été absolument anéantie, si le gouvernement n'eût entrepris de la réhabiliter. En effet, on arma, en 1784, six navires à Dunkerque pour le compte de Sa Majesté, qui firent successivement plusieurs campagnes de pêche, tant dans les mers du nord que dans celles du sud. Leurs dernières expéditions ont été assez heureuses pour faire espérer de rétablir en France une branche de commerce aussi importante, et une navigation très-utile pour la marine royale, qu'elle fournit des meilleurs matelots; le gouvernement n'a pas perdu de vue des avantages aussi précieux. En 1786, les habitans de l'île de Nantuckett, située dans la nouvelle Amérique, près de Hallifax, qui sont très-experts dans l'art de pêcher la baleine, furent invités de s'établir en France, dans le port de Dunkerque, pour y pratiquer cette pêche. Les avantages que le roi leur a accordés et les facilités qu'il leur a données, ont engagé plusieurs familles à venir s'y fixer. Depuis leur migration, ils ont expédié plusieurs navires dans différentes mers, où ils ont eu le plus grand succès. Les sieurs Rotch surtout, principaux habitans et armateurs de cette île, ont fait à eux seuls de nombreuses expéditions, qui toutes ont par-

faitement réussi. Le roi a accordé une protection spéciale à cet établissement; et Sa Majesté a chargé M. Chardon, en qualité de son commissionnaire en cette partie, de surveiller toutes les opérations des Nantuckois, et d'en rendre compte à ses ministres. Ainsi nous avons lieu d'espérer que ces armemens se multiplieront dans la suite, et que nous verrons bientôt la France rivale des autres nations qui pratiquent la pêche de la baleine avec le plus de succès.

« Pour compléter cet article, il me reste à parler de la manière dont se pratique la pêche de la *baleine*. Celle de Spitzberg est aujourd'hui la plus profitable de toutes. On y envoie tous les ans environ trois cent cinquante vaisseaux de différentes nations, principalement de France, de Hollande, d'Angleterre, de Danemarck, de Hambourg et de Brême. Les Hollandais seuls y en ont au moins cent. On n'emploie pour cette pêche que des vaisseaux de forte construction, accompagnés chacun de cinq ou six chaloupes, qui ont vingt-cinq pieds de longueur, six pieds et un tiers de largeur et trois pieds de profondeur du plat-bord à la quille : dans chaque chaloupe, il y a quatre rameurs, un patron et un harponneur. Son équipage est composé de sept pièces de cordage fin, de cent vingt brasses chacune, de douze brasses de cordage blanc fort souple, de trois harpons, de six lances, d'un hachot à marteau, d'un épiloir, d'un pieu armé de fer pour amarrer sur la glace, d'une boussole et d'un pavillon. Les vaisseaux partent de France en mars, et reviennent en septembre. Ils arrivent au

lieu de la pêche dans le mois d'avril, saison où les baleines se réunissent en si grand nombre, entre le soixante-dix-septième et le soixante-dix-neuvième degré de latitude, qu'elles représentent de loin, par les jets d'eau qui sortent de leurs évents, les cheminées d'une grande ville. Il en paraît aussi beaucoup dans l'été sur les côtes d'Islande (1). Aussitôt que le matelot *guetteur*, placé au haut de la dune, en vedette, aperçoit de loin une *baleine*, il donne le signal, et à l'instant on fait partir les chaloupes. A force de rames, on approche en silence de l'animal. Le plus hardi et le plus vigoureux pêcheur est sur l'avant de la chaloupe, tenant le harpon de la main droite, la pointe tournée à gauche avec la première des deux cordes auquel il est attaché (2). Lorsque la chaloupe est parvenue à la distance d'environ trente pieds de la *baleine*, le harponneur lance avec force et adresse

(1) On voit une grande quantité de baleines, surtout en été, sur les côtes d'Islande. J'en ai vu douze ou quinze ensemble, à cinq ou six lieues de terre, dans le nord des îles aux Oiseaux. Je leur fis tirer une vingtaine de coups à boulet, pour exercer mes ouvriers, qui en blessèrent plusieurs. *Relation d'un Voyage dans la mer du Nord, par M. de Kuergelen-Tremarec*, p. 52.

(2) Les Basques passent pour les plus habiles harponneurs. On a vu deux chaloupes, l'une basque, l'autre hollandaise, courir en même temps sur une baleine : celle-ci arriva la première; mais pendant qu'elle cherchait à s'approcher, le harponneur basque lança son instrument par-dessus la chaloupe hollandaise, et, suivant la loi, la baleine fut à lui. *Note communiquée par M. Chardon.*

le harpon sur les endroits les plus sensibles du corps de l'animal, tels que le dessous de l'ouïe, la plus grande partie du dos et le dessous du ventre. Ce harpon est un instrument de fer légèrement trempé, de deux pieds de longueur, avec un manche de bois de sept pieds de long, plus gros en haut qu'en bas, et creux jusqu'à moitié pour y faire entrer le fer. La pointe du fer est triangulaire et a la forme d'une flèche : le poids étant en bas, de quelque manière que le harpon soit lancé, il tombe toujours sur sa pointe. A ce fer, près du manche, sont attachées les douze brasses de cordage blanc. Cette corde est liée aux autres pièces des cordages qu'on file à mesure que l'animal s'éloigne.

« Dès que la baleine se sent blessée, elle prend la corde, en observant qu'elle passe directement par le milieu de la chaloupe, qui, sans cette précaution, serait infailliblement renversée. A mesure que l'animal s'enfonce, on lâche plus de corde, et si la chaloupe n'en a pas assez, on prend celle des autres. Le harponneur mouille sans cesse avec une éponge le bord que la corde frotte en filant, dans la crainte qu'un mouvement si rapide n'y mette le feu, tandis qu'un matelot expérimenté, qui est sur l'arrière pour gouverner la chaloupe avec son aviron, observe de quel côté la corde file, et se règle sur son mouvement. On a soin de ne pas trop lâcher la corde aux *baleines* qui fuient au niveau de l'eau, parce qu'en s'agitant elles pourraient l'accrocher à quelque rocher et faire sauter le harpon; cette manœuvre dure quelquefois plus de quatre heures. Lors-

que la corde paraît lâche, et qu'elle ne fait plus pencher l'avant de la chaloupe, on ne pense qu'à la retirer. Un des pêcheurs la roule à mesure qu'on la tire, pour être en état de la filer avec la même facilité, si la *baleine* recommençait à fuir. Les autres chaloupes suivent celle qui est attachée à la *baleine* pour la remorquer; et le bâtiment, toujours à la voile, la suit aussi, soit afin de ne pas perdre de vue ses chaloupes, soit pour être à portée de mettre à bord la *baleine harponnée.*

« Ordinairement la *baleine*, quelque temps après avoir été harponnée, revient sur l'eau pour respirer. Alors toutes les chaloupes tâchent de s'en approcher pour la harponner de nouveau, ou pour la tuer à coups de lances : ce moment est toujours le plus dangereux. La chaloupe qui a lancé le harpon s'en trouve à la vérité fort éloignée; mais les autres qui viennent de la frapper de leurs lances, sont presque sur son dos et ne peuvent éviter d'en recevoir de très-rudes atteintes. Cet animal, irrité par ses blessures, peut d'un seul coup renverser ou briser une chaloupe. Lorsqu'on s'aperçoit que la baleine a perdu toutes ses forces, les pêcheurs se réunissent pour la conduire au vaisseau; car quand elle meurt sans revenir sur l'eau, et qu'elle va au fond avant d'être amarrée à côté du bâtiment, on est obligé de couper les cordes, pour empêcher qu'elle n'entraîne les chaloupes, et l'on perd sans retour la baleine et tout ce qui y est attaché. Mais quand on est parvenu à la suspendre par des cordes, on lui coupe la queue et on l'attache à l'arrière d'une chaloupe qu'on amarre de même à la queue

de quatre ou cinq autres. Alors on pousse des cris de joie et on la conduit au vaisseau dans cet ordre; en y arrivant, la *baleine* y est attachée avec des cordes ou des chaînes, la tête vers la poupe et l'endroit où l'on a coupé la queue vers la proue; ensuite deux chaloupes se placent de l'autre côté de l'animal; les dépeceurs se mettent sur la *baleine*, vêtus d'habits de cuir, avec des bottes qui ont des crampons de fer aux semelles pour mordre sur la peau glissante de l'animal; de plus, ils tiennent au vaisseau par une corde qui les lie par le milieu du corps. Dans cet état ils commencent à couper la tête et en travers une bande de lard qu'ils détachent seulement de la chair sans la couper, ou séparer du tout, dit M. le chevalier de Pagès, et l'on y amarre une caliorne à garant de neuf torons. Cette bande sert à tenir le corps un peu au-dessus de l'eau, et en le détachant de la chair et l'élevant, elle le fait tourner à proportion qu'on a pris le lard de la surface et qu'on veut en découvrir une nouvelle partie. L'on divise en bandes toute la longueur du corps, l'on coupe le lard par coins de quatre ou cinq pieds et on les embarque avec le cabestan. D'autres gens divisent ces grands coins en parties d'environ un pied et demi en carré, et les jettent dans l'entre-pont, où on les met en grenier. L'on embarque entière la gencive qui contient les fanons, et on la divise sur le pont avec des coins qui la rompent aisément.

« L'on prend ensuite ces coins de lard emmagasinés dans l'entrepont, et on en coupe la couenne et les fila-

mens qui les tenaient attachés à la chair; on les coupe en morceaux de quatre ou cinq pouces de long, sur deux ou quatre de largeur ou d'épaisseur. Un long baquet posé devant la table où on les coupe sert à les recevoir, et on les pousse avec des pelles dans l'entonnoir d'une manche qui donne dans les barriques. La graisse, un peu fondue par le maniement, fait qu'ils s'y arriment aisément. L'on met dans des barriques séparées le lard charnu ou filamenteux que l'on a séparé du coin du lard fin, et l'on jette les couennes à la mer; ensuite on fait fondre la graisse sur les vaisseaux, ou on la garde jusqu'au retour de la pêche pour la faire fondre. Les Hollandais sont dans cet usage : de là vient que leur huile est toujours infecte et de mauvaise qualité.

« Telle est la manière dont les peuples civilisés font la pêche de la *baleine*. Les nations qui habitent les côtes des mers Glaciales ont des méthodes bien différentes. Lorsque la saison du printemps, favorable à cette pêche, est arrivée, les Olioutères (1) commencent à sortir leurs filets; et c'est alors la plus grande de leurs fêtes. Elle se célèbre dans la *iourte* (2), avec plusieurs pratiques et cérémonies superstitieuses. On tue des chiens en frappant sur des espèces de tambours, et on remplit un grand vaisseau de *Tolkoucha* qu'on place devant l'ouverture pratiquée dans le côté de la *iourte*. Les prêtres portent solennellement une *baleine* du bois du balague (3) dans

(1) Peuples qui habitent sur les bords de la rivière d'Olioutra.
(2) Habitation souterraine des Kamtchadals, pendant l'hiver.
(3) Maison d'été.

la iourte. Les hommes et les femmes crient tous ensemble : *la baleine s'est enfuie dans la mer!* et ils montrent les traces de la baleine sur le *Tolkoucha*, comme si effectivement elle était sortie par l'issue de la iourte. Après cette cérémonie préliminaire, les hommes prennent leurs filets et montent dans leurs canots. Ils vont les tendre dans les embouchures de quelque baie, et mettent à un bout des pierres très-grosses ; tandis que l'autre extrémité suit les ondulations des flots. Les *baleines*, en poursuivant les poissons, ne manquent pas de s'y prendre ; aussitôt les pêcheurs s'approchent avec leurs canots et entortillent l'animal avec d'autres courroies ; tandis que leurs femmes et leurs enfans, qui sont restés sur le rivage, font éclater leur joie par des danses et des cris d'allégresse, félicitant les pêcheurs d'une aussi bonne capture. Mais avant que de tirer la *baleine* à terre, et après qu'ils ont bien attaché les courroies sur le rivage, ils mettent leurs plus beaux habits ; ils transportent la *baleine* de bois, de l'iourte dans un nouveau *balague* ; ils y allument une lampe, et ils y laissent exprès un homme qui a soin d'entretenir le feu, depuis le printemps jusqu'à l'automne. Enfin, ils coupent par morceaux la *baleine* qu'ils ont prise : elle leur fournit pendant long-temps un mets délicieux.

« Les *Kouriles* des environs d'Awatcha et des îles de ce nom, montent sur des canots au commencement de l'automne, saison où les *baleines* abondent sur ces côtes, et vont les chercher dans les endroits où elles ont coutume de dormir et de se reposer. Quand ils en trouvent

quelqu'une, ils s'approchent sans bruit et les percent avec des dards empoisonnés. Quoique cette blessure paraisse d'abord légère dans un animal aussi énorme, cependant elle ne tarde pas à lui causer des douleurs insupportables. Il s'agite et pousse des mugissemens horribles; enfin il s'enfle extraordinairement et meurt quelque temps après.

« Les habitans du Groenland, qui supputent par les lunes, calculent, sur le cours de cette planète, le retour des *baleines* et des autres poissons sur les côtes. Lorsque cette saison est arrivée, ils mettent leur grande jaquette (1), et attachent à leur côté un grand couteau et une pierre à aiguiser; ils se munissent aussi de grands harpons, de flèches, de lances, de grandes peaux de *chien de mer* enflées, et se mettent dans leurs grands canots avec leurs femmes et leurs enfans. Les harpons dont ils se servent sont garnis d'une pointe d'os crochue, ou d'une pierre pointue; quelques-uns emploient des harpons de fer qu'ils achètent des Danois pour de l'huile ou de la graisse. Comme ces pauvres gens ont peu de bois et de fer, ils ont la précaution d'attacher au milieu de chaque harpon qu'ils jettent une vessie de chien de

(1) La jaquette est une espèce d'habit d'une seule pièce, qui enveloppe tout le corps; elle est faite de plusieurs peaux de *chien de mer*, bien cousues ensemble et remplies d'air. Son usage consiste à rendre le corps plus léger que l'eau. Il y a devant la poitrine une petite ouverture bien bouchée avec une cheville, dans laquelle on souffle la quantité d'air qu'on juge nécessaire pour se soutenir sur la surface de l'eau.

mer pleine d'air, afin que si le harpon n'atteint pas la *baleine*, ou qu'il s'en détache, il puisse flotter sur l'eau et ne soit pas perdu (1). Avec ce petit équipage, ces hommes adroits et intrépides, vont attaquer les plus fortes baleines. « Ils les entourent avec leurs petits canots, et les approchent avec une hardiesse étonnante, pour tâcher de leur accrocher quelques peaux enflées, par le moyen des harpons qu'ils leur lancent dans le corps; car quelque énorme que soit cet animal, il suffit de lui appliquer deux ou trois de ces peaux qui, par leur légèreté et la résistance qu'elles font à l'eau, l'empêchent de s'y plonger. Quand ils sont parvenus à arrêter pour ainsi dire la baleine, ils s'approchent avec leurs lances et la percent de coups jusqu'à ce qu'elle meure et perde son sang. Ils se jettent alors à la mer avec leurs *jaquettes* remplies d'air, et nagent au poisson, où ils restent couchés à plat et flottant sur l'eau, en le dépouillant avec leurs couteaux de tous côtés de sa graisse, qu'ils jettent dans leurs grands canots à mesure qu'ils la coupent. Ils ont aussi l'adresse, nonobstant leurs mauvais outils, de tirer de même de la gueule, la plus grande ou du moins la meilleure partie de ses barbes, et font honte à nos matelots et pêcheurs à qui il faut tant de gros et de précieux instrumens pour en venir à bout. »

(1) Cette invention était connue des pêcheurs de l'océan Atlantique, puisqu'Oppien en fait mention dans son *Halieuticon*, liv. 5, v. 32. « Ils lâchent, dit-il, après le poisson qui se plonge, de gros sacs soufflés par des hommes avec leur haleine, et attachés d'une corde. »

« Mais la pêche la plus étonnante et la plus hardie est celle qui est en usage parmi les sauvages de la Floride. Lorsqu'ils aperçoivent une *baleine*, ils attachent à leur ceinture deux tampons de bois et un maillet : ces instrumens font avec leurs canots tout leur équipage de pêche. A l'instant ils se jettent à la nage, vont droit à elle et ont l'adresse de se jeter sur son col, en évitant ses nageoires et sa queue. Lorsque la *baleine* a lancé son premier jet d'eau, le sauvage met le tampon sur l'ouverture d'un des deux évents et l'enfonce à coups de maillet. Celle-ci plonge aussitôt et entraîne avec elle le sauvage qui la tient fortement embrassée ; la baleine, qui n'a plus qu'un évent, ne tarde pas à reparaître sur l'eau pour respirer. L'Indien parvient à mettre l'autre tampon dans le second évent ; elle replonge à la vérité dans le fond de la mer, mais un instant après reparaît sans mouvement sur la surface de l'eau, faute de pouvoir faire évacuation de ses eaux pour respirer. »



Pag. 219, lig. 24. *Ils lui donneront la mort en assenant violemment sur ses tempes*, etc.

On tire rarement les phoques avec des armes à feu, parce qu'ils ne meurent pas tout de suite, même d'une balle dans la tête ; ils se jettent à la mer et sont perdus pour le chasseur. Mais comme on peut les approcher de près lorsqu'ils sont endormis, ou même quand ils sont éloignés de la mer, parce qu'ils ne peuvent fuir que très-

lentement, on les assomme à coups de bâtons et de perches. » Ils sont très-durs et très-vivaces : ils ne meurent pas facilement, dit un témoin oculaire; car quoiqu'ils soient mortellement blessés, qu'ils perdent presque tout leur sang, et qu'ils soient même écorchés, ils ne laissent pas de vivre encore, et c'est quelque chose d'affreux que de les voir rouler dans leur sang. C'est ce que nous observâmes à l'égard de celui que nous tuâmes et qui avait huit pieds de long : car après l'avoir écorché et dépouillé même de la plus grande partie de sa graisse, cependant et malgré tous les coups qu'on lui avait donnés à la tête et sur le museau, il ne laissait pas de vouloir mordre encore; il saisit même une demi-pique qu'on lui présenta, avec presque autant de vigueur que s'il n'avait point été blessé. Nous lui enfonçâmes après cela une demi-pique au travers du cœur et du foie, d'où il sortit encore autant de sang que d'un jaune d'œuf. » *Buffon, Histoire des Quadrupèdes*, tom. 27, édit. in-12. Voyez tout le long article du phoque de ce naturaliste, qui est extrêmement intéressant.

Pag. 220, lig. 10. *Il la retourne et l'asseoit sur sa carapace.*

On pêche les tortues de diverses manières que M. de Lacépède rapporte dans son Histoire naturelle des Quadrupèdes ovipares.

« Malgré les ténèbres, dit-il, dont les tortues franches cherchent pour ainsi dire à s'envelopper, lors-

qu'elles vont déposer leurs œufs, elles ne peuvent se dérober à la poursuite de leurs ennemis. A l'entrée de la nuit, surtout lorsqu'il fait clair de lune, les pêcheurs se tenant en silence sur la rive, attendent le moment où les tortues sortent de l'eau, ou reviennent à la mer après avoir pondu. Ils les assomment à coups de massue, et ils les retournent rapidement sans leur donner le temps de se défendre et de les aveugler par le sable qu'elles font quelquefois rejaillir avec leurs nageoires. Lorsqu'elles sont très-grandes, il faut que plusieurs hommes se réunissent et quelquefois s'arment de pieux, comme d'autant de leviers, pour les renverser sur le dos. La tortue franche a la carapace trop plate pour pouvoir se remettre sur ses pattes, lorsqu'elle est ainsi *chavirée;* et on a dit que lorsqu'elles étaient retournées hors d'état de se défendre, et qu'elles ne pouvaient plus s'épuiser qu'en vains efforts, elles jetaient des cris plaintifs, et versaient un torrent de larmes. Plusieurs tortues, tant marines que terrestres, font entendre souvent un sifflement moins fort et même un gémissement très-distinct, lorsqu'elles éprouvent avec vivacité ou l'amour, ou la crainte. Il peut donc se faire que la tortue franche jette des cris, lorsqu'elle s'efforce en vain de reprendre sa position naturelle, et que la frayeur a commencé à la saisir. Mais on a exagéré sans doute les signes de sa douleur. Pour peu que les matelots soient en nombre, ils peuvent, dans moins de trois heures, retourner quarante ou cinquante tortues qui renferment une grande quantité d'œufs. Ils passent le

jour à mettre en pièces celles qu'ils ont prises la nuit; ils en salent la chair, et même les œufs et les intestins; ils retirent quelquefois de la graisse des grandes tortues, jusqu'à trente-trois pintes d'une huile jaune ou verdâtre qui sert à brûler, que l'on emploie même dans les alimens, lorsqu'elle est fraîche, et dont tous les os de ces animaux sont pénétrés, ainsi que ceux des cétacées, ou bien ils les traînent renversées sur leur carapace, jusque dans les parcs où ils veulent les conserver. On peut aussi prendre les tortues franches au milieu des eaux; on se sert d'une varre, ou d'une sorte de harpon pour cette pêche, ainsi que pour celle de la baleine. On choisit une nuit calme où la lune éclaire une mer tranquille; deux pêcheurs montent sur un petit canot que l'un d'eux conduit. Ils reconnaissent qu'ils sont près d'une grande tortue à l'écume qu'elle produit, lorsqu'elle monte vers la surface de l'eau; ils s'en approchent avec assez de vitesse pour que la tortue n'ait pas le temps de s'échapper. Un des pêcheurs lui lance aussitôt son harpon avec tant de force, qu'il perce la couverture supérieure et pénètre jusqu'à la chair; la tortue blessée se précipite au fond de l'eau, mais on lui lâche une corde à laquelle tient le harpon; et lorsqu'elle a perdu beaucoup de sang, il est assez aisé de la tirer dans le bateau ou sur le rivage.

« On a employé dans la mer du Sud une autre manière de pêcher les tortues. Un plongeur hardi se jette dans la mer à quelque distance de l'endroit où, pendant la grande chaleur du jour, il voit les tortues endormies

nager à la surface de l'eau; il se relève très-près de la tortue et saisit sa carapace vers la queue. En enfonçant ainsi le derrière de l'animal, il le réveille, l'oblige à se débattre, et ce mouvement suffit pour soutenir sur l'eau la tortue et le plongeur qui l'empêche de s'éloigner jusqu'à ce qu'on vienne les pêcher.

« Sur les côtes de la Guiane, on prend les tortues avec une sorte de filet nommé la *fole*. Il est large de quinze à vingt pieds, sur quarante à cinquante de long; les mailles ont un pied d'ouverture en carré, et le fil a une ligne et demie de grosseur. On attache de deux en deux mailles, *deux flots* d'un pied et demi de longueur, faits d'une tige épineuse que les Indiens appellent *moucou-moucou*, et qui tient lieu de liége. On attache aussi au bas du filet quatre à cinq grosses pierres du poids de quarante à cinquante livres, pour le tenir bien tendu. Aux deux bouts qui sont à fleur d'eau, on met des *bouées*, c'est-à-dire de gros morceaux de *moucou-moucou* qui servent à marquer l'endroit où est le filet; on place ordinairement les *foles* fort près des îlots, parce que les tortues vont brouter les espèces de *fucus* qui croissent sur les rochers dont ces petites îles sont bordées.

« Les pêcheurs visitent de temps en temps les filets; lorsque la *fole* commence à caler, suivant leur langage, c'est-à-dire lorsqu'elle s'enfonce d'un côté plus que de l'autre, on se hâte de la retirer. Les tortues ne peuvent se dégager aisément de ces sortes de rets, parce que les lames d'eau qui sont assez fortes près des

flots, donnent aux deux bouts du filet un mouvement continuel qui les étourdit, ou les embarrasse. Si l'on diffère de visiter les filets, on trouve quelquefois les tortues noyées. Lorsque les requins, ou les espadons, rencontrent des tortues hors d'état de fuir et de se défendre, ils les dévorent et brisent le filet. Le temps de foler la tortue franche est depuis janvier jusqu'en mai.

« L'on se contente quelquefois d'approcher doucement dans un esquif des tortues franches qui dorment et flottent à la surface de la mer. On les retourne, on les saisit avant qu'elles n'aient eu le temps de se réveiller et de s'enfuir; on les pousse ensuite devant soi jusqu'à la rive; et c'est de cette manière que les anciens les pêchaient dans les mers de l'Inde. Pline a écrit qu'on les entend ronfler d'assez loin, lorsqu'elles dorment en flottant à la surface de l'eau. Le ronflement que ce naturaliste leur attribue pourrait venir du peu d'ouverture de leur glote qui est étroite, ainsi que celle des tortues de terre; ce qui doit ajouter à la facilité qu'ont ces animaux de ne point avaler l'eau dans laquelle ils sont plongés.

« Si les tortues demeurent quelque temps sur l'eau, exposées pendant le jour à toute l'ardeur des contrées équatoriales, lorsque la mer est presque calme, et que les petits flots ne pouvant point atteindre jusqu'en dessus de leur carapace, cessent de la baigner, le soleil dessèche cette couverture, la rend plus légère et empêche les tortues de plonger aisément, tant leur légèreté spécifique est voisine de celle de l'eau, et tant elles

ont de peine à augmenter leur poids, etc. » Tom. 1er, pag. 92 et suiv., éd. in-12.

Pag. 223, lig. 12. *Qui n'a connaissance de cette antique histoire du chanteur de Lesbos*, etc.

C'est l'histoire assez connue d'Arion. « On a répété, dit éloquemment M. de Lacépède, l'histoire de Phallante, sauvé par un dauphin, après avoir fait naufrage près des côtes d'Italie. On a honoré le dauphin comme un bienfaiteur de l'homme. On a conservé comme une allégorie touchante, comme un souvenir consolateur pour le génie malheureux, l'aventure d'Arion, qui, menacé de la mort par les féroces matelots du navire sur lequel il était monté, se précipita dans la mer, fut accueilli par un dauphin que le doux son de sa lyre avait attiré, et fut porté jusqu'au port voisin par cet animal sensible et reconnaissant.

« On a nommé barbares et cruels les Thraces et les autres peuples qui donnaient la mort aux dauphins. » *Histoire naturelle des Cétacées*, tome 2, pag. 212.

Pag. 223, lig. 19. *Peut-être aussi a-t-on présente à la mémoire cette affection si justement célèbre d'un dauphin pour ce jeune berger de la Libye.*

Les dauphins ont toujours passé pour avoir une affection particulière pour les jeunes individus de l'espèce humaine. Pline, liv. 9, chap. 8, raconte plusieurs

traits de ces poissons qui en offrent des preuves multipliées. M. de Lacépède n'a pas manqué d'en rapporter quelques-uns.

« Les animaux de leur espèce, dit-il, ne sont pas les seuls pour lesquels ils paraissent concevoir de l'affection ; ils se familiarisent du moins avec l'homme. Pline a écrit qu'en Barbarie, auprès de la ville de Hippo-Diarrhite, un dauphin s'avançait sans crainte vers le rivage, venait recevoir sa nourriture de la main de celui qui voulait la lui donner, s'approchait de ceux qui se baignaient, se livrait autour d'eux aux mouvemens d'une gaieté très-vive, souffrait qu'ils montassent sur son dos, et obéissait avec autant de docilité que de précision. » *Histoire naturelle des Cétacées*, tome 2, pag. 199.

« Les anciens ont prétendu que la familiarité des cétacées était plus grande avec les enfans qu'avec les hommes avancés en âge. Mécénas-Fabius et Flavius-Alfius ont écrit, dans leurs chroniques, suivant Pline, qu'un dauphin qui avait pénétré dans le lac Lucrin, recevait tous les jours du pain que lui donnait un jeune enfant, qu'il accourait à sa voix, qu'il le portait sur son dos, et que l'enfant ayant péri, le dauphin, qui ne revit plus son jeune ami, mourut bientôt de chagrin. Le naturaliste romain ajoute des faits semblables arrivés sous Alexandre de Macédoine, ou racontés par Egésidème et par Théophraste. Les anciens enfin n'ont pas balancé à supposer dans les dauphins, pour les jeunes gens avec lesquels ils pouvaient jouer plus facilement qu'avec les

hommes faits, une sensibilité, une affection et une constance presque semblables à celles dont le chien nous donne des exemples si touchans. » *Id.*, pag. 202.



Pag. 224, lig. 6. *L'entière Æolide conservera toujours le souvenir de cette tendre amitié qu'un dauphin*, etc.

Le tableau que nous présente ici Oppien est si touchant, ces exemples de l'amour des dauphins pour les jeunes gens ont un si vif intérêt, que nous croyons faire plaisir à nos lecteurs de mettre sous leurs yeux la trente-troisième épître de Pline le jeune, qui nous rapporte un fait du même genre, dans un style qui en rend le récit plus piquant.

A CAVINIUS.

« J'ai découvert un sujet de poëme. C'est une histoire « qui a tout l'air d'une fable. Il mérite d'être traité par « un homme comme vous, qui ait l'esprit agréable, « élevé, poétique. J'en ai fait la découverte à table, où « chacun comptait à l'envi son prodige. L'auteur passe « pour très-fidèle, quoiqu'à vrai dire qu'importe la fi- « délité à un poète? Cependant c'est un auteur tel, que « vous ne refuseriez pas de lui ajouter foi, si vous écri- « viez l'histoire. Près de la colonie d'Hippone, qui est « en Afrique, sur le bord de la mer, on voit un étang « navigable d'où sort un canal qui, comme un fleuve, « entre dans la mer, ou retourne à l'étang même, selon « que le flux l'entraîne, ou que le reflux le repousse.

« La pêche, la navigation, le bain y sont des plaisirs de
« tous les âges, surtout des enfans que leur inclination
« porte au divertissement et à l'oisiveté. Entre eux ils
« mettent l'honneur et le mérite à quitter de plus loin
« le rivage; et celui qui s'en éloigne le plus et qui de-
« vance les autres, est le vainqueur dans cette sorte de
« combat. Un enfant, plus hardi que ses compagnons,
« s'étant fort avancé, un dauphin se présente et tantôt
« le précède, tantôt le fuit, tantôt tourne autour de lui,
« enfin charge l'enfant sur son dos, puis le remet à l'eau;
« une autre fois le reprend, et l'emporte, tout trem-
« blant, d'abord en pleine mer; mais peu à près il revient
« à terre et le rend au rivage et à ses compagnons. Le
« bruit s'en répand dans la colonie, chacun y court,
« chacun regarde cet enfant comme une merveille; on ne
« peut se lasser de l'interroger, de l'entendre, de racon-
« ter ce qui s'est passé. Le lendemain tout le peuple court
« au rivage; ils ont tous les yeux sur la mer, ou sur ce
« qu'ils prennent pour elle; les enfans se mettent à la
« nage, et parmi eux celui dont je vous parle, mais
« avec plus de retenue. Le dauphin revient à la même
« heure, il s'adresse au même enfant; celui-ci prend la
« fuite avec les autres. Le dauphin, comme s'il voulait
« le rappeler et l'inviter, saute, plonge, et fait cent
« tours différens. Le jour suivant, celui d'après et plu-
« sieurs autres de suite, même chose arrive, jusqu'à ce
« que ces jeunes gens, nourris sur la mer, se font une
« honte de leur crainte. Ils approchent le dauphin, ils
« l'appèlent, ils jouent avec lui; ils le touchent, il se

« laisse manier. Cette épreuve les encourage, surtout « l'enfant qui, le premier, en avait couru le risque; il « nage auprès du dauphin et saute sur son dos : il est « porté et apporté; il se croit reconnu et aimé, il aime « aussi. Ni l'un ni l'autre n'a de peur, ni n'en donne; « la confiance de celui-là augmente, et en même temps « la docilité de celui-ci; les autres enfans même l'ac- « compagnent en nageant, et l'animent par leurs cris et « par leurs discours. Avec ce dauphin en était un autre « (ceci n'est pas moins merveilleux) qui ne servait que « de compagnon et de spectateur; il ne faisait, il ne « souffrait rien de semblable, mais il menait et rame- « nait l'autre, comme les enfans menaient et ramenaient « leur camarade. Il est incroyable, mais pourtant il « n'est pas moins vrai que tout ce qui vient d'être dit, « que ce dauphin qui jouait avec cet enfant et qui le « portait, avait coutume de venir à terre, et qu'après « s'être séché sur le sable, lorsqu'il venait à sentir la « chaleur, il se rejetait à la mer. Il est certain qu'Oc- « tavius Avitus, lieutenant du proconsul, emporté par « une vaine superstition, prit le temps que le dauphin « était sur le rivage pour faire répandre sur lui des par- « fums, et que la nouveauté de cette odeur le mit en « fuite et le fit sauver dans la mer. Plusieurs jours s'é- « coulèrent depuis sans qu'il parût; enfin il revint d'a- « bord languissant et triste; et peu après ayant repris « ses premières forces, il recommença ses jeux et ses « tours ordinaires. Tous les magistrats des lieux circon- « voisins s'empressaient d'accourir à ce spectacle : leur

« arrivée et leur séjour engageaient cette ville, qui « n'est pas déjà trop riche, à de nouvelles dépenses, et « achevaient de l'épuiser. Le concours du monde y trou« blait d'abord et y dérangeait tout. On prit donc le « parti de tuer secrètement le dauphin qu'on venait voir! « Avec quels sentimens ne pleurerez-vous pas son sort! « Avec quelles expressions, avec quelles figures ne re« leverez-vous point cette histoire, quoiqu'il ne soit pas « besoin de votre art pour l'augmenter, ou l'embellir, « et qu'il suffise de ne rien ôter à la vérité! Adieu ». *Trad. de M. de Sacy.*



Pag. 231, lig. 24. *On a de petites nasses tissues de joncs très-serrés, dont la forme est celle des paniers connus sous le nom de talares*, etc.

Les *talares* étaient des paniers oblongs, où les personnes du sexe mettaient leur laine, et qui servaient aussi à d'autres usages.



Pag. 232, lig. 16. *Ils s'en servent ensuite pour faire passer sur de riches étoffes leur belle, leur superbe teinte pourpre*, etc.

L'espèce de pourpre qui fournissait aux anciens cette belle couleur du nom de ce mollusque, est, à ce qu'on croit, celle qui dans la nomenclature de ces animaux porte le nom de *purpura patula*. Il en existe une autre espèce nommée *purpura capillus*, dont on se sert maintenant dans le nord, pour colorer en rouge.



Pag. *id.*, lig. 20. *Je ne crois pas qu'il y ait de pêche qui présente de plus rudes combats, de plus déplorables travaux à ceux qui s'y livrent, que celle des éponges*, etc.

Les éponges, dit M. de Lamarck, sont des polypiers polymorphes constituant une masse flexible et poreuse, ayant une croûte, substance gélatineuse, irritable dans l'état frais et se desséchant à la sortie de la mer, ayant le plus grand rappórt avec les *alcyons*, et s'en distinguant en ce que dans l'état sec, ils sont plus mous, moins encroûtés, qu'ils offrent dans l'état frais une matière gélatineuse qu'on ne voit point dans les alcyons.



Pag. 236, lig. 4. *Princes chéris de Jupiter, ô mes Souverains! telles sont les diverses merveilles, les scènes variées, ouvrages de la nature et de l'art, qûe nous offrent les mers et dont j'ai recueilli la connaissance.*

Le grec dit seulement : τοσ' ἰδαω, σκεπτῦχε διοτρεφὲς, ἔργα θαλασσης. Mot à mot : *Prince chéri de Jupiter, tel est le grand nombre des travaux des mers que j'ai connus. Tot, princeps generose, maris novimus artes*, traduit Lippius. J'ai cru devoir donner plus de développement au mot εργα, le vers où il se trouve étant la péroraison de ce poëme, dont il exprime l'objet et le contenu. J'aurais pu me contenter de mettre, *tel est le grand nombre des merveilles des mers venues à ma connaissance.* Ce que

j'ai ajouté me paraît terminer beaucoup mieux l'ouvrage dans lequel il est réellement question de tout ce que la *nature* et l'*art* présentent de curieux et d'utile concernant les animaux des mers. Je craindrais sans cela que cette péroraison ne parût trop concise et trop brusque.



TABLE

DES NOMS GRECS DES ANIMAUX MENTIONNÉS DANS LES HALIEUTIQUES D'OPPIEN, ET DE LEURS CORRESPONDANS EN FRANÇAIS.



A

ABPAMIΣ.	CYPRIN brême.
Ἀδονις.	Blennie coquillade. Ne serait-ce pas plutôt l'exocet-sauteur ?
Ἀθερῖναι.	Atherines.
Ἀίετος.	Raie-aigle.
Αἰτναιος.	Le grand canthare, suivant Suidas.
Ἀκανθιας.	Squale aiguillat.
Ἀλώπεκαι.	Les squales renard.
Ἀμία.	Scombre amie (le boniton de Rondelet).
Ἀνθίας.	Le lutjan anthias.
Ἀςακὸς.	Le homar ou l'écrevisse de mer (crustacée).
Ἀςερες.	Les étoiles de mer.
Αὐλωπὸν.	Le lutjan anthias.
Ἀφύαι.	Les cyprins aphies.
Αδμοσιν.	Pour ἀδονισι, de ἀδονες (les adonis).

B

Βασίλισκος.	Ne serait-ce pas celui que Rondelet appelle *peis rei*, poisson royal, une espèce de scombre ou de sciène ?
Βατις.	La raie batis.
Βατραχος.	La lophie baudroie ou autre.
Βλεννος.	La blennie lièvre.
Βογοες.	Les spares bogues.
Βυϐαλίς.	Le bubale (quadrupède).
Βῦγλοσσος.	Pleuronecte sole.
Βωες.	Les raies flassades.

Γ

Γλαυκος.	Le caranx glauque.

Δ

Δελφις.	Le dauphin.
Δρακων.	La trachine vive.
Δρακοντες.	Les dragons (reptiles).

E

Εγχελυες.	Les anguilles.
Ἐγχραυλις.	Clupée anchois.
Ἐξώκοίτος.	*Voyez* adonis.

Ἐρυθρῖνος.	Le spare pagel.
Ἐχενηΐς.	Echénéis remora.
Ἐχῖνοι.	Les oursins.

Z

Ζύγαινα.	Le squale marteau.

H

Ἡγετὴρ.	Le centronote pilote.
Ἡμεροκοίτος.	L'uranoscope rat.
Ἥπατος.	Le labre hépate.

Θ

Θρίσσαι.	Les clupées aloses.
Θυννὶς.	Le thon femelle.
Θύννος.	Le scombre thon.
Θῶος.	Le thos (quadrupède).

I

Ἱππόκαμπος.	Syngnathe hippocampe.
Ἵππουρος.	Coryphène hippure.
Ἵρηξ.	Trigle milan.
Ἰουλίς.	Le labre girelle.

K

Κάλλιχθυς.	Lutjan anthias.
Καλκις.	Clupée sardine.
Κανταρος.	Spare canthare.
Καραβος.	Le crabe (crustacée).
Καριδες.	Les squilles (crustacées).

(1) On lit dans les Commentaires de Rithershusius : *Festus seu potius decurtator ejus Paulus*, κυβιον, *inquit, genus piscis quia piscantes id genus piscium velut aleam ludant.*

Κυπρινος.	Le cyprin carpe.
Κωβίοι.	Les gobies.
	Λ
Λάβραξ.	Le centropome loup.
Λάμνη.	Le squale lamie, ou le requin (1).
Λάριμος.	Ne faut-il pasli re λαρίνον, *la belle race des trachures?*
Λεῖος.	Le squale émissole.
Λέων.	Est-ce le grand phoque ou plutôt le physeter microps?
Λεπὰς.	Patelle (mollusque).
	Μ
Μαλθη.	Le squale milandre.
Μαινὶς	Le spare mendole.

(1) John Jones traduit *the glaucus*, the Blew shark, le squale *cagnot bleu*. Si cela était, ne serait-il pas possible que par le mot grec *ὕαινα*, Oppien entendît parler du squale requin, ou de tout autre squale dont les mœurs féroces n'ont que trop de rapport à celles de la hyène terrestre?

Μελανθυνος (1).	Le melanthye de Rondelet, peut-être une espèce de dauphin.
Μελανȣρος.	Le spare oblade.
Μόρμιλος.	Le spare morme.
Μυλλος.	Le mulle, pris génériquement.
Μυς.	Baliste caprisque.
Μυες.	Les myes (mollusques).
Μυραινα.	Murènophis Hélène.
	N
Νάρκη.	Raie torpille.
Ναυτίλος.	Nautile (mollusque).
Νερίτης.	Nerite (mollusque).
	Ξ
Ξιφίαι.	Les xiphias espadon.

---

(1) Le melanthon. Des scholiastes lisent μελαν θυννων γενος *la race noire des thons*. Il est assez difficile de reconnaître à ce caractère l'espèce dont il peut être question. Rondelet, liv. 15, chap. 13, parle d'un poisson cité par Pline, Athénée, Columelle, Hermolae sous le nom *d'Elacatena*, qu'il croit être « un poisson de même sorte que le thon, c'est à savoir long et *cétacée* de la figure d'un fuseau. » Serait-ce là le melanthon d'Oppien? On lit dans Ælien, liv. 10, chap. 3 : *Duo delphinorum genera illic nasci, alterum ferum et inexpiabili immunitate piscatoribus infestum, alterum natura mansuetum.*

O

Ὀξυφάγροι, Ὀψοφάγροι, ἐγριοφάγροι.	Les spares pagre et autres.
Ὄλισθος.	Espèce de murène.
Ὀῖϛρον.	Œstre (insecte du thon).
Ὄνος.	Gade merlus.
Ὀνίσκος.	Le gade merlan, suivant plusieurs ictyologistes.
Ὀρκύνος.	Le scombre thon de Lacépède (le grand thon de Rondelet).
Ὀρφὸς.	Le spare orphe.
Ὀσμύλος.	Osmile, espèce de poulpe qui sent le musc.
Ὄϛρεα.	Les huîtres (mollusques).

Π

Παγοῦροι.	Les pagures (crustacées).
Πάρδαλις.	Panthère : c'est sans doute quelque squale rochier ou roussète.
Πηλαμὺς.	Le thon qui n'a pas acquis l'âge d'un an.
Πέρκη.	Holocentre marin.
Πίννη.	Pinne marine (mollusque).
Πλατύουρος.	Peut-être le turbot, ou quelqu'autre des pleuronectes.

Πόλυπος.	Le poulpe.
Πομπὶλος.	Coryphène pompile.
Πορφύραι.	Les pourpres (mollusques).
Πρηνάδες.	Il faut lire πρημαδες, une espèce de thon.
Πρηστερ.	Atherine joel.
Πρίστις.	Le squale scie.
Πρόβατον.	Rondelet conteste que ce soit l'aigrefin, auquel plusieurs naturalistes le rapportent.
Ποικίλος.	Je suis porté à croire qu'Oppien désigne quelques squales de l'espèce des roussètes qui ont la peau de diverses couleurs, le mot Πόικιλος ayant cette signification.

P

Ραφίς.	Esoce belone.
Ρἵνη.	Squale ange.

Σ

Σάλπη.	Le spare saupe.
Σάργος.	Spare sargue.
Σαῦρος.	L'osmère saure.
Σηπια.	Sèche.

	signée sous le même nom par Aristote, Athénée, etc.?
Συνοδοῦς.	Spare denté.
Σφύραιναι.	Les sphyrènes spet.

T

Ταινία.	Cépole tœnia.
Τευθὶς.	Le calmar.
Τραγος.	Gobie boulerot.
Τραχοῦρος.	Le caranx trachure.
Τρίγλη, Τριγλις.	Le mulle rouget, ou autres mulles.
Τρυγών.	La raie pastenague.

Υ

Ὕαινα.	Est-ce la baleine franche, ou quelque squale de la plus forte grandeur ?

Φ

Φάγρος.	Le spare pagre (1).
Φάλαινα (2).	Le φαλαινα d'Aristote, le dauphin marsouin.

---

(1) Suivant ce que dit M. de Lacépède, le savant naturaliste M. Geoffroi pense que le *phager* des anciens est le *characin denté*.

(2) On serait dabord porté à croire que le mot *φάλαινα* doit se rendre par celui de *baleine*; je ne le pense pas.

Kitherusius dans sa table grecque des poissons d'Oppien, à côté desquels il note ceux en latin qu'il croit leur correspondre, met en regard de φάλαινα, *phocena* vel *tyrsio*. Suivant Rondelet, liv. 6, ch. 5, Phocena d'Aristote est une espèce de dauphin; d'un autre côté, ce dernier ictyologiste indique le *dauphin marsouin* pour être le tyrsio ; ce qui m'induit à croire qu'Oppien entend parler de cet animal, avec d'autant plus de raison qu'il ajoute que ce cétacée *vient quelquefois sur le rivage pour y jouir de la douce influence du soleil.* Appliquerait-on cette circonstance à la baleine, *the common whale*, que John Jones indique être la φάλαινα d'Oppien ? Ne serait-il pas possible aussi que les éditeurs du texte grec eussent mis φάλαινα au lieu de φωκαῖνα ?

Au surplus, le lecteur doit sentir que pour cet habitant des eaux, comme pour certains autres, on est réduit à se livrer à des conjectures plus ou moins fondées, d'où doit résulter une grande diversité d'opinions, et par conséquent des erreurs de la part de certains naturalistes.

Χαλκίδες.	Cyprins calchoïdes.
Χάραξ.	Cyprin hamburge.
Χαύνος.	Le bodian hyatule.
Χήμη.	Came (mollusque).
Χελιδών.	Le dactyloptère pirapède.
Χελώνη.	La tortue.
Χρόμις, Χρέμης.	Spare marron.
Χρυσοφρυς.	Le spare dorade.

Ψ

Ψῆττα.	Variété du pleuronecte fletan, suivant l'Encyclopédie; le vrai turbot bouclé, suivant Willugby, ou le pleuronecte moineau.

FIN.

ERRATA.

Page 68, lig. 5, arrivée : *lisez* avivée.
Page 138, lig. 23, gras de : *lisez* gras des.
Page 158, lig. 9, autte : *lisez* autre.
Page 293, lig. 15 et 16, et tout : *lisez* sont tout.
Page 315, lig. 24, de leur : *lisez* de son.



